# *Annales de l'Institut français de Zagreb*





8e Année. — Nos 24-25 1944

# ANNALES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE



Rédaction et Administration :
ZAGREB
Preradovićeva 40/I

# ANNALES
# DE
# L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

# ANNALES

# DE

# L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

---

HUITIÈME ET NEUVIÈME ANNÉES

---

1944-1945

# LES PLUS ANCIENS CONTACTS ENTRE LA FRANCE ET RAGUSE

Autrefois quand il n'y avait pas de rapides moyens de communication, ni presse, ni poste, les contacts intellectuels entre les peuples lointains n'étaient rendus possibles que par de rares individus cultivés, surtout des voyageurs qui pour des raisons quelconques se rendaient à l'étranger. Les affaires, le service, le gain, le désir de savoir, l'attirance du monde exotique et des aventures poussaient des hommes à parcourir péniblement le monde, et parfois ils ne rentraient plus dans leur patrie. Comme on voyageait alors lentement, le voyageur ne se contentait pas, comme aujourd'hui, de voir superficiellement et en hâte les pays nouveaux. Quelle que fût la cause de son déplacement, il rapportait une foule d'impressions, de souvenirs, d'informations et d'idées. Il racontait ce qu'il avait vu, et parmi ceux qui l'entouraient se formait une image de ce monde étranger. Certains notaient leurs aventures et les publiaient en des livres qu'on lisait volontiers et qui étaient la seule source de connaissances des peuples lointains. Ceux qui, au contraire, s'installaient dans une nouvelle patrie parlaient aux gens du pays de leur patrie d'origine et de leurs compatriotes. Ainsi quantité de ces êtres modestes contribuaient, plus peut-être qu'il ne semble, à la connaissance réciproque des peuples et à la compréhension entre hommes divers.

Il en fut ainsi entre la France et Raguse. Les voyageurs français, gens d'affaires et représentants officiels à Raguse, de même que les Ragusains en France rendirent possibles la première connaissance, les premiers contacts d'homme à homme et de milieu à milieu.

C'est pourquoi on peut examiner de ce point de vue le mouvement des voyageurs entre les deux pays. Si l'on rassemble les données sur ce mouvement, on verra qu'au cours des temps il n'a pas été petit et n'a pas pu rester sans valeur pour leurs contacts intellectuels. Un bon exemple d'une telle assimilation à un nouveau milieu a été d'une part Antoine Sorgo (Sorkočević) à Paris, et de l'autre Marc Bruère (Bruerević) à Raguse à la fin du XVIII^e^ siècle, comme

celui de plusieurs autres Français qui s'y sont tout à fait assimilés, de telle façon qu'aujourd'hui Raguse compte encore quelques familles d'origine française, par exemple Flé (peut-être Flée), Montanja (Montaigne), Fouque, Taljeran [1] (Talleyrand), et ailleurs sur le littoral Gervais, Louis, Nonveiller [2]. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle le consul Sainte-Marie rassemble les données sur les descendants de ses compatriotes à Raguse, et entre autres il cite aussi ceux-ci : Espié, Manet, Rigaud, Tex [3].

Il est difficile de déterminer l'importance de ces anciens contacts individuels et accidentels entre Français et Ragusains pour leurs rapports intellectuels, mais il n'y a pas de doute qu'ils ont eu une certaine valeur à cet égard. A Raguse, on a pu par là, de génération en génération, se former une idée générale de la France et de la civilisation française, et en France, d'après les récits de voyageurs et les rapports d'envoyés officiels, on a pu apprendre quelque chose de cette petite et lointaine république. Et cela souvent se produisait presque inconsciemment, à côté des motifs pratiques qui les entraînaient, car les affaires et la politique ont leurs voies qui parfois divergent des voies de la pensée et de la culture. Les croisés et les jongleurs français, par exemple, passant par ce pays, portaient avec eux leurs chants et leurs légendes, sans s'occuper d'aucun élément politique. Dans les dernières décades du XVIIIe siècle, les représentants de l'ancien régime ne pouvaient empêcher la pénétration de France des nouvelles idées révolutionnaires, même dans le réduit du conservatisme qu'était Raguse.

C'est pour ces raisons que la première partie de cette étude donnera une revue sommaire de ces plus anciens contacts personnels, tandis que la deuxième partie s'occupera des rapports intellectuels. Sans prétendre à être complet, on a réuni des faits et des données, peut-être sans importance en eux-mêmes, mais qui, groupés, représentent les fils dont sont tissés les premiers liens intellectuels entre la France et Raguse.

[1] Il en est fait mention dans le village de Župa au voisinage immédiat de Raguse en 1776. I. Sindik, *Dubrovnik i okolica*, Naselja i poreklo stanovnika 23, Srpska Akademija, Beograd, 1926, 170.

[2] Il serait intéressant d'établir un relevé de ces familles dans nos régions et de les étudier comme a commencé à le faire A. Wissert pour le nord du pays, où il y en a également, par exemple Bombelles, Thierry (A. I. F. Z., 1, Zagreb, 1938, 227-301).

[3] J. Bersa, *Dubrovačke slike i prilike*, Zagreb, 1941, 49.

## Contacts personnels directs

### 1. *Les Français à Raguse et Raguse aux yeux des Français.*

Si éloignés que soient les deux pays, la France à l'extrême occident et Raguse à l'extrême orient de l'Europe, pourtant, à travers les siècles et déjà au XIVe siècle, dès la période romane de Raguse, le plus grand nombre des étrangers dans la ville, après les Italiens, a été celui des Français. Les plus anciens chroniqueurs ragusains mentionnent même parmi la plus vieille noblesse de la ville deux familles originaires de Paris, Ganechano (Ganecano ?) [1] et De Zilipi [2], peut-être venus de la cour byzantine [3] et qui s'éteignirent au milieu du XIVe siècle.

Les voyageurs par qui se font les premiers contacts directs sont très divers, de même que les motifs de leurs voyages, dès les temps les plus anciens, haut dans le moyen âge. A cette époque les voyages dépendaient, beaucoup plus que maintenant, des voies et des directions du commerce maritime. C'est pourquoi la plupart de ceux qui se dirigent vers l'Orient passent par Venise, alors port d'un trafic mondial, depuis les croisades jusqu'au XVIIIe siècle. De Venise une voie maritime menait à Raguse, d'où par la «route ragusaine» on pénétrait dans les Balkans et, suivant l'ancienne voie romaine, on gagnait Constantinople et au delà.

De tous les grands peuples de l'Europe continentale, les Français furent ceux qui au moyen âge s'intéressèrent le plus au proche Orient, et y entretinrent des relations variées. Avant tous les autres pays, la France a compté des intellectuels, savants et littérateurs dont les regards se tournaient souvent vers ce côté du monde, d'où ils recevaient de nouvelles inspirations. Leur attention avait été éveillée dès les Croisades qui ouvrirent l'Orient aux occidentaux et dans lesquelles les Français jouèrent un rôle éminent (*gesta Dei per Francos*). Alors, sans doute, les croisés du Midi connurent Raguse, en passant par la Dalmatie (1096) pour prendre

[1] Anonyme du XV s. et N. Ranjina XVI s. : Gianecano. S. Nodilo, *Annales ragusini anonymi...*, Monum. spect. hist. Slav. mer. XIV, Zagrabiae 1883, 154, 183. Et G. Luccari, *Copioso ristretto degli annali di Ragusa* (Venezia, 1605) : Garescano. Nodilo conjecture que ce pourrait être la famille Čankinić.

[2] Ainsi dans l'anonyme, mais Ranjina écrit : Zilipi, tandis que les *Libri reformationum* écrivent : Zelipa, Zilipa, Cilippa (Nodilo, *o. c.*, 162, 186). Luccari écrit : Zipilo.

[3] *Liber statutorum civitatis Ragusii...* 1272, éd. V. Bogišić et C. Jireček, Monum. hist.-jur. Slav. mer. IX, Zagreb, 1904, LXIII. M. Medini, *Starine dubrovačke*, Raguse, 1935, 108, 113, 114, 286.

part à la première croisade sous la conduite de Raymond IV, comte de Toulouse, et de l'évêque Adhémar de Monteil [1]. Si quelqu'un parmi eux avait décrit son voyage, on pourrait avoir d'intéressantes informations du genre de celles qu'a fournies Villehardouin pour le passage des Français à Zadar (1202) lors de la quatrième croisade [2].

Dès avant ce temps, au moment des guerres entre Byzantins et Normands, les marins ragusains étaient entrés en contact avec les aventuriers normands, quand leurs navires faisaient partie de la flotte de Robert Guiscard à la bataille de Durazzo (1081) contre la flotte d'Alexis Comnène [3].

Bien qu'après les Croisades l'intérêt suscité par l'Orient se fût refroidi, des liaisons se maintinrent pour des motifs politiques et commerciaux, et par les nombreux nobles français qui s'y étaient fixés. Leurs communications avec la patrie se faisaient souvent par Raguse.

Plus tard, au cours d'autres guerres, on mentionne plusieurs fois des Français de passage à Raguse. On sait qu'au XIVe siècle, ces visites furent assez nombreuses. A la bataille de Nicopolis (1396), parmi les douze mille Français qui combattirent aux côtés de Sigismond Ier de Hongrie, beaucoup furent faits prisonniers et, dans le nombre, des personnalités éminentes. Quelques-uns réussirent à s'affranchir, et en rentrant dans leur patrie ils passèrent par Raguse en 1397 et en 1398 ; quelques autres furent rachetés par des Ragusains, qui les amenèrent dans leur ville [4].

C'est à ces événements qu'il faut sans doute rattacher le cas d'enfants français mentionnés par un document conservé par hasard. En 1397 le gouvernement ragusain prie la princesse serbe Milica et son fils Stefan de protéger contre les autorités turques deux marchands ragusains en Serbie, qui avaient acheté des enfants français, en invoquant le fait que ce trafic est permis aux Vénitiens et aux Génois [5]. Par malheur on ne sait rien du sort de ces malheureux à Raguse.

Bien des années avant, en Serbie, la reine Hélène (1314), femme

[1] P. Matković, *Putovanja po Balkanskom poluotoku za Srednjeg vijeka*, Rad 42, Zagreb, 1878, 90-91.

[2] Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, Paris, 1932, p. 98.

[3] Leur contemporain Guglielmo Pugliese parle d'eux dans son chant *Gesta Roberti Guiscardi* (envers l'an 1100), F-Rački, *Documenta historiae chroaticae,...* Monum. spect. hist. Sl. m. VII, Zagrabiae 1877, 458. Les chroniques ragusaines également. K. Engels, *Povjest Dubrovačke republike*, traduit par I. Stojanović, Raguse, 1903, 21-22.

[4] J. Tadić, *Promet putnika u starom Dubrovniku*, Raguse, 1939, 226-7.

[5] M. Pucić, *Spomenici srpski...*, Belgrade, 1858, 9-10. Lj. Stojanović, *Stare srpske povelje i pisma*, I, Belgrade, 1929, 183-4.

d'Étienne-Uroš I^er^, française de naissance, apparentée aux Anjou, restée catholique, fut en relations amicales avec Raguse par correspondance et par les Ragusains de Serbie, qu'elle protégeait, même sans la permission du roi, prête à informer en temps utile Raguse, si Étienne-Uroš avait quelque intention hostile à son égard [1]. Cette pieuse reine est la première Française dont on sache maintenant qu'elle a été en rapports directs avec Raguse, mais ses sympathies envers la catholique république de la côte ont sans doute surtout des causes religieuses.

Pendant les guerres qui suivirent entre Chrétiens et Turcs, la toujours neutre république catholique s'entremit souvent pour le rachat des prisonniers chrétiens de toutes nationalités. Quand, au XVI^e^ siècle, la marine turque attaqua les rivages de l'Europe méridionale, nombreux furent les prisonniers, français entre autres, qui trouvèrent à Raguse le moyen de se racheter. On put voir alors souvent ces malheureux aller mendiant dans les maisons et les boutiques, et demander en pleurant un secours ou un prêt, pour payer leur rançon au Turc qui les avait amenés là dans ce but, ou bien, de Raguse, ils pouvaient faire appel à leurs familles [2]. Les noms de ces victimes de la guerre sont restés ignorés, mais en tout cas, les Ragusains ont sauvé la vie à bien des Français, qui ne l'ont pas oublié. Est-ce que ce rachat de prisonniers français était une pure affaire commerciale ou était dicté par des sentiments d'humanité ?

A cette époque, fit grand bruit dans les capitales européennes l'incident des guerriers « angevins » capturés par les Ragusains dans leurs eaux en 1384 [3]. Un groupe assez important de Français, *milites et nobiles Francigene*, de l'armée du duc Louis I^er^ d'Anjou, passa environ un an en captivité à Raguse, attendant la solution d'un conflit où intervinrent même des têtes couronnées. Les documents indiquent les noms de quelques-uns des plus distingués, mais si déformés qu'il est difficile de les identifier. Bien qu'ils fussent prisonniers et inculpés de piraterie contre les navires ragusains, on eut des égards pour eux : ils se promenaient dans la ville accompagnés des nobles ragusains, ils pouvaient correspondre avec qui ils voulaient et les Ragusains leur prêtèrent de l'argent. L'épilogue de l'aventure est intéressant. Des chroniqueurs ragusains disent que la république envoya au roi de France quelques-uns de ces prisonniers, revêtus de l'uniforme de ses propres soldats, pour qu'il vît

[1] K. Jireček, *Istorija Srba*, par J. Radonić, I, Belgrade, 1922, 233-4, 238-9 ; IV, 1925, 19-20, 39. Lj. Stojanović, *o. c.*, 28-29.

[2] J. Tadić, *o. c.*, 14.

[3] L. Vojnović, *Les Angevins à Raguse*, Revue des questions historiques, 1, 1913, 361 et suiv.

l'allure de ceux qui avaient capturé ses guerriers [1] ; d'autres pensent qu'elle le fit pour qu'ils emportassent quelque chose de nouveau en France [2]. Un autre enfin assure que le jeune Charles VI, voyant la pauvre tenue des Ragusains, reprocha à ses chevaliers de s'être laissé prendre, eux si brillamment armés, par des soldats ainsi équipés [3]. Ces paroles de Charles étaient bien flatteuses pour l'orgueil des Ragusains, mais il y a trop de détails dans cet épilogue, pour que tout soit inventé. On ne sait s'il existe une version française de cette anecdote. En tout cas, ce fut un grand événement pour Raguse, et on en parla beaucoup, d'où toutes ces versions, longtemps conservées dans les mémoires et qu'enregistra un chroniqueur bien postérieur [4].

Le premier intellectuel français qui ait vécu et travaillé à Raguse et dont on connaisse le nom, serait un bénédictin, *frar Hugo* de la Scura de Franza (Hugo de Lescure ?), abbé du couvent de Mljet [5]. Il s'était enfui de l'île et le gouvernement ragusain envoie à Rome le prêtre Živko Cvijetov (Ziucho de Zuieta) pour le rechercher chez les bénédictins et obtenir que le pape lui ordonne de rentrer dans son couvent. Ce devait être une personnalité importante, pour que le gouvernement tînt à ce point à le voir revenir, fît les frais d'un envoyé spécial et de leur voyage à tous deux et demandât au pape de lui commander de reprendre son poste. C'est tout ce qu'on sait maintenant [6]. Peut-être pourra-t-on, un jour, établir les raisons de sa fuite et pourquoi c'est le Sénat et non son chef direct l'archevêque qui le fait rechercher. L'abbé à vie du couvent de Mljet avait alors une autorité administrative sur toute l'île, récemment passée des domaines des Nemanja sous l'autorité de la république (1361) [7] et peut-être la recherche du gouvernement de Raguse a-t-elle rapport à ces fonctions civiles. S'il s'était agi de quelque faute ou de quelque scandale qu'il fallait punir, le Sénat n'aurait pas recouru à des mesures spéciales et onéreuses. Sans doute était-ce une personnalité en vue qui, choisie par ses frères, avait pris une place

[1] S. Nodilo, *o. c.*, 46-47, 238-9.

[2] « ...ut res novas ad partem Franciae detulerunt ». Ph. De Diversis, *Situs aedificorum...* (1440), éd. V. Brunelli, Zara, 1882, 107-8.

[3] S. Razzi, *La storia di Ragusa* (1595), éd. Gelcich, Raguse, 1903, 74-75.

[4] G. Luccari, o. c., 66. G. Resti, *Cronica ragusina*, éd. S. Nodilo, Monum. spect. hist. Sl. m. XXV, Zagrabiae, 1893, 171-2.

[5] J. Tadić, *Pisma i upustva Dubrovačke republike*, Zbornik za istoriju..., IV, Belgrade, 1935, 353.

[6] I. Djurdjević ne le mentionne pas parmi les abbés dans son *De congregatione melitensi benedictina commentarium*. D. Farlati (et G. Coleti), *Illyrici sacri tomus VI*, Venetiis, 1800, 72.

[7] B. Gušić, *Mljet*, Zagreb, 1931, 19-20.

mportante dans l'État. Mais quand, d'où, pourquoi était-il venu, que faisait dans cet îlot solitaire du lac enchanteur de Mljet, ce Français, abbé du vieux monastère de Sainte-Marie, fondé au XII^e siècle et où devaient lui succéder des écrivains célèbres, Mavro Vetranović, 150 ans, et Ignjat Djurdjević (Giorgi) 350 ans plus tard ? Peut-être le saura-t-on quand on étudiera l'intéressant passé de ce centre de culture éteint au commencement du XIX^e siècle, ou supprimé par les autorités françaises [1]. Pour le moment on peut seulement conjecturer que frère Hugo, en route vers l'Orient, pèlerin, missionnaire ou naufragé, s'arrêta et s'établit sur le territoire de la république, où il pouvait trouver de nombreux frères de son ordre, puisqu'il y avait alors cinq couvents de bénédictins.

Les mêmes voies que suivaient les voyageurs, conduisaient aussi les pèlerins d'Europe occidentale vers les Lieux Saints. Parmi ces pieux errants qui passèrent par Raguse en route pour la Palestine ou au retour, dès le XV^e siècle on mentionne des Français (*nobiles Francigene*) bien reçus et approvisionnés par les Ragusains. Certains y firent d'assez longs séjours. On cite par exemple des seigneurs français qui passèrent quelque temps dans la ville en 1442 et pour lesquels le peintre ragusain Ivan Cornea dut peindre des armes [2]. Un contemporain note combien cette libéralité apporte de profit et de réputation à la ville [3]. Quelques pèlerins ont écrit leur journal dans lequel ils parlent de leur séjour à Raguse, comme par exemple Georges Langherand [4], Denis Possot et Charles Philippe [5].

Après que la France eut noué des rapports amicaux avec la Turquie [6] par suite du danger commun dont les menaçait la puissance toujours grandissante de l'Espagne, elle donna beaucoup d'attention à son ambassade auprès de la Porte, et dès lors les relations avec Constantinople se firent plus actives. De nombreux diplomates passèrent par Raguse [7]. Ils avaient souvent des missions particu-

[1] K. Vojnović, *Crkva i država u Dubrovačkoj republici*, Rad 19, Zagreb, 1894, 53. V. Lisičar, *Tri dubrovačka otočića*, Raguse, 1935, 100.

[2] J. Tadić, *Promet...*, cit. 227, 246.

[3] « ...munera, quibus in maximam admirationem omnes id cernentes considerantesque et in stuporem adducuntur ». Ph. De Diversis, *o. c.*, 117-18.

[4] *Voyages... à Venise, Rome, Jérusalem* (1485-6), éd. G. Menilglaise, Mons, 1861, 92-93. N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1928, 8. J. Tadić, *o. c.*, 188-9, 204.

[5] *Le voyage de la Terre Sainte* (1532), éd. O. Schefer, Paris, 1890, 205. J. Tadić, *ibid.*, 203-4.

[6] C'est pourquoi François I^er s'est servi du Ragusain Savo Gučetić pour intermédiaire, comme on le verra plus loin.

[7] J. N. Tomić, *Opis dva putovanja preko Balkanskog poluostrva od fran. poslanika Le He-a*, Spomenik Srpske Akademije XXXVII, Belgrade, 1900, 49-50.

lières à remplir en cours de route, et ils informaient leur maître de ce qu'ils observaient ou apprenaient en chemin. On connaît par exemple la difficile mission politique de l'envoyé Antoine Rincon qui de 1529 à 1540 revint souvent à Raguse, s'y arrêta assez longtemps et y fut en rapports étroits avec l'archevêque Filippe Trivulzio, francophile actif [1]. Ou encore celle de l'évêque François de Noailles, ambassadeur à Constantinople, en 1572 [2].

Que ces visites n'étaient pas sans importance, leur nombre en témoigne assez. En cent ans, de 1530 à 1630, les documents officiels en mentionnent plus de cent : nobles, chevaliers de Malte, un évêque, un officier. Plus tard, et jusqu'au XVIII^e^ siècle, certains passèrent encore par cette voie, comme l'ambassadeur Marie Descorches [3]. Ils étaient d'ordinaire accompagnés de leur famille et d'une suite. Parfois, s'attardant plus longtemps en ville, ils entrent en relations officielles avec le Sénat. Tous se félicitent de la manière dont ils ont été traités. Les Ragusains se montraient envers eux très hospitaliers et serviables : ils les menaient en promenades, organisaient des divertissements avec musique et chants.

Il faut rappeler les visites des navires français, dont les officiers et les marins descendaient à terre et se mêlaient à la population. Quelquefois ces visites avaient des objets importants, comme la démonstration navale faite en 1766 par l'amiral de Grasse-Briançon [4].

On a conservé quelques-unes de leurs impressions ragusaines, dans leurs rapports officiels ou dans leurs souvenirs de voyage. Ce sont le plus souvent des notations concrètes, de caractère politique ou économique et accompagnées parfois de remarques sur certains traits du caractère ragusain ou de la vie sociale. Par exemple, l'ambassadeur Harlay, baron de Sancy, écrit dans une dépêche officielle en 1611 :

« Leur bien qui est tout à Naples, la haine qu'ils portent à la

[1] Intéressante est l'attitude de ce prélat d'origine milanaise qui, comme ami déclaré de la France et ennemi de l'Espagne et de Venise, donnait beaucoup de soucis au gouvernement de la république ragusaine. Farlati-Coleti, *o. c.*, 224. Engel-Stojanović, *o. c.*, 93-95. Il était en correspondance continuelle avec la France où ses deux frères étaient maréchaux. J. Tadić, *Dubrovčanin S. Gučetić, fran. diplomat*, Jadranska Straža, Split, 1937-38, pos. otis. Split, 1938, 19. Idem, *Serafin Gozze-Gučetić...*, A. I. F. Z. 1, Zagreb, 1937, 52. Idem, *Spanija i Dubrovnik u 16 v.*, Belgrade, 1932, 145.

[2] L. Vojnović, Aleksandrijsko pitanje, dans le livre *Književni časovi*, Zagreb, 1912, 94 et p. l.

[3] J. Dayre, *Marc Bruère Desrivaux*, Hrvatsko Kolo XXII, Zagreb, 1941, 50, et A. I. F. Z. 5, Zagreb, 1941, 146.

[4] L. Voïnovitch, *La Monarchie française dans l'Adriatique*, Paris, 1918, 162 et p. 1.

religion mahométane, et le mauvais traitement qu'ils reçoivent de Venise les rendent fort affectionnés à l'Espagne. Il s'y est trouvé toutes fois beaucoup qui aiment la France, et particulièrement ceux qui y ont été et ont veu le feu Roy Henri le Grand...[1] »

Les observations de ces témoins oculaires, tout comme les informations occasionnelles sur Raguse des représentants diplomatiques français dans les capitales voisines, n'étaient destinées qu'à d'étroits cercles officiels, roi, ministres et leurs collaborateurs. C'étaient les éléments sur lesquels les milieux compétents de la monarchie française construisaient leur opinion sur Raguse.

Les récits de voyages au contraire n'ont pas ce caractère secret, ils sont destinés au public, accessibles à un grand nombre de lecteurs et contribuent à former l'opinion publique. Par eux bien des Français ont pu apprendre au moins quelque chose sur la république de l'Adriatique et s'y intéresser. Les voyageurs sont peut-être moins sincères que les fonctionnaires, ils ne disent pas tout ce qu'ils savent ni tout ce qu'ils pensent, ils laissent jouer parfois leur imagination en littérateurs, et involontairement font des confusions, mais ils ne peuvent dissimuler leur pensée et leur point de vue. Ainsi ces récits sont-ils plus importants que les concis et secs rapports officiels, qui doivent s'efforcer d'écarter les sentiments.

Cependant quelques-uns de ces livres de voyages ont pour auteurs des fonctionnaires diplomatiques. Mais le plus souvent ils proviennent de voyageurs guidés, depuis le XVIe siècle, par d'autres motifs très divers. Ils étaient beaucoup lus, surtout depuis que s'était éveillé l'intérêt pour le monde inconnu aux confins de l'Europe, si bien qu'ils avaient parfois plusieurs éditions et étaient traduits en d'autres langues.

Presque chacun d'eux offre quelque chose d'intéressant, qu'on ne trouve ni dans les papiers officiels ni dans les chroniques. Jean Chesneau, secrétaire de Gabriel d'Aramon, ambassadeur à Constantinople, avec lequel il séjourna cinq jours à Raguse en 1547, en allant vers le Bosphore, et qui y repassa en 1562, dit entre autres choses :

« L'on nous y fit fort bonne chère et bon traitement et les sieurs dudict lieu sont honnestes et gracieux, vestus a la facon des Venitiens [2] ».

Dans la suite de d'Aramon, voyagèrent jusqu'à Constantinople quelques Ragusains dont on ne sait pas les noms. A cette époque

[1] V. Jelavić, *Iz prepiske N. Bourdina, franc. residenta u Dubrov.*, Starine XXXIV, Zagreb, 1913, 11-12.

[2] La dernière édition du *Voyage de Mons. d'Aramon*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1887, XXIII-IV, 9, 154, 202, 205. P. Matković, *Putovanja po Balkanskom poluotoku* 16 *v.*, Rad 62, Zagreb, 1882, 70-84. J. Tadić, *Promet...*, cit., 251-2, 283-4,

allait pour la deuxième fois à Constantinople, par Raguse, le comte Rogendorf, qu'accompagnait comme interprête Martin Držić [1], et comme d'Aramon dut entrer en rapports avec l'aventurier autrichien, il se peut que les gens de leur suite se soient aussi rencontrés et qu'ainsi le grand comédiographe ait pu être en contact avec les Français. Il y avait parmi ceux-ci deux savants, l'archéologue Pierre Gilles et le naturaliste Pierre Belon, qui publiera plus tard le résultat de ses observations scientifiques [2]. Dans la capitale turque ils rencontrèrent le franciscain André Thévet, qui avait aussi parcouru nos pays, et écrit une *Cosmographie du Levant* (Lyon, 1544) où il en est question [3]. Quand d'Aramon passa pour la seconde fois à Raguse en 1551, se dirigeant encore vers le Bosphore, il avait un autre secrétaire, Nicolas de Nicolaï, géographe du roi de France, qui lui aussi décrivit ce voyage et le publia avec des illustrations parmi lesquelles on voit un marchand ragusain vêtu à la vénitienne et un courrier ragusain en costume national [4]. Nicolaï représente les Ragusains comme d'actifs et riches marchands mais aussi arrogants, convaincus d'être la plus intelligente aristocratie du monde ; ils sont pourtant obligeants, aimables et courtois ; ils parlent d'ordinaire en slave ou du mauvais italien. Ce voyage a eu deux éditions dans le texte original et a été traduit en hollandais, allemand et italien.

Vingt ans plus tard, avec le nouvel ambassadeur à Constantinople, l'évêque François de Noailles, dont la suite compte vingt personnes, arrive à Raguse et y séjourne pendant trois mois, Philippe du Fresne Canaye. Lui aussi fournit d'intéressants renseignements [5]. Les Ragusains, dit-il, les avaient logés dans une auberge qui ressemblait plutôt à un caravansérail turc qu'à un logis chrétien, aussi préféraient-ils se promener tout le jour, comme font tous les Ragusains, privés de toute autre distraction. Les nobles s'occupent beaucoup de commerce. Ils imitent les Vénitiens comme des singes, bien qu'ils aiment à se donner pour plus anciens. Les Ragusaines sont très pieuses ; elles ne reçoivent pas de visites, et même les gens de la ville ne leur en font pas. Il leur est défendu, même si elles

[1] Œuvres de Marin Držić, éd. Rešetar, *Stari pisci hrvatski*, VII, 2, Zagreb, 1930, LXII-III.

[2] P. Matković, *ibid.*, 75 et p. 1. N. Iorga, *o. c.*, 33 et p. 1. J. Tadić, *ibid.*

[3] P. Matković, *Rad* 62 cit., 76-77. N. Iorga, *ibid.*, 34-45. J. Tadić, *ibid.*, 252, 284.

[4] *Discours et histoires véritables des navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie avec 60 figures au naturel*, Lyon, 1568 ; Anvers, 1576. P. Matković, *ibid.* N. Iorga, *ibid.*

[5] *Le voyage du Levant*, éd. H. Hauser, Paris, 1897. L. Vojnović, *Aleksandrijsko pitanje*, cit., 94 et suiv. J. Tadić, *Promet...* cit., 238, 247, 254-6.

sont nobles ou riches, de porter des robes de soie sauf au moment du mariage. Elles ont réputation d'honnêtes femmes, mais tout le monde courtise les servantes et se divertit publiquement avec elles. A en juger par ces remarques et par d'autres qu'on ne rapporte pas ici, il semble que du Fresne n'était pas mauvais observateur.

Un an après lui, en 1574, allant de Venise à Constantinople, un certain Pierre Lescalopier, « parisien », passa deux jours à Raguse, à propos de laquelle il écrit à peu près comme du Fresne [1].

Désireux de voir le monde, Jean Palerne, ancien secrétaire du fils de Henri II, fit un voyage au Levant et à son retour en 1582 il traversa Raguse. Les Ragusains sont, dit-il, «gens de grand traffic et principalement sur ceste mer méditerranée..., avares, superbes et hautins, qui se persuadent n'y avoir gens plus nobles qu'eux... Leur commun idiome est l'esclavon, le plus fascheux de toutes les autres langues, pour lequel ils ont un alphabet et charactères à part duquel aussi se servent les Serviens, Bossenois, Bulgariens, Rusiens (?), Bohemiens, aucuns Pollaques et Moscovites ; toutes foys la plupart des Ragusois s'aydent aussi d'un italien corrompu. Leur habit ordinaire est un manteau noir, froncé, sans collet, au moins fort petit, presque comme ceux des Carmes ; les autres portent la longue robe à la vénitienne et le bonnet de fourrure. Quant aux femmes, elles s'habillent aussi à la vénitienne. »

A la fin il donne une courte liste « de mots esclavons » et de « divers propos familiers », dans laquelle il a mêlé le serbo-croate aux langues orientales, qui lui sont aussi inconnues, de sorte que tout ce qu'il écrit de la langue est plus risible qu'intéressant [2].

Au siècle suivant d'autres voyageurs français passent aussi par Raguse et enregistrent quelques observations.

Allant de Paris à Constantinople, par l'Allemagne, le Tyrol et Venise, arrive en 1604 à Raguse Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, accompagné de trente-sept personnes, parmi lesquelles son secrétaire Jacques d'Angusse et l'écuyer Bordier, qui tous deux laisseront une relation du voyage. Celle du premier est brève, la seconde détaillée, mais l'une et l'autre incomplètement publiées [3]. Bordier raconte que, sur le môle où accosta leur navire, s'était rassemblé beaucoup de monde, comme d'habitude à l'arrivée des

[1] E. Cleray, *Le voyage de P. Lescalopier... de Venise à Constantinople*, Revue d'histoire diplomatique, XXXV, 1921, 21-55. J. Tadić, *Promet...* cit., 257, 284.

[2] *Pérégrinations de S. Jean Palerme...*, Lyon, 1606. L. Vojnović, *Jedan franc. putnik po našim zemljama*, Šišićev Zbornik, Zagreb, 1929, 351-58. N. Iorga, *o. c.*, 27, dit que ce livre est « d'une charmante simplicité rieuse ».

[3] Th. de Gontaut-Biron, *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron...* I-II, Paris, 1888-9. J. Tadić, *Promet...* cit., 239-40, 260-65, 284.

bateaux, pour apprendre des nouvelles. Reçu avec honneur, l'ambassadeur fut mené dans un beau logement que les autorités avaient mis à sa disposition. Au cours de la réception officielle chez le recteur, on parla de l'ancienne amitié franco-ragusaine. Aussitôt après on envoya au logis de l'ambassadeur des présents : moutons, agneaux, chevreaux, volailles, perdrix et autre gibier, beaucoup de douceurs, des fruits et d'excellents vins qui ne sont pas inférieurs aux vins grecs et italiens. La soirée se passa gaîment au son de divers instruments, luths, violons, cymbales, flûtes et autres qui y sont en usage. Ce divertissement bariolé franco-ragusain dut être fort attrayant. Bordier dit encore que les Ragusains sont plus portés au commerce qu'aux armes, et que leur costume diffère peu de celui des Vénitiens. Il vit de fort belles femmes, mais elles sont peu abordables aux étrangers ; il décrit aussi leurs vêtements. Dans leurs habitudes les Ragusains sont très semblables aux Vénitiens. Au départ, l'ambassadeur commanda de donner des récompenses aux serviteurs de la maison où ils avaient logé, mais aucun d'eux ne voulut rien accepter. Les autorités les approvisionnèrent encore largement pour la route.

En 1626, Raguse reçut un autre ambassadeur français à Constantinople, Louis des Hayes, baron de Courmenin, dans la suite duquel se trouvait l'auteur, resté anonyme, d'une relation du voyage. Il décrit Raguse avec détails, et a dû utiliser quelque ouvrage historique — peut-être le *Copioso ristretto degli annali di Ragusa* de Luccari (1605) — pour exposer l'organisation de la république. Il l'appelle « un des boulevards de la Chrestienté » et assure que « la Seigneurie de Raguse a esté de tout temps fort zelée, devotieuse et affectionée à la Couronne de France » [1]. Ce livre aussi a eu plusieurs éditions.

Un peu plus tard, en 1639, un certain Du Loir, revenant de Grèce, visita Raguse dont il dit qu'elle n'est pas plus grande que la place Royale à Paris, mais que la beauté des édifices et le nombre des fontaines en font une ville comme il y en a peu d'aussi belles en Europe. De là il passa à Zadar, et naviguant le long de la côte d'Istrie il gagna Rovigno « où on commence à parler italien, tandis que le slave est la langue en usage sur toute la côte dalmate » [2].

Toujours sur le chemin de Constantinople, un groupe de Français qui visita la vieille ville de l'Adriatique, en 1658, comptait deux bons observateurs, Quiclet et Poullet. Le premier s'attarda deux

[1] *Voiage de Levant*... 1621, Paris, 1624. J. N. Tomić, *o. c.*, 88, 91. J. Tadić, *ibid.*, 242, 248, 266-7, 284.

[2] *Les voyages du Sieur du Loir*..., Paris, 1654. N. Iorga, *o. c.*, 66-7. J. Tadić, *ibid.*, 268, 284.

mois et eut la chance d'assister aux fêtes traditionnelles en l'honneur du patron de Raguse, saint Blaise : « ...nous vismes l'apresdinée les masques, qui sont ceux de la ville, qui pour se réjouir déguisent de toutes façons... Les femmes y sont estrangement mal habillées à nos yeux, presque à la genoise avec des gros culs épouvantables, tant elles ont de jupes et de cottillons ; elles se font porter en chaire comme à Paris... Tous les gentilshommes y vont habillez de long avec un bonnet noir fouré au bord à la vénitienne [1].

« Le dimanche 3 février nous vismes la cérémonie de la procession qui se fait le jour et feste S. Blaise..., où il y fut porté un nombre infini de reliques ; ...il y en a certainement plus que la charge d'une bonne barque ; et nous y vismes aussi les danses des villageoises sur le midy dans la place du corps de garde, et l'apresdinée faire l'exercice aux bourgeois et soldats de la ville, qui furent mis en bataillons hors la ville à la porte des Pilles, et vindrent en assez jolie et belle ordre faire leur tirades et exercice en forme de bataille, les uns contre les autres, en presence du Prince ou *Rettore* devant le Palais. Tout ce jour se passa en réjoïssance, comme tout le reste du carnaval, où les gentilshommes et bourgeois de la ville sont reçus tous les jours, à l'exception du vendredy en tems de conseil du *Pregady*, à courrir la bague, qu'ils appelent *tertchet colatch* [2], ou cours de bague, sur le beaux chevaux turcs, chacun y est bien reçu et est vestu à l'avantage en habits de masque. »

Puis il décrit en détail le jeu et les coutumes qui y sont liées.

« Le carnaval y est aussi gaillard qu'en quelqu'autre lieu que ce soit, les masques y estant en assez bon nombre, plaisans et bien habillez ; les amans n'oublient pas en ce temps de jetter à leur maitresse, qui regarde à la fenestre, des citrons de cire contrefais, plains de fleurs, de confitures, de petites oyseaux vivans, et de petites boulles aussi de cire, plaines d'eau de senteur fort agreable, en signe d'amitié, et elles les reçoivent de fort bonne grace, estant toutes aux fenestres fardées...

« Leurs habits sont à la mode de France, comme les plus beaux à leur gré, et y sont les plus estimez et recherchez dans leurs festes. Ils trouvent fort belles nos galloches où nous mettons nos souliers en France, nos passemens aussi et dantelles d'or, de soye et fil, et nos bouquets de plumes à nos chapeaux. »

Ainsi donc ces vieux amusements plurent à Quiclet. Il ne manqua pas de remarquer que les modes et les parures françaises sont au

[1] *Les voyages de M. Quiclet à Constantinople...*, Paris, 1664, dans l'extrait de Truhelka, *Opis Dubrovnika i Bosne iz* g. 1658, Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Herc. XVII, Sarajevo, 1905, 415-21.

[2] Trčat kolač.

goût des Ragusains, qui admirèrent surtout leurs galoches ! Quiclet conclut ses observations par quelques traits du caractère ragusain : « Ils sont tous de braves gens ; ...ils craignent les Turcs, et haïssent fort les Vénitiens, aiment les Espagnols pour leur interest, souffrent les François par considération, et épient fort les estrangers... »

Plus intéressant encore et plus détaillé est le récit de P.-A. Poullet [1], compagnon de voyage de Quiclet. Ce n'est pas un observateur superficiel et il a le sens politique. Monarchiste, il met en relief les aspects négatifs de l'organisation républicaine de Raguse :

« Leuons le masque à cette république aussi bien qu'à celle de Venice. Et quand nous considérons les formalitez rigoureuses que ces républiquains obseruent entr'eux, les défiances continuelles qu'ils ont les vns des autres,... les différentes tortures qu'ils donnent aux loix pour les rendre complices de leurs chimères, ou protectrices de leurs statuts : nous verrons qu'ils n'y a point de sujétion de Prince tel qu'il puisse estre, qui ne soit préférable aux franchises imaginaires de ces prétendus libres.

« Cette république ne subsiste que par la ialousie des puissances qui luy sont voisines, et paye tribut à autant de princes qu'elle craint, ou qu'elle en espere du secours... Ils payeroient aussi vn tribut aux François si ils le souhaitoient. »

Puis il raconte ses impressions d'après les notes qu'il a prises sur place :

« ...au temps de leur carnaual i'y vis plus de representations de Espagnols bernez et representez de differentes façons ridicules, que ie n'en avois iamais veu en quelque partie du monde ou i'aye esté ; et qu'ayant voulu sçauoir d'vn gentilhomme qui me portoit de l'amitié, d'où procedoit ce joüment des Espagnols, — veu qu'ils l'estoient tous, — il me répondit qu'ils estoient Ragusois, et que la necessité qui les obligeoit de faire bonne mine aux Espagnols à cause que leurs biens estoient dans leurs estats, les contraignoit de la faire encore meilleure aux François, parce que nous estions presens et qu'une flotte de sa Majesté auoit paru quelque temps auparauant vers leurs quartiers pendant celuy des reuolutions de Naples. Persuadez qu'elle seroit possible la souueraine du lieu où ils ont tous leurs biens, ils caressoient plus celuy qu'ils croyoient deuoir estre leur maistre, que celuy qui l'estoit effectiuement. »

Par ce petit tableau il veut, avec une discrète ironie, caractériser

[1] *Nouvelles relations du Levant, qui contiennent plusieurs remarques... touchant la religion, les mœurs et la politique de divers peuples...* I-II, Paris, 1667, dans l'extrait de V. Jelavić, *Doživljaji Francuza Poullet-a na putu kroz Dubrovnik i Bosnu*, Glasnik Zemalj. muz. u Bos. i Herc. XX, Sarajevo, 1908, 23-34.

la politique des Ragusains et aussi leur manière de raisonner, mais son style gâte l'effet cherché.

Puis il passe à la description des Ragusains :

« Leur complexion, leur entretien et leur sang est aussi doux qu'il est beau. Les nobles sont vêtus comme les Venitiens dans la ville et y portent la robbe longue et le berethin, qui est un bonnet de laine noire, au bas duquel pendent de petits filets, et a la forme de la teste d'vn de nos chappeaux sans bord. Le reste des habitans vont presque tous vêtus à la françoise et les nobles aussi quand ils sont à la campagne.

« Les femmes y sont belles et parfaitement bien faites ; mais elles se défigurent le visage à force de fard, et la taille par la quantité des iuppes qu'elles mettemt... Elles renferment leurs cheueux en confusion dans un filet d'or, d'argent ou d'archal, lequel leur pend le long du derriere du col assez negligement ; et elles n'ont qu'vne tapure autour de tempes, qui n'ajouste point d'éclat à leur beauté naturelle. »

Il est intéressant de noter de quel œil ce Français regarde le goût de cette société pour les amusements du carnaval, qu'involontairement il compare à ceux de son pays et même aux anciens romans chevaleresques :

« Je me rencontroy à point-nommé dans cette ville, au temps du carnaual... et i'y fis amitié auec vn certain Esclauon de l'empire du Turc, qui venoit de Castel-noue... et qui auoit le mesme nom et la famille commune auec cet illustre Scanderberc... Celuy-cy se rendoit toutes les années à Raguse vers cette saison pour y iouyr des diuertissemens qui s'y prennent, de mesme que quantité d'autres Turcs de consideration, que le commerce, la proximité l'alliance étroite de la Porte auec cette ville, la conformité du langage, même de l'italien qu'ils parlent aussi facilement qu'a Raguse, y introduisent aisément... I'estois plus souuent en la compagnie de ce Chelebi, qui est le nom dont les autres le qualifioient, comme qui voudroit dire gentilhomme, qu'en celle de M. Quiclet, que ie commençois de laisser viure à sa mode ; et nous vismes ensemble ce qui se passa de plus curieux alors dans Raguse.

« Le matin de la feste de Saint Blaise on y fit vne procession generale, ou on y porta plus de trois cent chasses d'argent simple, ou de vermeil-doré... sans compter vne infinité d'autres reliquaires... Le reste de la cérémonie fut fort raisonnable...

« Et l'apresdinée on commença les diuertissemens du carnaual, dont ie vis vne principale partie pendant dix ou douze iours que i'y restay. Entre autre chose les dames ne se tenoient pas cachées sous des jalousies comme dans l'Italie. Elles estoient à la fenestre,

où elles receuoient les respects de ceux qui les salüoient, et rendoient salut auec la mesme ciuilité que font les nostres en France. Mais ce qui surpasse nos pays en galanterie, est que dans ce temps les feux d'artifices, qui n'approchoient pas à la vérité de la beauté des nostres... Les chasteaux mouuans qu'ils faisoient rouler par tous les quatiers de la ville, attaquez des vns, défendus des autres, representoient les differents rencontres et les diuerses entreprises qu'on nous décrit dans nos romans ; les courses de bagues... et une infinité d'autres entretiens si diuertissans, et si conformes à la douceur des gens de ce pays, arrestent si agreablement vn étranger, qu'vne personne attachée à ces mommeries se doit faire vne grande violence pour s'en dépendre.

« Mais ce qui me parut de plus galand fut de voir entre les mains des hommes et des dames vne certaine quantité d'œufs remplis d'eau de senteur, faits d'vne pâte de cire et de ceruse, d'vne telle façon que la conquille se rompt en les jettant, et remplissent de la suauité de leur odeur les lieux ou ils se cassent. Les dames de la fenestre en fauorisoient leurs inclinations, et les protestants les baisans auant que de les enuoyer, marquoient leur enuie et leurs soumissions tout ensemble. Enfin ce commerce d'œufs est si charmant, qu'il découure tout et n'explique rien : qu'il porte le respect et la temerité en mesme endroit, et que quelque chose qu'il fasse, on luy doit tout pardonner, puisqu'il n'offense point. Pour moy ie ne pus m'empêcher de tesmoigner a mon éstranger que je commençois à craindre pour luy et qu'estant aussi bien fait qu'il l'étoit, il deuoit apprehender que les dames ne l'honorassent de tant de ces sortes de faueurs, qu'il n'y courust grand danger et... on le verroit se noyer dans l'eau-rose... Je quittay mon chelebi au milieu des senteurs... »

Les Ragusaines trouvaient donc plus de charme à ce *tchelebi* d'Ercegnovi qu'à un Français.

Avant le départ de la caravane, Poullet dut attendre quelques jours au lazaret les chevaux venant des pays turcs,

« ...travesti à l'esclauonne, couché par terre sur vn tapis dont on me regala, sans feu ni couuerture... au plus fort des froids... de januier » en compagnie de marchands grecs, arméniens et mahométans, qui

« se rechauffoient à redresser des balots et se diuertissoient à mes despens, me voyant tomber de si haut, et des galanteries de Raguse, et de nostre façon ordinaire de viure en celle que ie commonçois. Ie trouuay neanmois matiere de diuertissement, en leur en ayant vne de parler leur italien, qui se fait entendre et fait pâmer de rire tout ensemble. »

Ici l'insomnie et l'ennui firent que Poullet nota directement ses

impressions avant le départ pour ce long et rude voyage, et c'est pourquoi ses notes sont encore plus précieuses.

Malgré son jugement négatif de monarchiste sur la république, Poullet s'accommoda bien au milieu ragusain. Il se lia avec quelques nobles qui s'entretinrent en confiance avec lui, et sans doute pas seulement de politique. Les Ragusains lui ont laissé une bonne impression de gens doux et courtois (« leur entretien et leur sang doux... la douceur des gens de ce pays ») qui lui ont plu, de même que les Ragusaines qu'il trouva pareilles en grâce aux Françaises. Les amusements publics du carnaval l'ont séduit non seulement par ce qu'ils ont d'exotique mais aussi par leur charme et leurs agréables surprises, et ils lui rappellent des images des romans français. Mais il semble bien que Poullet avait un heureux naturel, s'adaptant facilement, épris d'exotisme, et préférant la société de cet étranger d'Ercegnovi plutôt que celle de son compatriote Quiclet. Qui sait tout ce que les Ragusains ont pu apprendre de la France par la bouche de ce voyageur alerte et curieux qui voyage par goût de la science vers l'Orient où il restera huit ans, et dont la curiosité variée se voit dès le titre de son livre.

Dans ce même groupe de voyageurs se place le botaniste Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) qui parcourut le Levant et l'Afrique et qui fait mention de Raguse dans sa *Relation d'un voyage au Levant* (Paris, 1717). C'est à lui que Montesquieu a emprunté ce qu'il dit de l'organisation de la république ragusaine dans l'*Esprit des Lois* [1]. Ce fait marque bien l'importance des livres de voyage où s'informaient les plus savants hommes de France.

Plus tard l'intérêt des Français pour l'Orient ne s'affaiblit pas, bien au contraire ; mais les voies qui y menaient ne passaient plus par Raguse. Pourtant il y a encore des voyageurs qui la traversèrent jusqu'à la fin de la république. En 1805, quelques mois avant l'entrée des troupes françaises commandées par Lauriston, deux émissaires français, le colonel Julien Bessières et le médecin François-Charles de Pouqueville, s'y arrêtèrent quelques mois [2]. Celui-ci s'est intéressé à la vie de ce milieu conservateur [3], à « la bizarre

[1] Livre II, chap. III. L'auteur lui-même cite le livre de Tournefort comme sa source. Et G. B. Vico, *La scienza nuova* (1re éd., 1725) cite aussi Raguse en trois endroits comme une des cinq républiques aristocratiques restées encore en Europe (éd. F. Nicolini, Bari, 1928, I, 25 ; II, 113, 152), mais il ne parle pas de ce détail.

[2] Parti le 22.1.1806. Déjà le 1.1.1806 il écrit dans une lettre de Raguse : « Pendant mon séjour à Raguse, je me suis occupé à recueillir tout ce qui était relatif à ce pays sous les rapports topographiques, physiques et moraux. » M. Gavrilović, *Ispisi iz pariških arhiva*, Beograd, 1904, 24.

[3] *Voyage dans la Grèce...* Paris, 1820. M. J. Dayre a mis aimablement à ma

utopie de Raguse » qui lui paraît risible, et avec une certaine ironie il note des traditions et les habitudes, surtout de la classe noble, « une caste décrépite » :

« ...l'orgueil des maîtres passait dans l'esprit de leurs clients, de leurs valets, et de leurs serfs qui copiaient en grotesque les ridicules de leurs patrons.

« Dans son intérieur, Raguse ne paraissait pas moins éloignée de notre civilisation, dont la jeunesse n'avait emprunté que le luxe et le ridicule des modes. »

Il parle avec éloges de la bourgeoisie, suivant l'esprit des temps. Mais il ajoute pourtant :

« Parmi les nobles, qui étaient généralement des hommes estimables, il y avait beaucoup de lettrés et savants d'un rare mérite. »

Il est aussi informé des relations entre les castes de nobles :

« L'oligarchie ragusaise se divisait en deux classes appelées la Salamanque et la Sorbonne, égales en droit, mais séparées par une rivalité haineuse. La Salamanque, qui était la plus ancienne caste, et par conséquent la plus orgueilleuse, regardait bien en dessous d'elle la Sorbonne. »

Mais lui non plus ne savait pas pourquoi elles s'appelaient ainsi. Il loue aussi la classe moyenne, surtout les capitaines marins (hommes renommés pour leur probité), mais les membres de cette caste quittent volontiers la ville, pour pouvoir « vivre honorés sous un ciel étranger ».

Il y constate un ordre rare qu'il explique ainsi :

« D'où venait ce prodige d'obéissance, dans un pays où il n'y avait ni gendarmerie, ni force armée, ni police secrète, si ce n'est du respect antique pour la noblesse. »

Il caractérise l'esprit conservateur de la classe dirigeante avec un bon exemple. Pendant qu'il se trouvait à Raguse, arrivèrent deux bateaux, achetés à l'étranger, qui s'appelaient *Neptune* et *Venus*, mais « l'oligarchie frémit de cette innovation » : comment pourraient naviguer des bateaux avec des noms si impies sous le drapeau de saint Blaise ? Ce serait « sacrilège et impiété ». C'est pourquoi le sénat décida de les baptiser *Saint-François* et *Sainte-Thérèse*.

Pouqueville remarque certains traits communs à toutes les classes de la société ragusaine, il parle de leur économie, de leur douceur

disposition ses extraits de cette œuvre. K. Engel, *o. c.*, 126-8, cite l'autre œuvre de Pouqueville : *Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie pendant les a. 1798-1801*, Paris, 1805, III, 292, et suiv., où il dit n'avoir pas été à Raguse mais la décrire d'après une lettre de Bessières.

même chez les paysans (peuplade bonne, douce, paisible et modeste), et il ajoute :

« Parmi les nobles et les roturiers on remarquait les plus belles formes physiques, et un fonds de douceur qui répandait sur leurs actions la plus touchante aménité. »

D'après ses autres remarques on voit qu'il n'était pas superficiel et qu'il tâcha de donner une image fidèle de l'esprit de ce milieu. C'est pourquoi il consulte aussi le *Periegesis orae Rhacusanae* (Raguse, 1803) de Djuro Ferić.

Il est intéressant que le consul autrichien du temps, Jean Timoni, ait informé le ministre Stadion à Vienne, de l'activité de ces deux Français dans la société ragusaine : « Dans les cafés, les auberges, les pharmacies, dans les réunions privées, au jeu, pendant les visites ils préparent les esprits, exaltent Napoléon et la Révolution. En secret ils apportent des cocardes tricolores. Évidemment ils préparent quelque chose, peut-être une troisième scène dramatique après Gênes et Lucques. La moitié des sénateurs est du parti des Français [1]. » Sans doute l'agent autrichien, dans son zèle, exagérait, suivant l'habitude, l'importance de l'action de ses adversaires, car dès lors des nouvelles idées françaises avaient pris racine surtout dans la classe bourgeoise de Raguse.

On peut citer encore ici la suggestive description de Raguse que donne en 1799 Mangourit, consul de France à Ancône [2]. Bien qu'il n'y ait pas été personnellement, ses informations sont intéressantes à bien des égards, et importantes parce que, par son livre écrit d'une façon intéressante, les Français ont pu savoir quelque chose de la situation à Raguse. De plus, le fragment sur Raguse a été traduit en allemand dans la revue *Minerva* en 1802, l'année même de la publication du volume français à Paris [3]. Mangourit écrit ce que lui a raconté à Ancône un savant médecin ragusain dont il ne cite pas le nom. Ses observations sont en première ligne de caractère politique mais en ce temps de bouleversement général, elles embrassent en passant toute la vie spirituelle. Cet informateur indique parmi les quatre principaux ennemis du gouvernement ragusain, en premier lieu :

« Les nombreux Ragusains qui, ayant fait fortune en France, sont imbus de ses nouveautés, quoiqu'à Raguse ils en parlent avec acrimonie. S'ils disoient vrai ils seroient persécutés. »

[1] L. Vojnović, *Pad Dubrovnika*, II, Zagreb, 1908, 73-74.

[2] Michel-Ange-Bernard Mangourit, *Défense d'Ancône et des départements romains...*, Paris, 1802, I-II. M. J. Dayre a mis à ma disposition ses extraits de cette œuvre rare. L. Vojnović, *Pad...*, cit., I, 5-16.

[3] L. Vojnović, *ibid.*, 6.

Le quatrième, ce sont les Ilotes de la république, dont les fers sont devenus plus lourds « en apprenant ce qui s'était passé en France ». Il termine par la question s'il ne serait pas juste et dans l'intérêt de la république même d'affranchir le paysan de la sujétion. Ces observations sur la pénétration des idées françaises, qu'elles viennent de ce médecin ou de quelque autre Ragusain (peut-être de Marc Bruère), jointes à celles de Pouqueville, jettent un peu de lumière sur l'état de cette société dans les dernières années de la république vieillie.

Du milieu du XVI^e siècle au début du XIX^e il parut donc en France, à des intervalles de quelques dizaines d'années, plus d'une douzaine de relations de voyages où il est question de Raguse. Ce sont des ouvrages divers mais à l'égard de la ville ils ne sont pas contradictoires, de façon qu'ils ont fourni aux diverses générations des images assez semblables et, en attirant l'attention, ont éveillé l'intérêt pour la vie de cet État original. L'attitude des auteurs et leur façon de présenter les faits sont en général bienveillantes et sympathiques. Il en est qui ont dû apercevoir les traits essentiels des Ragusains, dont ils sentirent qu'ils n'étaient pas très éloignés ni par la manière de penser et de vivre, ni par la culture, la religion, le goût ; quelques-uns ont senti que les Ragusains leur étaient même assez proches par leur équilibre, leur sobriété et leur sens pratique, et que, malgré leurs caractères méditerranéens, ils sont liés à leurs voisins de même nationalité par autre chose que par la langue. On peut tout au moins dans une certaine mesure conclure quelle était alors l'idée qu'on se faisait d'une part des Ragusains en France et comment d'autre part se comportaient les Ragusains chez eux envers les Français.

Raguse, étant un des ports les plus connus de la Méditerranée, sur la mer la plus fréquentée entre Orient et Occident, devait de bonne heure attirer l'attention des cercles commerciaux français, qui apprécièrent son rôle dans la vie économique du monde. Et ce sont précisément des motifs d'affaires qui pendant plusieurs siècles ont amené le plus grand nombre de Français à Raguse pour des séjours plus ou moins prolongés. C'étaient pour la plupart des marchands et des marins, car ils étaient attirés par cet actif et ordonné foyer commercial avec son réseau ramifié de communications par mer et par terre. L'insuffisante conservation des plus anciens documents ragusains ne permet pas de suivre exactement les rapports avant le XIV^e siècle. En outre cette vie économique n'a laissé que peu de traces dans des papiers officiels, et d'ordinaire alors seulement qu'il y avait des rapports avec les autorités, en cas d'interdiction, de conflits, d'infractions ou de punition. Aussi ne fait-on pas beaucoup

mention d'affaires régulièrement conduites. Si bien que les données conservées ne peuvent servir qu'à une orientation approximative sur les relations d'affaires franco-ragusaines.

Dès le temps des Normands et des Angevins dans l'Italie méridionale, le commerce était actif entre Raguse et leurs ports de ces pays, comme on le voit d'après les traités de l'époque [1]. Charles III d'Anjou (Charles de Durazzo) autorise les Ragusains à nommer des consuls dans ses États avec les mêmes droits que les consuls vénitiens et génois [2]. Par leurs rapports avec les pays aragonais sur la côte occidentale d'Espagne, les Ragusains établirent des liaisons commerciales avec la France, puis avec la Flandre et l'Angleterre. Par suite les bateaux français arrivèrent souvent à Raguse, et les ragusains dans les ports de France. En 1497 Charles VIII assura le trafic ragusain dans les eaux françaises, et après lui ses successeurs confirmèrent régulièrement ce privilège. Les Ragusains restèrent en bons rapports avec les rois français, même après leur retrait de l'Italie méridionale au xvi^e siècle.

Les ports français et les marchés de terre ferme leur étant durablement ouverts, les Ragusains s'en servirent suivant les conjonctions économiques dans les diverses périodes.

Quand les Juifs furent chassés de France (1306 et 1394) ou qu'ils quittèrent la Provence, ils émigrèrent par groupes vers l'Orient où les attirait la tolérante Turquie, et sur leur route beaucoup parvinrent à Raguse, où quelques-uns même s'établirent. Parmi eux on connaît les noms de quelques marchands de Provence [3].

De leurs rapports avec la France, les Ragusains tirèrent avantage quand ils obtinrent d'Henri IV le droit de faire naviguer leurs navires sous pavillon français dans les eaux turques [4].

Le gouvernement de Louis XIV voulut renforcer le trafic direct avec Raguse et proposa à la chambre de commerce de Marseille :

« On pourrait établir à Raguse deux maisons de commerce. Excitez quelqu'un de ceux des négocians de Marseille qui sont les plus capables à mettre en œuvre ce projet et à en profiter [5]. »

Et en effet dans la seconde moitié du xviii^e siècle on trouve à Raguse deux maisons de commerce, Eydoux et les frères Herculès

[1] C. Jireček, *Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters*, Wien, 1899, 15.

[2] D. Körbler, *Dubrovačka republika i zapadne evropske države*, Rad 214, Zagreb, 1916, 168.

[3] J. Tadić, *Jevreji u Dubrovniku*, Sarajevo, 1937, 21-25, 38.

[4] I. K. Svrljuga, *Prinosi k diplomatskim odnošajem Dubrovnika s Franceskom*. Starine, XIV, Zagreb, 1882, 59, 67-68.

[5] L. Voïnovitch, *La Monarchie...* cit., 89.

de Marseille, qui donneront passablement de tracas aux deux gouvernements. Il semble que Paul Herculès surtout n'avait pas de trop justes motifs de se plaindre de la république de Raguse, car le consul Le Maire reconnaît qu'il se livrait à la contrebande [1]. Eydoux signait en 1763 un contrat pour l'achat de bois dans les pays turcs pour la construction de navires dans les chantiers français [2].

L'importance du commerce franco-ragusain au XVIII^e siècle nous est indiquée avec précision par le rapport envoyé par le consul Bruère à Versailles en 1774, et par l'accord commercial étendu conclu en 1776 [3]. La France importait à Raguse des denrées coloniales, des draps et toiles, des quincailleries, des cuirs apprêtés et ouvrés, de la faïence, des meubles, des bijoux, etc. ; Raguse exportait en France du suif, des laines, de l'huile, des haricots, de la soie non travaillée, etc... Bruère ne fait pas mention du bois de construction [4]. En six ans les importations françaises à Raguse s'étaient élevées à 570.000 francs, les exportations ragusaines en France à presque au double à 1.006.000 francs.

Il fallait donc que le nombre des gens occupés à ces affaires fût assez grand. Au XVII^e siècle, avant le tremblement de terre de 1667, dit Bruère, de nombreux marchands français vivaient à Raguse et y jouissaient des mêmes avantages que ceux du pays [5]. Mais en 1764, le ministre de la marine, Moras, écrit (dans ses instructions au consul Le Maire) que le nombre des Français établis à Raguse est insignifiant et le consul Prévost, décrivant la réception solennelle au Petit Conseil en 1763, dit qu'il était accompagné des membres de la colonie et du personnel de son bureau, au total 17 personnes, tous commerçants comme on le voit par ce qu'il écrit plus loin [6]. Il y avait sans doute aussi des marins de passage, comme le capitaine Cresci en 1773 [7]. Mais, à coup sûr, tous ces gens d'affaires et marins, dans leurs rapports avec les Ragusains, ne se contentaient pas d'échanger des marchandises. Il s'établissait des connaissances personnelles, peut-être des amitiés. Ils apportaient des nouvelles du monde, faisaient connaître leur point de vue sur les questions d'intérêt commun.

[1] V. Jelavić, *O dubrovačko-francuskim odnosima u god.* 1756-1776, Glasnik Zemalj. muzeja u Bos. i Herc. XVI, Sarajevo, 1906, 518.

[2] *Ibid.*, 526.

[3] L. Voïnovitch, *ibid.*, 209-210, 218-221, où est le texte de ce traité.

[4] Outre que dans le traité du commerçant Eydoux en 1773, on en parle en 1776 dans des stipulations spéciales avec de Grasse Briançon. V. Jelavić, *ibid.*, 526, 541, 551.

[5] V. Jelavić, *ibid.*, 548.

[6] *Ibid.*, 514, 533.

[7] *Ibid.*, 546-47.

Parmi les Français qui habitèrent Raguse il y eut quatre médecins, qui y exercèrent leur profession dans un intervalle du XV^e au XVIII^e siècle, et recevaient les traitements du gouvernement : le premier, un certain *medicus Francigena*, qui quitta Raguse en 1467, puis Gaudence Mureto (1584-87), Jacob Riscardo de Nice, qui prit sa place en 1588, et Petrus Anselmus, Gallus, *chirurgus*, en 1717[1].

Un fait intéressant, c'est que, parmi les Français connus à Raguse, il y avait depuis longtemps des gens de toutes les classes sociales : pêcheurs, marins, artisans, spécialistes du textile et autres. Ils faisaient société avec leurs compagnons du pays, de qui les rapprochait l'identité de leur condition et du combat pour l'existence. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle déjà, des pêcheurs du midi de la France venaient à Raguse pêcher le corail et l'apprêter pour l'exportation [2]. Plus tard on trouve parfois dans les documents le nom de quelque ouvrier ou artisan. En 1763 l'envoyé ragusain à Versailles, le père Franco Sorgo Bobali, en appelle au témoignage de deux Français contre le consul Le Maire : Viane et Mireur, boulanger, qui avaient vécu quelque temps à Raguse et que le consul avait fait expulser [3]. En 1764 on mentionne parmi la colonie française des marins embarqués sur des navires ragusains et des mercenaires dans l'armée ragusaine — mais il s'agit, semble-t-il, d'un seul artilleur [4] —. Plus tard (1805) Pouqueville, en excursion à Ombla, arriva près d'un moulin, où, dit-il :

« ...nous fûmes accostés par le meunier, qui nous salua en français. Il nous apprit qu'il était natif de Sesselles en Bourgogne, et qu'il se trouvait établi sur ces bords depuis trente ans [5]. »

On n'a que des données très maigres et très incomplètes sur ces

[1] R. Jeremić-J. Radić, *Prilozi za istoriju zdravstvene kulture starog Dubrovnika*, II, Beograd, 1939, 38, 55, 73, 139. On n'a point de données sur leur activité et la durée de leur séjour à Raguse. On sait seulement que Mureto était un esprit inquiet qui voulut passer à l'Islam. Pour l'en empêcher, le gouvernement ragusain l'emprisonna, puis l'envoya à Rome pour que le pape décide de l'affaire. Après le départ de Muret, sa fille Élisabeth demeura à Raguse et, seize ans après cet incident, elle épousa l'écrivain Horacije Mažibradić (1603). — Faudrait-il regarder aussi comme français le personnage dont il est question dans les *Relationes*, anno 1350 : *Die XXII. mensis septembris. — Magister Nicola de France uenit ad franchisiam Ragusium, et in Minori Consilio, sono campane more solito congregato, captum fuit de dando de auere communis eidem magistro pro affictu domus ypp. V. in anno cum hac condictione, si conducet famuliam suam Ragusium*. (*Monumenta Ragusina. Libri Reformationum* II, Zagrabiae, 1882, 107).

[2] C. Jireček, *o. c.*, 16, 61-62. J. Tadić, *Jevreji*... cit., 16. Id., *Pisma i uputstva*... cit., XX-XXI.

[3] V. Jelavić, *ibid.*, 529.

[4] L. Voinovitch, *ibid.*, 155.

[5] Pouqueville, *o. c.*, 26.

petites gens, dont le nombre vraisemblablement n'a jamais été grand, et l'on ne sait ni pourquoi ils sont venus, ni dans quelles conditions ils se sont établis, ni s'ils se sont mariés dans le pays. Pourtant eux aussi ont leur importance et ils complètent le tableau des rapports entre les deux pays.

La piraterie même a amené des contacts entre Ragusains et Français : ils gênaient réciproquement leur navigation. En 1517, par exemples le Sénat ragusain condamne un « frate Iohanne Francese » qui a pillé des navires de la République, et promet une prime de trois cents ducats à qui le tuera [1]. Il y avait des coups de main de ce genre en dehors de l'Adriatique et de la Méditerranée, sur les côtes occidentales de France sur la route d'Angleterre et de Flandre [2]. De leur côté des corsaires ragusains pillaient les navires français dans toutes les mers, d'où de longs conflits entre les gouvernements [3].

La connaissance réciproque ne se bornait donc pas à la seule aristocratie, aux gens cultivés, ou riches, mais avait pénétré depuis longtemps dans toutes les catégories sociales. Le Ragusain moyen avait déjà, dans un lointain passé, une idée plus ou moins précise des Français, et bien de ceux-ci, surtout dans le Midi, avaient aussi quelque connaissance des Ragusains.

Pour assurer ses communications économiques et ses intérêts politiques au Levant, la France jugea opportun d'envoyer à Raguse un représentant officiel, qui, de là, pourrait en même temps suivre les événements dans les Balkans. On connaît les noms de quatorze consuls qui s'y sont succédé pendant trois siècles, de 1511 à la fin de la république, avec une interruption de 1677 à 1756, quand l'emploi fut rempli par deux Ragusains, l'abbé Freschi et le prêtre Skapić [4]. Leur tâche principale était d'un tout autre domaine, mais il faut tenir compte du fait que, pendant plusieurs générations, un Français qui n'était pas seulement un personnage officiel, représentant de son roi, mais aussi de son peuple, vivait dans le milieu ragusain, pouvait être quotidiennement en relations avec tous hommes

[1] D. Körbler, *o. c.*, 213.

[2] J. Tadić, *Dubrovčanin Serafin Gučetić*... cit. 17-18.

[3] L. Voïnovitch, *ibid.*, 167.

[4] Il paraît que le premier consul français à Raguse fut le Catalan Petrus Torella, « consul mercatorum et subditorum christianissimi Regis Franciae » (Cons. Rog 178 1511) qui était déjà consul de l'Italie méridionale et de l'Espagne, C. Jireček, *o. c.*, 59. D'après cela, ce que dit D. Körbler n'est pas exact, *o. c.*, 200. L. Vojnović donne une liste chronologique incomplète des consuls français (*La Monarchie*... cit. 227 et *Pad*... II, cit. 83) d'après les documents du Ministère des Affaires étrangères à Paris, et d'après mes recherches, la liste complète n'existe pas non plus dans les archives ragusaines.

et femmes, nobles et plébéiens. Portant avec lui un peu de sa patrie, ses habitudes, ses goûts, ses opinions, il contribuait des manières les plus diverses à la création et au maintien de liens spirituels. Par lui, dans quelque mesure les Ragusains formaient leur jugement sur la grande nation lointaine. Il faut donc distinguer entre l'attitude officielle et l'attitude personnelle envers le milieu local. On verra tout de suite que quelques consuls ont adopté parfois une attitude sévère et presque hostile en face du gouvernement ragusain, mais ils ont d'autre part trouvé dans la société ragusaine des points de contact, des affinités spirituelles, si bien qu'ils ont noué de sincères amitiés, parfois, durables même après leur départ. De leur côté les écrivains, les esprits cultivés tiraient profit de leur culture française. Il y avait des francophiles à Raguse parmi l'aristocratie, comme il est visible d'après l'attitude d'un groupe de jeunes sénateurs en 1693 au cours de la discussion à propos du protectorat français à solliciter contre les empiétements de Venise et de l'Autriche, et quand on envisagea le service de marins ragusains dans la flotte de Louis XIV [1]. Pour ces recherches, on peut tirer profit de l'abondante correspondance des consuls, dont on n'a publié jusqu'ici qu'une petite partie [2]. On connaît, par exemple, l'attitude du consul Nicolas Bourdin, qui vécut bien des années à Raguse depuis 1602 jusqu'à sa mort [3]. Il s'accordait bien avec le gouvernement de la république sur laquelle il écrivait avec sympathie, mais de ses rapports concis on ne peut rien tirer sur ses relations privées. En 1612 il disait entre autres choses :

« ...ceste petite république ressent en soy une joye infinie des alliances de France et d'Espaigne qui tiennent estre le seul moien d'abaisser l'orgueil des ottomans... »

Plusieurs fois il s'occupa des batailles entre Polonais et Turcs, qui passionnaient alors l'opinion publique ragusaine et qui inspirèrent Gundulić. Il serait intéressant de savoir si Bourdin a connu le poète d'*Osman*.

Ce qu'on connaît le mieux, ce sont les relations des trois derniers consuls avec le milieu où ils vécurent. Après une interruption de quatre-vingts ans, la France reprit en 1757 l'envoi de représentants du cadre diplomatique. Le premier fut Alexandre Le Maire, jusqu'alors en service dans les pays du Levant (Alger, Chypre), qui resta six ans et demi à Raguse (jusqu'en 1764) ; le second fut René

[1] L. Voinovitch, *ibid.*, 85-86.

[2] Les lettres de créance de Charles IX pour l'agent envoyé en 1571 à Raguse, sont assez intéressantes et c'est pourquoi on les ajoute en appendice.

[3] Ses rapports de Raguse de 1611 jusqu'à 1623 sont publiés. V. Jelavić, *Iz prepiske N. Bourdina...* Starine XXXIV, Zagreb, 1913, 1-56.

François Prévost, arrivé en 1764 des Pays-Bas et qui demeura sept ans (jusqu'en 1771), et le troisième René Bruère Desrivaux, arrivé en 1772 aussi des Pays-Bas et qui vécut quarante-quatre ans à Raguse.

Leurs rapports avec le gouvernement de la république furent orageux. Des conflits nombreux se produisirent, moins du fait de l'opposition des intérêts politiques ou économiques que pour de mesquins incidents, parfois risibles, provoqués d'un côté par une certaine étroitesse d'esprit des fonctionnaires de la monarchie et de l'autre par les dispositions soupçonneuses d'une petite oligarchie qui, se sentant menacée par l'évolution des événements et le développement des idées nouvelles à l'occident, s'efforce de conserver ses positions, et vit dans la crainte continuelle que les étrangers n'introduisent dans la ville des nouveautés dangereuses pour leur organisation patriarcale. Ce gouvernement conservateur trouvait gênant d'avoir chez lui des yeux étrangers toujours ouverts sur ce qu'il faisait, ce qui se traduisait par des provocations et des chicanes, qui visaient à l'écarter. Le Maire lui-même dit à propos de sa nomination :

« Rien n'a été plus sensible et plus chagrinant à la république que l'envoy que la cour a fait d'un consul françois... Ils ont déjà fait et feront tout ce qui dépendra d'eux pour se tirer cette épine du pied [1]. »

Il faut se rappeler que le consul français était une exception à Raguse, où les États étrangers étaient tous représentés par des Ragusains, sauf un observateur espagnol, un officier dit *governatore delle armi*, dont la république essaya plusieurs fois de se débarrasser à la fin du XVIIIe siècle, d'où conflit avec le gouvernement napolitain [2]. L'attitude dédaigneuse du premier d'entre eux, Le Maire, qui avait jusqu'alors été en service au Levant et était habitué à ces méthodes, blessait l'orgueil excessif d'une caste aristocratique, au grand passé, mais aux médiocres perspectives d'avenir, qui veillait jalousement à sauver son prestige déclinant, en s'en tenant à la tradition : Raguse n'était jamais « échelle du Levant », mais un petit miroir du monde chrétien. Il semble bien que Le Maire n'était pas une personne très agréable, car il avait été rappelé d'Alger, où il avait eu des désagréments, et le bey qui le qualifiait « d'homme frivole et grand intrigant » l'avait même fait jeter au bagne [3].

De Versailles même on s'en rendit compte, et la « feuille pour le Roy » datée du 29 janvier 1764 annonçait que Le Maire était rappelé

[1] S. Ljubić, *Izvještaj gosp. la Maire...* Starine XIII, Zagreb, 1881, 93.
[2] L. Vojnović, *Pad...* cit., II, 128-9.
[3] V. Jelavić, *O dubr.-franc. odnosima...* cit., 514.

de Raguse, car il ne convient pas d'avoir comme consul dans un pays un homme « qui n'est pas agréable au gouvernement », et que son remplacement est le seul moyen de faire finir des contestations, qui se sont renouvelées souvent à son sujet et qui sont nuisibles au bien des affaires et du commerce des sujets de Sa Majesté [1]. Ainsi le gouvernement français semblait reconnaître indirectement qu'il avait été plus nuisible qu'utile aux rapports réciproques. Il y avait alors à Raguse trois commerçants français, regardés, semble-t-il, d'assez mauvais œil à cause de leurs affaires. Eux aussi se plaignaient et faisaient rebondir leur mécontentement sur le consul, qui demeurait chez l'un d'eux.

Mais ces tiraillements provoquèrent à Versailles un certain mécontentement et des dispositions assez défavorables chez les deux consuls suivants. Mais, *post toi discrimina rerum*, on trouva le moyen d'apaiser les disputes, des dispositions plus conciliantes prévalurent, on montra plus de compréhension mutuelle et on passa sur les incidents sans importance, jusqu'au moment où l'ouragan emporta la république de Raguse après toutes les autres vieilles républiques d'Italie et d'Allemagne.

Si l'on a tout cela présent à l'esprit, on comprend comment il faut interpréter l'attitude du diplomate blessé qui, deux ans après avoir quitté Raguse, n'avait pas digéré son échec et trouva un moyen de se venger en faisant des malices à ses adversaires tout en se justifiant. Il rédigea alors un long rapport [2], le témoignage contemporain le plus détaillé de la situation dans la ville, intéressant aussi au point de vue psychologique comme impressions d'un témoin qui ne voit et met en évidence que les côtés négatifs de cette société dans laquelle il a eu tant de désagréments. Cet ouvrage, écrit comme un pamphlet, n'est pas destiné au public et c'est pourquoi l'auteur peut parler « avec liberté et sans réserve », et il en envoie aussi une copie au sénat de Venise pour que lui aussi se réjouisse en voyant de quel œil un Français regarde cette misérable « république sans troupes et sans alliances », sa petite rivale. Sans égard à ses convictions politiques, il semble qu'il n'a pas pu se faire à ce milieu, qui le repoussait. La manière même dont il écrit, se servant toujours des couleurs les plus noires sans un trait de lumière pour décrire toutes les manifestations de la vie ragusaine, révèle une attitude tout à fait partiale. C'est naturellement la classe dirigeante qui l'a le plus irrité, les nobles, qui tyrannisent tous les autres, de sorte qu'il ne voit en eux que « l'orgueil, démesuré, ridicule

[1] *Ibid.*, 531.
[2] Imprimé, il a un volume de 78 pages in-8°. S. Ljubić, *ibid.*

et insolent, l'ambition, les caprices, la paresse excessive » et ainsi de suite. Le noble n'a pas honte de ses vices, car il est « isolé et sans communication avec les autres nations policées de l'Europe ». Les autorités ne permettent pas des amitiés avec les étrangers de peur qu'on ne surprenne quelque secret d'État, mais

« Le mystère n'est pourtant pas impénétrable. Il suffit de se faire quelques amis, qui soient assurés de la prudence des personnes à qui ils se confient. Les prêtres et les religieux sont les meilleurs espions et les plus fidèles. »

La défiance donc envers des étrangers si curieux était en quelque sorte justifiée. Il condamne plusieurs fois tout le clergé ragusain.

« ...ce sont les plus ignorants, les plus tracassiers, les plus menteurs, et les plus vicieux de la république »
et même l'archevêque, qui est bête et « bastard », et il le fait probablement parce qu'il écrit au gouvernement du roi très chrét à Versailles.

Cette aristocratie est assez ignorante :

« la plus mauvaise éducation de Raguse est pour ceux qui doivent la gouverner. On leur enseigne le latin, et voilà tout. »

Il y a parmi eux trop peu d'exceptions,

« qui ont le cœur droit, l'esprit éclairé, et qui ont acquis des lumières et des talents par la lecture ou par les voyages... » mais tout cela est inutile car

« leur mérite les rend odieux aux autres. L'affabilité, la modération, la politesse qu'ils ont puisées ailleurs, devint un sujet de critique contre eux. Ils altèrent, dit-on, la simplicité des mœurs, et corrompent la république. »

Le Maire est un peu plus indulgent pour les classes politiquement irresponsables, et voit en eux des victimes sans droits de la caste toute puissante. Mais il généralise volontiers. Il parle du mauvais accueil fait par les Ragusains aux étrangers, à l'opposé de ce que disent les autres :

« On peut... reprocher aux Ragusois le mauvais accueil qu'ils font dans leur pays à tous les etrangers que le hazard ou leur mauvaise étoile forçe d'y passer... Le Ragusois n'est ni poli, ni affable. L'etranger y est mal servi par le peuple, écorché et brutalisé. Il ne trouve dans le noble ni égards, ni justice, ni protection... tous ceux qui passent à Raguse sont fondés à en dire du mal. »

Quand il se trouvait une fois, immédiatement après son arrivée à Raguse devant le palais du prince, entouré des membres de sa colonie française, quelqu'un de la masse des Ragusains présents

lança : « *Ecce venerunt filii Belial* [1] ! » C'est ainsi que l'accueillaient ceux qui savaient le latin.

Pour que le tableau ne soit pas trop monotone, il dut trouver quand même un trait positif chez ces gens impossibles. Il leur trouve — y compris les nobles — ces qualités principales : ils sont de bons commerçants et marins, et doués pour les études. Mais, comme s'il le regrettait, il s'arrête moins sur la description de ces qualités que sur les défauts. Et puis en plus il remarque, en parlant de ces aptitudes : comme commerçants ils usent de moyens malhonnêtes (« Il n'y a que les marchands de Naple qui les surpassent en fait de fraudes »), et quoique doués pour la science comme l'ont témoigné Marin Ghetaldi, Roger Bošković et Beno Stay, ils ne suivent pas maintenant leur exemple :

« ...le plus grand nombre croupit dans l'ignorance et dans la paresse ; leur éducation consiste à apprendre un peu de latin. Ils n'ont aucune connoissance ni de la politesse ni des procédés honnêtes. »

Il est obligé malgré tout de reconnaître qu'ils lisent quand même quelque chose, qu'ils estiment la littérature, surtout française, et que pour cela quelques-uns apprennent le français :

« Ils font plus de cas de la literature françoise que de toute autre. Quelques uns apprenent la langue pour pouvoire lire les livres françois ; mais ils lisent sans choix, sans gout et sans fruit. »

Qui sait combien de livres français sont venus par lui à Raguse, combien il en a donnés et prêtés pendant ces six ans. C'est justement pourquoi le gouvernement ragusain l'accuse à Versailles, en 1763, de prêter des livres aux sujets scandaleux comme par exemple : *La Pucelle d'Orléans*, et l'*Esprit des Lois*, etc., et de favoriser ainsi la propagation de l'immoralité parmi la jeunesse ragusaine [2]. Il s'en défend, disant qu'il n'a jamais prêté des livres scandaleux à personne, qu'il n'a même pas la *Pucelle*, ni autres livres défendus sauf l'*Esprit*, que quelqu'un lui a envoyé de Marseille sans qu'il l'ait demandé ; il n'a montré ce livre qu'au prieur des dominicains, théologien connu, son bon ami. Ce détail est caractéristique pour la peur des nouveautés révolutionnaires de cette oligarchie encapuchonnée, que ce Français propage dans leur nid patriarcal à travers les vues politiques de Montesquieu de son œuvre déjà célèbre (quinze ans après la première édition) et à travers l'esprit anti-religieux de Voltaire dans son poème satirique, qui se lisait en secret depuis vingt

[1] Voilà que les fils du diable sont venus ! V. Jelavić, *ibid.*, 527.
[2] V. Jelavić, *ibid.*, 527.

ans. Et voilà, qu'en plus de tous les autres désagréments, ce bon Le Maire leur donnait ce dangereux poison. C'est ainsi que le gouvernement ragusain montrait en passant qu'il connaissait ces deux œuvres « funestes ».

Afin que le portrait des Ragusains soit plus complet, Le Maire souligne leur disposition « à la médisance et à la satire » et dit :

« ingénieux dans les petits écrits qu'ils composent, ils mordent, ils déchirent impitoyablement, et le font pourtant avec tant d'esprit », ce qu'il a peut-être ressenti sur lui-même et ne peut leur pardonner.

Un seul défaut manque au Ragusain, pour ne pas être vraiment « l'opprobre du genre humain », et c'est de n'être pas hypocrite, ni fanatique, ni superstitieux : « a assez de bons sens... il est bon chrétien, ou il le paraît ».

Le Maire, français, est plus galant envers les Ragusaines, qui lui plaisent même :

« Les femmes sont vives, spirituelles, portées au plaisir et à l'amour. Il y en a peu de jolies parmi la noblesse. Il s'en trouve d'avantage parmi les roturiers et le peuple... On introduit depuis quelques années l'usage des robes, des paniers, et de coeffures à la fraçoise. Elles ont un air gauche sous cette parure... Elles n'ont pas pour les étrangers le même dédain et le même éloignement que les hommes. »

Peut-être trouvait-il, dans cet enfer, l'unique consolation auprès de quelque charmante plébéienne. Il juge avec bienveillance leurs qualités :

« Parmi les femmes il y en a quelques-unes qui lisent volontiers les bons livres françois et italiens, et qui entendent passablement ces deux langues... Le plus grand nombre ne s'occupe que des intrigues du pays et de l'économie domestique. On croiroit aisément qu'étant sans éducation, sans usage du monde, et dans des entraves perpétuelles, elles doivent être les plus sottes bêtes de l'univers. Le naturel suplée à l'art, et l'on est tout étonné de voir qu'elles ne paroissent point neuves ni embarassées auprès de la bonne compagnie, qu'elles savent mettre des grâces dans le geste et de la finesse dans le discours. Elles se tirent bien mieux d'affaire que beaucoup de nos provinciales, et c'est dommage qu'avec de si heureuses dispositions elles soient si négligées. Leur plus grand défaut est de se farder excessivement, et de se gâter le tein et les dents. »

Il trouve choquante la cachotterie en amour :

« L'amour se glisse par tout. Les Ragusois ne veulent pas lui donner ses coudée franches ; mais ils lui permettent aujourd'huy de marcher en cachette. »

Il reproche aussi le luxe exagéré de cette époque aux Ragusains qui étaient autrefois très modérés et sobres :

« Les dames sont richement vétues. Elles portent de la dentelle, du galon, des robes à la françoise à grand panier, de velours, de brocard... Il n'y a qu'un petit mot de critique à faire sur leur garde-robe. C'est qu'elles ont ordinairement plus d'habits que de chemises... A ce pompeux étalage succède chez la plus part d'entr'elles un deshabillé misérable, mal propre et dégoutant.

« Princeses dans la rue, elles sont dans leurs maisons moins que les servantes des autres pays. »

Et c'est ainsi qu'il conclut avec la question, si ce n'est pas un vrai miracle qu'il existe encore un tel État et une telle société.

Cet écrit confidentiel n'a pas pu tant nuire aux relations franco-ragusaines, car il n'était connu qu'à un petit nombre de personnalités officielles et il n'a été publié que de nos jours. Mais l'affaire Le Maire a quand même introduit une certaine dissonance et un malentendu dans les esprits des deux côtés. Il serait intéressant de savoir si un Ragusain du temps a lu ce manuscrit, et quelle fut sa réaction.

Le deuxième de ces trois consuls, *René Prévost*, arriva à Raguse la même année 1764, quand Le Maire la quitta [1]. Diplomate, en service jusque-là auprès de la république des Pays-Bas, consul général, et non, comme Le Maire, simple consul au Levant, il n'a pas élevé tant de bruit à son arrivée. Monté par son prédécesseur qu'il trouva sur place, Prévost a, au commencement, provoqué des incidents qui ont porté à des scènes grotesques, car il semblait à Versailles, d'après les relations de Prévost, qu'il fallait protéger le prestige de la Monarchie et humilier cette petite république insolente. C'est ainsi qu'en 1766 entrèrent dans le port de Gruž deux frégates avec l'amiral de Grasse Briançon, en signe de démonstration menaçante, qui après dix jours de pourparlers se muèrent en un « heureux événement » et un traité de commerce favorable aux deux côtés. En cette occasion aussi, des fêtes sur mer furent données aux hôtes français, si bien qu'à l'œil perçant de l'amiral tout semblait ridicule et il finit spirituellement sa relation au ministre :

« Il m'a paru qu'il y avoit beaucoup de personnel dans toutes ces tracasseries et de l'humeur de part et d'autre [2]. »

Et après cette fin heureuse de deux ans de conflits, les relations les plus cordiales furent établies entre le sénat et Prévost, elles durèrent cinq ans, jusqu'à sa mort en 1771. Ce furent les dernières années de ce diplomate à larges vues, qui, avec sa femme, a rapproché

[1] *Ibid.*, 531-44. L. Voinovitch, *La Monarchie...* cit., 152-73.

[2] *Ibid.*, 542. *Ibid.*, 168.

de la culture française beaucoup de Ragusains, qui ont gardé de lui un bon souvenir.

Le dernier consul français près de la république de Raguse fut *René Bruère-Desrivaux.* Il arriva neuf mois après la mort de Prévost en 1772, lui aussi des Pays-Bas et du cadre diplomatique [1]. Plus tard il sera aidé par son fils Marc, connu comme écrivain ragusain. Depuis 1785 il vécut avec Mme Descarnaux, veuve d'un major français tombé à Ancône, et qui était venue habiter Raguse [2]. Bruère vécut quarante-quatre ans dans ce milieu, jusqu'à la fin de sa vie en 1817, comme son prédécesseur. Il a vu passer Louis XV, Louis XVI, la république, Napoléon, et même la république ragusaine et il vit le régime autrichien. De tels changements lui imposèrent de lourdes tâches et exigèrent beaucoup d'adresse dans cette position.

Deux ans après l'arrivée de Bruère à Raguse (1774), Louis XVI monta sur le trône et nomma ministre des Affaires étrangères Vergennes, qui déjà, comme ambassadeur à Constantinople, se montra très bien disposé envers la république. Ce fut le moment où, dans les relations politiques entre la France et Raguse, des meilleurs temps commencèrent. Raguse nomma alors à Versailles son représentant Francesco Favi, un Toscan, et Vergennes décida de faire un vrai « traité de commerce et d'amitié » avec la république, ce qui auparavant n'avait réussi ni à Le Maire, ni à Prévost. Bruère joua un rôle important dans cette affaire et il fit des préparatifs nécessaires, donnant des exposés détaillés des relations économiques franco-ragusaines. A cause de quoi, paraît-il, se sont gâtées ses relations avec le gouvernement ragusain, chaque côté défendant jalousement ses intérêts.

Il décrit ansi lui-même les circonstances :

« Ils m'ont aussi trouvé fort de leur gré les dix premiers mois de ma résidence ici, où je n'avois point encore eu l'occasion de leur faire de justes représentations. Mais dès que je leur ay paru instruit des avantages du commerce des François, et que j'ay voulu faire des observations, je suis devenu l'oiseau de mauvais augure, contre lequel on a juré la perte [3]. »

Les affaires ont cette fois encore gâté l'amitié. La chambre de commerce de Marseille s'en mêla aussi en 1774, croyant sa flotte menacée par la concurence ragusaine, à cause des prix trop bas de

[1] I. K. Švrljuga, *o. c.*, 58-82. P. Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris, 1893, 136-38. L. Voïnovitch, *o. c.*, 202 et p. l.

[2] T. Matić, *Izvještaj austrijskog političkog emisara o Dubrovniku... iz g.* 1805, Starine XXXVII, Zagreb, 1934, 180-81.

[3] L. Voïnovitch, *o. c.*, 210-11.

transport [1]. Enfin en 1776 on vint à un accord, un traité fut signé à la satisfaction des deux parties, Bruère fut nommé chargé d'affaires et reçut une augmentation de traitement.

Maintes années orageuses passèrent ensuite, et les relations personnelles de Bruère avec le régime ragusain ne pouvaient s'améliorer surtout après les grands coups d'État, la révolution à Paris, au sujet desquels il devait se déclarer, et — sincèrement ou avec calcul — adhérer au nouveau courant, s'enthousiasmer pour les idées nouvelles. Il pouvait relever plus intensément encore l'anachronisme du régime de cette république, où on continuait à vivre la même vie comme si rien ne s'était passé. Il est compréhensible qu'à cause de cela l'abîme entre eux était infranchissable.

Bruère se montra en outre indolent envers toutes les manifestations intellectuelles de ce milieu. Lorsqu'à Paris, en 1795, l'Institut National, le ministère des Affaires étrangères et le comité d'Instruction publique, dans leur intérêt perspicace pour les produits de l'esprit humain dans le monde, lui demandèrent des informations sur la vie intellectuelle de Raguse, sur les œuvres de science, d'art et de littérature (même en langue « illyrienne »), il ne sut d'abord pas répondre, car après tant d'années de séjour la vie intellectuelle de cette ville lui restait inconnue et étrangère :

« ...mon département ne fournit rien de tout cela. Raguse n'est qu'une petite ville hors de tout passage... sans commerce, sans manufactures, sans sciences, et sans arts... Je peu vous assurer... qu'il n'egsistait ni sciences ni arts à Raguse [2]. »

Après seulement qu'on eut de nouveau insisté de Paris, il tâcha par force de recueillir à la hâte, à cette fin, quelques données superficielles et incomplètes à l'aide de deux Ragusains, Miho Sorgo et Tomo Bassegli. Il est intéressant qu'après quelques années de séjour il a pu faire un rapport détaillé des relations économiques franco-ragusaines, tandis qu'après un quart de siècle il n'était pas capable d'informer des conditions culturelles du milieu où il était en service. Il est vrai qu'alors Raguse se trouvait dans un état évident de décadence, comme on le voit d'après le rapport d'un émissaire autrichien [3], qui y séjourne environ cinq semaines en 1775, mais on y trouvait encore des traces fort vives d'une vie intellectuelle florissante, qui était connue même dans les milieux scientifiques parisiens.

[1] V. Jelavić, *ibid.*, 548.

[2] I. K. Švrljuga, *o. c.*, 72, 79. R. Warnier, *Comment un consul de France décrit... la civilisation ragusaine*, Mélanges Rešetar, Raguse, 1931, 161-62.

[3] G. Novak, *Kultura u Dubrovniku oko* 1775 *g.*, Prilozi II, Beograd, 1922, 189-95.

C'est ainsi que Bruère, par lui-même, ne pouvait rien estimer dans la Raguse d'alors. Il n'est pas étonnant que dans ses écrits il soit sévère, qu'il use d'expressions plutôt fortes comme Le Maire, que dans son mécontentement il généralise volontiers, comme par exemple quand il appelle tout le pays « une bicoque qui n'a nulle communication avec les puissances de l'Europe [1]. » C'est pourquoi il est compréhensible qu'après vingt-trois ans il eût désiré d'être transféré ; il justifie sa demande au ministre du nouveau régime Ch. Delacroix d'une manière pathétique :

« Ma position dans ce trou obscur de Raguse gouverné par d'odieux aristocrates orgueilleux... où j'ai fait résidence plus de 23 ans, ma position, dis-je, sur cette terre infectée d'aristocratie méritait bien que le gouvernement eût pitié de moi et voulût me placer dans quelqu'autre lieu d'un air plus pur et plus convenable à un républicain, à un homme libre [2]. »

Il triomphera quand même à la fin : en 1808 c'est lui qui prit le pouvoir des mains de l'oligarchie destituée [3]. Mais le gouvernement et la politique sont une chose et la société et le sentiment une autre. Bruère trouva quand même des âmes sœurs dans ce milieu et la faveur de beaucoup d'amis, il s'habitua à ce monde et apprit le serbo-croate [4], tellement qu'il aimait, comme il le dit lui-même, les Ragusains comme les Français [5], et qu'il éleva son fils unique Marc de manière à ce qu'il puisse complètement s'y assimiler. Voilà pourquoi on peut croire l'émissaire autrichien Vlatko Vlatković, chanoine de Zagreb, qui habita sept mois à Raguse en 1805, et qui probablement n'aimait pas Bruère, quand il dit de lui : « Ist von allen Ragusäern ohne Ausnahme geliebt und sehr geschätzt [6]. »

Il est en tout cas caractéristique pour tous ces trois derniers consuls, qu'en écrivant leurs rapports, ils regardaient d'une certaine hauteur le monde autour d'eux, et exagéraient l'importance de leur rôle, dans le milieu où ils vécurent pendant de si longues années, avec tant d'agréments et de désagréments. Il est vrai que leur fonction officielle pouvait influencer leur attitude envers les habitants, et leurs devoirs pouvaient être quelquefois désagréables et antipathiques au milieu où ils étaient en service.

Il est intéressant de comparer le point de vue de ces fonctionnaires et des commerçants établis à Raguse avec les impressions des

[1] I. K. Švrljuga, *o. c.*, 70.
[2] *Ibid.*, 77.
[3] L. Vojnović, *Pad...* cit., II, 82-84.
[4] T. Matić, *Mélanges Rešetar*, cit., 169.
[5] J. Dayre, *o. c.*, 48.
[6] T. Matić, *o. c.*, 177, 179 et dans *Mélanges Rešetar* cit., 168-9.

Français de passage, sans « importante » mission politique ou économique. Si un étranger n'était pas suspect de ce point de vue, s'il s'intéressait aux circonstances ragusaines rien que pour « d'innocents » motifs scientifiques ou littéraires ou par plaisir, alors qu'il fut d'importe quelle nationalité, il était reçu amicalement et laissait la ville avec les meilleurs souvenirs. Ce ne sont pas seulement les voyageurs français qui apprirent que le désintéressement est la condition principale de l'amitié. Il en était ainsi pour les autres étrangers à Raguse. Le naturaliste Alberto Fortis, par exemple, s'arrêta en 1780, un mois à Raguse et il ne pouvait assez se louer des circonstances et de la manière dont il fut reçu, quoique vénitien. Lui, qui connaissait toute la Dalmatie vénitienne, fut ébloui par la vie de cette ville où il venait pour la première fois. C'est pourquoi, comme comparaison, ses impressions ragusaines sont intéressantes [1]. Non seulement qu'il s'y amusa bien, mais il y trouva un foyer de culture, et il écrit dans une lettre à un ami :

« Ragusa è una delle più colte città d'Italia e senza meraviglia non può esser veduta e conosciuta da chi à veduto e conosciuto le altre città dalmatine. La creanza di questa nazione libera giunge a segno che anche i zoccolanti [2] ne ànno... La coltura dello spirito è qui comunissima, e trovansi delle dame che intendono bene il latino ; la lingua francese è parlata da molti signori a da parecchie delle signore... »

Après un mois il écrit dans une autre lettre :

« ...io non ó trovato qui in un mese di soggiorno la benchè menoma ombra di dispiacere... appena posto il piede nello stato dei signori Ragusei... ebbi ragione di formar un'idea vantaggiosissima della coltura ed ospitalità di questa nazione.

« Io passo beatemente le ore del giorno fra buoni libri, di quali il paese è provveduto, e fra buoni amici ; la sera si vive... »

Au départ il chanta en latin et en italien, et après vingt-deux ans, en appelant la ville *dia Rhagusa* et *libera terra*, dans le sein de laquelle il voudrait être inhumé.

C'est ainsi que Raguse impressionna le passant Fortis, quatorze ans après que Le Maire eut écrit son pamphlet et que Bruère eut peiné huit ans avec le sénat. Ses impressions privées sont pleines de chaleur, qu'on ne peut chercher dans les relations diplomatiques. On ne peut que se demander si Fortis aurait aussi écrit cela pour le public et lequel des deux est plus impartial. Il ne serait pas mal

[1] B. Bogišić, *Dva neizdana pisma A. Fortisa*, Srdj IV, Raguse, 1905.

[2] C'est ainsi que cet abbé appelait les franciscains, desquels du reste il n'a pas dit de mal.

de confronter les lettres privées des consuls français, si elles existent encore, avec ces lettres de Fortis, car peut-être y écrivaient-ils autrement.

Quoique l'attitude de Napoléon envers Raguse soit intéressante, bénin d'abord et rude ensuite, on peut ici la négliger, car elle était dictée par des raisons purement politiques et stratégiques et parce qu'il n'était pas en relations directes avec le milieu ragusain. Il en est ainsi des relations des généraux Molitor et Lauriston, ou des 28 autres généraux français qui, en huit ans et demi (de 1806 à 1814), passèrent à Raguse et dont on ne connaît que le rôle officiel [1].

Le duc de Raguse Marmont, au contraire, qui a séjourné cinq fois à Raguse et dans les environs pour quelques mois, qui a aboli lui-même la république de Raguse et dont il a prononcé le 31 janvier 1808 [2] la sentence de mort, qui a connu la société du pays et y a contracté des amitiés [3], en écrivant plus tard ses mémoires, semble s'être attendri envers elle et la décrit ainsi :

« le petit pays, qui jouissait du plus grand bonheur, dont les habitants sont doux, industrieux, intelligents ; oasis de civilisation au milieu de la barbarie...

« Jamais on n'a vu un pays plus heureux, plus prospère par une louable industrie, une sage économie et une aisance bien entendue. Chacun avait sa propre maison... maison petite, mais propre, meublée convenablement avec des meubles achetés en France ou en Angleterre... Les mœurs étaient très douces dans toutes les classes... [4] »

Il loue l'éducation et l'érudition des Ragusains, les sciencіés et les écrivains, les Ragusaines, et il ajoute nostalgiquement, avec semble-t-il des regrets et des remords :

« C'est cette heureuse population à laquelle nous sommes venus enlever brusquement la paix et la prospérité [5]. »

Mais encore pendant son séjour à Raguse et en Dalmatie, pour attirer les habitants et leur montrer sa bienveillance, Marmont, aimable dans ses manières, n'était pas seulement un soldat fortuné et un administrateur libéral ; il s'intéressait aussi aux valeurs intellectuelles, et il a fait quelques beaux gestes dans le domaine de

[1] D'après le *Diario* de Biagio Stulli. *Epidauritano*, Raguse, 1895, 31-32.

[2] V. le texte de son discours sévère au Sénat ce jour-là dans L. Vojnović, *Pad*... cit., II, 420-27.

[3] « Je donnais beaucoup de fêtes aux dames de Raguse ; on s'habitua à ce nouvel ordre des choses comme on s'habitue à tout. » *Mémoires du maréchal Marmont de 1792 à 1841*, III, Paris, 1857, 74.

[4] *Ibid.*, II, 228 ; III, 71, 72.

[5] *Ibid.*, III, 72.

la culture [1]. Il s'intéressait par exemple à l'organisation des écoles à Raguse, au théâtre, à l'organisation des fêtes traditionnelles, et comme mécène il a rendu possible la publication de la *Grammatica della lingua illirica* de Appendini (Raguse, 1810) et du *Vocabolario italiano-illirico-latino* de Stulli (I-II, Ragusa, 1810) avec le but d'encourager l'étude de la langue serbo-croate, qu'il connaissait, à ce qu'il paraît [2].

Que Marmont, dans son for intérieur, ressentait cette sympathie et qu'il se rappelait volontiers ses faits ragusains, c'est ce que nous dit la lettre qu'il écrivit de Paris après dix ans (et quelques années avant ses *Mémoires*) à son ami Niko Pozza Sorgo, dans laquelle il le prie de lui envoyer des gravures et des peintures à l'huile de Ragus et de ses environs, et l'invite chez lui [3]. Il a permis à ses sentiments de parler, après qu'il eut fait sa tâche comme soldat et exécuté des ordres de Napoléon, qu'il trahit entre temps; ayant perdu sa fortune militaire, sa réputation et son titre de maréchal, il se retira dans la vie privée et s'exila volontairement.

C'est, dans les grandes lignes, l'image des plus vieux contacts directs français avec le monde ragusain, jusqu'à la fin de la république. Comme on ne s'occupe ici que des relations en apparence invisibles, on n'a énuméré que des traces, d'après lesquelles on peut imaginer les délicats courants spirituels entre des gens de milieu si divers et si lointains, mais non pas opposés.

MIRKO DEANOVIĆ.

## APPENDICE

### I

### LETTRES DE CRÉANCE DE CHARLES IX POUR LE CONSUL BERTH [4]

A noz tres chers et bons amys les duc et seigneurie de Ragouze,

Tres chers et bons amys. — Le bon et suffisant tesmoignaige, que nous donnent ordinairement tant notre ambassadeur a Venize que celluy de Léuant et plusieurs de noz subjectz, qui ont a passer et repasser par les terres et seigneuries

[1] J. Dayre, *Fêtes napoléoniennes à Raguse*, A. I. F. Z., 5, Zagreb, 1941, 216-21. Id., *Le théâtre à Raguse sous le régime français*, *ibid.*, 95-98.

[2] F. M. Appendini dans la dédicace de sa grammaire à Marmont dit : « La cognizione della lingua illirica, che non è più nuova al vostro orecchio... »

[3] L. Vojnović, *Pad*... cit., II, 98-99.

[4] D. Körbler, *Dubrovačka republika i zapadne evropske države*, Rad 214, Zagreb, 1916, 200-01 ; comme, dans cette édition, le texte des documents français est partiellement incompréhensible, cette lettre a de nouveau été publiée ici corrigée.

de votre obeissance, des bons et honnestes offices, dont vous vsez ordinairement a l'endroit de noz subjectz selon la sincere affection et deuotion, que vous portez a tout ce qui concerne le bien, grandeur et reputation de noz affaires et seruice, fait que nous desirons de plus en plus vous donner toute occasion de continuer et perseuerer de bien en mieulx ; nous vous en auons bien voullu remercier par ces presentes et prier voulloir croire que nous en aurons tousjours tres bonne souuenance pour le recongnoistre en temps et lieu quant d'aucune chose nous vouldrea faire requerir.

Cependant, aiant aduisé que pour donner toujours plus seure adresse a noz paquetz qui viennent du Leuant et ceulx que nous y enuoyons aussi pour le soulaigement des marchans noz subjectz trafficquans en mers de dela, il estoit requis et necessaire de commectre et establir en votre ville de Ragouze vn personnaige de qualité, sur lequel nous nous puissions reposer de la conduicte et administration d'une telle charge. A ceste cause nous auons fait ellection de la personne de Anthoine Vert (?), notre vallet de chambre ordinaire, lequel nous vous prions receuoir et pour l'amour de nous fauoriser en tout ce que vous sera possible a l'exercice et administration de la charge que nous luy auons donnee de notre agent en votre dicte ville de Ragouze, dont nous estimons pour les bonnes parties et louables qui sont en lui, qu'il vous donnera tout contentement et satisfaction croiant au surplus ce que sur ce vous fera entendre de notre part le prefait (!) de Ferriere, notre ambassadeur a Venize, suivant la charge que nous luy en auons baillé, suppliant attant le créateur, tres chers et bons amys, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Escript a Fontainebleau le xxix^e jour de Juillet 1571.

Charles.

## II

### BENEDETTO RAMBERTI ET RAGUSE

Il est vraisemblable que les voyageurs français cités plus haut ont connu les relations de quelques Italiens qui ont parlé de Raguse, par exemple, le petit livre très répandu de Benedetto Ramberti, *Libri tre delle cose de' Turchi* (plusieurs éditions, à Venise, 1539, 1541, 1545, etc.). Les impressions de l'auteur et sa description de Raguse s'accordent sur plusieurs points avec ce que disent les Français. On pourra en juger par l'extrait suivant :

*Ragusi è città molto nobile et antica, detta da Ptolemeo Epidaurus, benchè questa che ora è Ragusi non è l'antica, ma è fatta novamente... Ragusi novo è benissimo posto in bellissimo sito sopra il mare, ma pero è nel continente di Dalmazia abitato. Ha porto picciolo fatto a mano con muolo molto picciolo. Dalla parte di sopra vi è il monte altissimo et asprissimo, et la cittade è fabricata alle radici di esso. Patisse di vento assai et di terremoti, et fanno freddi grandi d'invernata. Le donne non sono molto belle, et vestono male, cioè abiti nelli quali compareno male. Portano in capo una cosa lunga di panno di lino, et se son nobili di seta bianca in forma di piramide, et vanno con le calze calate fino alli schinchi. Rare fiate escono di casa, ma stanno volentieri alle finestre. Le dongelle non si vedono. Usano quasi tutte la lingua schiava, ma gli uomini et questa et la italiana. Nella città vi sono fontane assai di acque soavissime menate dalli monti vicini. È discosto dalla città circa uno miglio uno loco detto Gravosa continente, il quale per spatio di uno miglio è casato di fabricho molto belle et gentili con giardini pieni di aranci dolci, lomoni, cedri, et fruttari di varie sorti con fontane benissimo lavorate, che menano con acquedutti. Lo chia-*

*mano Gravosa quasi Glareosa, perchè è loco pieno di giara sopra il mare, il quale mare fa uno seno, che è come porto piacevole, et grande si che vi stariano ben cento galee. Gli Ragusei universalmente sono ricchi et avari, come il più delli mercatanti. Comprano tutti il vino a minuto et legne secondo certi ordini loro. Gli amici et gli perenti raro o non mai mangiano insieme. Attendono solamente a far denari contanti. Sono superbissimi di modo che non credono che altro sapere o nobiltà sia al mondo che la loro, nè ciò dico di tutti : perch' io ne ho conosciuti de umani et di gentili assai. Ma meritano invero grandissima laude, che essendo posti in uno sito aspro et stretto sopra modo, si abbiano aperta la via di ogni comoditate con la sola virtù et industria loro, si può dire al dispetto di natura. Vivono a republica et fanno uno presidente, che sta nel palazzo, il quale dura un mese et ha dodici come consiglieri, li quali tutti si chiamano il conseglio picciolo. Hanno poi il conseglio di Pregadi, nel quale vi entrano delli più vecchi circa cento et più. Et hanno il gran consiglio, ove vi vanno tutti gli nobili che passano XX anni. Sono tributarij al Signor Turco, et ogni anno gli mandano dui oratori con il censo loro, che è di ducati dodici millia. La città non è molto forte et specialmente dal canto di terra, che da vicini monti, et perchè non è ben munita di rippari et fosse, seria battuta. È nella Dalmazia, la quale è regione separata, benchè da Ptolemeo, et da altri scrittori geographi sotto l'Illyrio et Lyburnia gli vengano assignati gli confini et tende più al levante et mezzo di, che non fa la Lyburnia, la qual Lyburnia overo Illyrio ha gli termini suoi dalla parte di settentrione l'Austria et l'Ungaria, di ponente la Istria, di levante la Bossina et quella parte ove passa il fiume Sava et la Servia, di mezzo di quella parte di Macedonia che è verso il mare Adriatico. Questa provincia, se non quanto ha alle riviere del mare la Rep. nostra, et poco fra terra il re di Ungaria, tutta è goduta et dominata dal gran Signor Turco. Usano tutti gli habitanti in essa la lingua Schiava, et vivono nella legge Cristiana* (p. 4*r*-5*r*).

---

# L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE ZAGREB AU MOYEN AGE

L'influence française sur le développement de Zagreb au moyen âge se manifeste en trois directions. La première mène, dès la fondation de l'évêché de Zagreb envers 1094 par son évêque Duh, à l'abbaye de Fontenelle (Saint-Wandrille) près de Rouen. Ce n'est vraiment qu'une influence indirecte, mais fondamentale et durable, qui a eu son effet sur le développement du vieux rituel zagrébien, tel qu'il était jusqu'en 1788. La deuxième direction mène de l'abbaye cistercienne de Topusko, fondée dans la première décade du XIII<sup>e</sup> siècle, à Clairvaux, à laquelle elle resta subordonnée jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle fût dissoute. Cette influence directe fut très forte, mais elle n'a pas encore été étudiée. L'influence de l'abbaye de Topusko sur le développement culturel de Zagreb n'est pas non plus étudiée. La troisième direction mène, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à Paris et, au XIV<sup>e</sup> siècle, à Avignon et Montpellier. Cette influence directe se manifeste dans la liturgie, la médecine et en quelque sorte sur les arts.

Vers 1094 fut fondé l'évêché de Zagreb sur le territoire de l'ancien évêché de Siscia. Depuis que celui-ci cessa réellement d'exister, dès le VI<sup>e</sup> siècle, il n'y eut plus sur ce territoire d'autorité hiérarchique régulière. Lorsque Ladislav soumit en 1091 la vallée croate de la Save, la position religieuse et culturelle de ce territoire fut grave. D'après la charte de Félicien de 1134, Ladislav fonda cet évêché afin que « ceux qu'une erreur a conduits à l'idolâtrie et qui se sont éloignés du vrai culte de Dieu, retournent sur le chemin de la vérité ». Nous ne savons s'il faut prendre à la lettre cette phrase, mais le premier évêque de Zagreb, Duh, que Ladislav envoya à Zagreb, se trouva dans de graves difficultés [1]. Une des premières questions qu'il dut résoudre était celle de la liturgie. En ce temps-là

[1] Cf. Miho Barada, Važnost osnutka zagrebačke biskupije. *Kulturno-povjesni Zbornik zagrebačke biskupije*, 1094-1944, Zagreb, 1944.

le rituel liturgique n'était pas, comme aujourd'hui, partout le même. Les nouveaux évêchés empruntaient le rituel et les livres liturgiques de l'église métropolitaine de leur province ou de leurs missionnaires. Il en fut ainsi à Zagreb. Comme l'évêché de Zagreb fut fondé sans le concours de Rome, le rituel dans le nouvel évêché ne fut pas réglé d'après les livres des rituels romains, mais d'après ceux qu'apporta l'évêque Duh.

Quatre des rituels (livres de rituel) qu'apporta l'évêque Duh à Zagreb se sont conservés jusqu'à nos jours. C'est en premier lieu le sacramentaire de sainte Marguerite MR 126, écrit vers la fin du xi$^{e}$ siècle pour le couvent de Sainte-Marguerite, de l'ordre de saint Benoît, sur le territoire hongrois. C'était probablement le couvent de Sainte-Marguerite de Hahot près de Somogyvar. Ensuite c'est le rituel pontifical MR 165 écrit vers la fin du xi$^{e}$ siècle pour l'évêque de Györ, Chartuirg-Arduin. Puis c'est le bénédictionnaire du xi$^{e}$ siècle MR 89, écrit pour la cathédrale Saint-Adalbert à Esztergom, et l'évangéliaire MR 153. Il faut ajouter à ces livres liturgiques du xi$^{e}$ siècle qui se trouvent à Zagreb, la bible dite de Radon, qui est actuellement dans la Biliothèque nationale à Vienne, écrite environ l'an 800 pour l'abbé Radon à Saint-Vaast d'Arras, dans le nord-est de la France. Ces livres liturgiques forment la base sur laquelle, au commencement du xiv$^{e}$ siècle, le bienheureux Augustin Kažotić a exécuté la rédaction du rituel zagrébien, qui resta en vigueur jusqu'en 1788, quand il fut aboli par l'évêque Vrhovac et remplacé par le rituel romain [1]. Tous ces livres furent apportés à Zagreb par le premier évêque zagrébien Duh, lors de la fondation de l'évêché. Dom Germain Morin fut le premier qui commença à étudier ces manuscrits liturgiques, lorsqu'il séjourna à Zagreb pendant quelques mois après la première guerre mondiale [2]. Lui déjà s'aperçut que dans le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 il y avait beaucoup de saints français, mais Morin ne sut pas expliquer ces faits. Par une étude approfondie du sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 j'ai établi que ce sacramentaire fut écrit d'après un modèle qui était destiné à l'abbaye de Fontenelle (Saint-Wandrille) dans le nord-est de la France [3]. Étant donné que le rituel zagrébien de la messe à travers les missels du xiv$^{e}$ siècle MR

[1] Dragutin Kniewald, *Obred i obredne knjige zagrebačke stolne crkve* 1094-1788. Zagreb, 1940.

[2] Dom Germain Morin, Manuscrits Liturgiques Hongrois des xi$^{e}$ et xii$^{e}$ siècles, *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, VI. Münster, 1926, 54.

[3] Dragutin Kniewald, A Hahoti-Kodex (Zagrabi, MR 126), jelentöségé magyarorszagi litg. szemponjabol, *Magyar Könyvszemle*, 1938, 97-112. Das Sanctorale des ältesten ungarischen Sakramentars, Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, XVI, 1-21. Sakramentarij sv. Margarete, *Serta Hoffileriana*, Zagreb, 1940, 36-40.

133 [1] jusqu'au missel zagrébien imprimé à Venise en 1511 [2], est fondé sur le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 [3], tout le rituel zagrébien de la messe prend ses racines de l'abbaye de Fontenelle et a un caractère expressément franco-bénédictin.

Dom Morin avait pressenti déjà, et Franjo Fancev [4], Geza Karsai OSB [5] et moi-même [6] avons prouvé que maints détails du rituel pontifical MR 165 viennent de Rouen, donc de la même région d'où est originaire le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126. Il faut spécialement indiquer les mystères de l'Épiphanie, du Vendredi Saint et de Pâques.

La bible de Radon [7], écrite envers l'an 800 pour l'abbé Radon de Saint-Vaast d'Arras, a son origine dans la même région. Elle fut apportée à Zagreb comme le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 et le rituel pontifical MR 165, lors de la fondation de l'évêché. Elle se trouvait auparavant probablement dans quelque couvent bénédictin en territoire hongrois, où l'apportèrent au commencement du XI^e^ siècle des missionnaires français. C'est dans cette bible qu'on trouve le plus ancien document connu jusqu'ici de la langue croate, écrit en alphabet latin. Ce sont les gloses (c'est-à-dire vraiment la traduction de certains mots) écrites vers la fin du XI^e^ siècle ou vers le commencement du XII^e^ siècle. Jagić [8] établit que ces gloses sont écrites dans un mélange des langues tchèque et croate, et M. Fancev me dit qu'on y trouve des traces de kaïkavisme. Si on se rappelle que le premier évêque de Zagreb, Duh, était tchèque, on comprendra facilement comment on en vint à ces gloses. Il est probable que l'évêque Duh ou quelqu'un de sa suite essaya d'adapter certains mots et phrases plus difficiles à la ma-

[1] Dragutin Kniewald, Zagrebački liturgijski Kodeksi XI do XV. st., *Croatia Sacra* XIX. Zagreb, 1940, 36-40.

[2] Dragutin Kniewald, *Obred i obredne knjige zagrebačke stolne crkve*, Zagreb, 1940.

[3] Dragutin Kniewald : Zapovijedni blagdani po starom zagrebačkom obredu, *Kulturno-povjesni Zbornik zagrebačke biskupije*, Zagreb, 1944. I, 193-216. Nikola Sertić, Kalendar zagrebačke stolne crkve, 11-19 st. *Ib.*, 71-192.

[4] Franjo Fancev, Liturgijsko-obredne igre u zagrebačkoj stolnoj crkvi, *Narodna Starina*, Zagreb, 1925, I, 1-16.

[5] Dragutin Kniewald, Zagrebački liturgijski kodeksi XI. do XB. st., *Croatia Sacra*, XIX. Zagreb, 1940, 7-12. — Hartwick györi puspök Agenda Pontificalis-a MR 165, *Magyar Könyvszemle*, 1941, 1-21.

[6] Karsai Géza O. S. B., A Györi « Tractus stellae és rokonai, A Pannonhalmi Föapatsagi Szent Gellert Föisdola Evkönyve Az », 1942-3. I. Tanevre, Pannonhalma, 1943, 31, 206-228.

[7] Cf. Dragutin Kniewald, Najstariji spomenik hrvatskog jezika, pisan latinicom, *Obzor*, 6, I. 1940.

[8] Vatroslav Jagić, *Kirchenslavisch-böhmische Glossen saec. XI-XII.* Wien, 1903, 34.

nière de parler de son nouvel entourage à Zagreb. Toutes les questions relatives à ces gloses ne sont pas encore résolues, mais cela n'a pas d'importance pour nous pour le moment. Le plus important c'est que cette bible provient de la même région d'où sont venus les modèles du sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 et du rituel pontifical MR 165.

Le bénédictionnaire MR 89 qui fut écrit pour la cathédrale Saint-Adalbert d'Esztregem au XIe siècle, et l'évangéliaire du XIe siècle MR 153 n'ont pas encore été étudiés par rapport à leur modèle. Mais on peut déjà dire que l'évangéliaire MR 153 fut écrit d'après un modèle de la même région, car c'est là entre autres choses que mènent les péricopes marquées dans l'évangéliaire avec des croix rouges. Ces péricopes sont presque identiques au *Capitularis evangeliorum* de la bible de Radon.

Tout ceci a fort étonné les historiens hongrois, car la plupart croyaient que la Hongrie de Saint-Étienne jusqu'aux Arpad appartenait au cercle culturel germanique et du Mont-Cassin. Mais lorsqu'il a été établi que le Szelepcheny-codex [1] du XIe siècle et le Pray codex du XIIe siècle [2] sont écrits d'après des modèles du nord-est de la France, tous hormis quelques exceptions de moindre importance se sont rangés sous l'opinion que la base des rituels liturgiques dans la Hongrie nouvellement convertie sous saint Étienne, jusqu'au XIIIe siècle, était sous l'influence marquée des bénédictins du nord-est de la France. C'est ainsi que l'influence culturelle de la France sur la Hongrie du XIe au XIIIe siècle, comme l'a d'abord constaté pour la paléographie Szentpetery, et la diplomatique Hajnal [3], a été ainsi de nouveau confirmée. On a essayé, en vérité, de rejeter [4] cette question purement scientifique sur un plan de propagande. Mais sans succès du reste car les questions scientifiques ne peuvent se résoudre qu'avec des moyens scientifiques, sans thèses formées à l'avance. Aujourd'hui on peut considérer tout à fait établi que les modèles des livres liturgiques dans la Hongrie nouvellement con-

[1] Radó Polykarp O. S. B., Hazánk legrcgibb litg. könyve : a Szelepchényi-Kodex, *Magyar Könyvszemle*, 1939, 352-412.

[2] Dragutin Kniewald, A Pray-Kodex Sanctoraleja, *Magyar Könyvszemle* 1939, 1-53. — A Pray-Kodex tartalma, kora, jelentösege, *Ib.*, 413-455. — A Pray-Kodex miserendje, *Theologia*, Budapest, 1939, 1-27, 97-111.

[3] Cf. avec Zlatko Tanodi, Isprave zagrebačkih biskupa Stjepana I. i Stjepana II, *Kulturno-povjesni Zbornik bisk. zagr.*, Zagreb, 1944, I, 336.

[4] Cf. à Fritz Valjavec, *Der deutsche Kultureinfluss im nahen Südosten I* Müchen, 1940, 14-5 et 443. — Hadrovics Laszlo, Ungarn und die Kroaten, dans le livre : *Ungarn und die Nachbarvölker*, Budapest, 1943, 142. — Nikola Sertić, Kalendar zagrebačke stolne crkve, *Kulturno-povjesni Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 152, 156.

vertie à partir de saint Étienne et à travers tout les XIe et XIIe siècles, viennent directement des couvents bénédictins du nord-est de la France. Ces livres de rituel qui ont servi de modèles aux livres de rituel écrits en Hongrie ont le rituel romain de la rédaction franco-bénédictine. Ce rituel ne vient pas en Hongrie de Rome, ni du Mont-Cassin, ni d'autre part mais des couvents bénédictins du nord-est de la France.

C'est par le premier évêque de Zagreb, Duh, que ce rituel arrive aussi à Zagreb, et se développe ensuite indépendamment sur la base de ceux que Duh a apportés avec lui. Ce développement s'est fait parallèlement avec le développement du rituel dans les autres évêchés hongrois, car Zagreb appartenait au point de vue ecclésiastique à cette région. Mais on aperçoit une certaine indépendance dans ce développement. Étant donné que les vieux livres liturgiques zagrébiens, qui forment la base du vieux rituel zagrébien, tirent leur origine, d'après leurs modèles, du nord-est de la France, il est compréhensible que le vieux rituel zagrébien par ses fêtes, rites, hymnodie et calendrier ressemblait au rituel qui était en usage depuis les temps anciens dans le nord-est de la France.

Il est établi aujourd'hui que les différents rituels spéciaux des livres de rituel zagrébiens, surtout les plus anciens, sont tout à fait conformes aux rituels qu'a décrit Jean de Bayeux, évêque d'Avranches, plus tard archevêque de Rouen (1079), dans son *Liber de officiis ecclesiasticis* (Migne, PL, 147, 27-62). C'est ainsi par exemple pour l'Avent, la Noël, l'Épiphanie, la Chandeleur, le mercredi des Cendres, le Carême, le Jeudi Saint, le Vendredi Saint, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la naissance de saint Jean-Baptiste, l'Immaculée Conception, l'Invention de la sainte Croix, saint Jean l'apôtre, etc... [1].

Dans le développement du calendrier zagrébien Nikola Sertić [2] différencie trois périodes. La première comprend le XIe jusqu'au XIIIe siècle, la deuxième du XIVe au XVIIe et la troisième du XVIIIe au XIXe siècle. Dans chacune de ces périodes Sertić divise les fêtes du sanctoral par couches. La couche romaine dans toutes les périodes est relativement la plus grande et en accroissement continuel : 184-202-219. C'est compréhensible car la France a adopté au IXe siècle le rituel romain, mais lui a donné sa propre rédaction. La rédaction française du sanctoral du calendrier de la cathédrale de Zagreb se

[1] Dragutin Kniewald, *Proprium de tempore zagrebačke stolne crkve*, 1094-1788, Zagreb, 1941, 9, 22, 30-1, 36, 41, 51, 56, 59, 69, 73-4, 76. Zapovijedani blagdani po starom zagrebačkom obredu, *Kulturno povjesni Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 225, 302, 314.

[2] Nikola Sertić, *Kalendar zagrebačke stolne crkve*, l. c., 71-192.

distingue clairement en ce que la couche française est dans toutes les périodes la plus importante après la romaine. Mais la couche française du martyrologe zagrébien ne s'accroît pas, comme la romaine, elle est constamment en décadence : 95-92-66. Comme l'accroissement de la couche romaine marque l'influence toujours plus grande du calendrier romain sur le sanctoral zagrébien, ainsi la décadence de la couche française indique que l'influence française sur le sanctoral zagrébien baisse d'une manière évidente.

La base du vieux martyrologe zagrébien était formée par la symbiose des martyrologes romains et français. Cette base existait encore mais elle faiblissait constamment, car l'influence française directe disparaissait, tandis que l'influence de Rome augmentait. Enfin aux xviii^e^ et xix^e^ siècles l'influence française s'aviva mais indirctement, à travers les calendriers autrichiens qui, d'après l'usage de l'époque, introduisirent des saints français.

La couche fondamentale de la riche hymnodie de la cathédrale de Zagreb est formée par les hymnes qui se trouvent dans le rituel pontifical du xi^e^ siècle MR 165. Les mystères de l'Épiphanie et de Pâques de ce rituel mènent à Rouen[1]. Il faudrait examiner comparativement les hymnes de ce rituel. C'est ainsi aussi qu'il faudrait examiner les hymnes et les séquences du plus ancien bréviaire zagrébien MR 67, écrit vers la fin du xiii^e^ siècle, et du missel MR 133 de la première moitié du xiv^e^ siècle. Dans mon étude de l'hymnodie de la cathédrale de Zagreb publiée dans le *Kulturno-povjesni Zbornik* I 339-108, je donne la liste de ces hymnes et séquences, mais à cause de la guerre et du manque de livres je n'ai pas pu les comparer aveo la manière dont s'est développée l'hymne à l'étranger.

L'écriture, les neumes, les enluminures et la reliure des manuscrits liturgiques zagrébiens du moyen âge n'ont pas encore été suffisamment étudiés. Mais on peut dès maintenant constater que l'influence française était d'une importance fondamentale. Dans le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126, le bénédictionnaire MR 86 et le rituel pontifical MR 165, les chants choraux sont notés par des neumes sans lignes. Le professeur Albe Vidaković a étudié les neumes dans le sacramentaire de Sainte-Marguerite et il a constaté que le copiste s'était servi d'un modèle dans lequel les chants étaient notés avec des neumes écrits à la manière française, quoique la forme du neume de ce sacramentaire provînt de Saint-Gall. Il serait très intéressant que le professeur Albe Vidaković étudiât aussi les neumes du bénédictionnaire d'Esztergom MR 89 et du pon-

[1] Franjo Fancev, Liturgijsko-obredne igre u zagrebačkoj s stolnoj crkvi, *Narodna Starina*, Zagreb, 1925, I, 1-16. Karsai Geza OSB, *A györi « Tractus stellae »*, l. c., 31, 206-228.

tifical de Györ MR 165. Étant donné que la plupart des hymnes des livres de rituel zagrébien ont sans doute été écrites d'après des modèles français, on pourrait supposer que les refrains de ces hymnes ont été faits d'après des modèles français. Mon étude sur les enluminures et la notation des manuscrits liturgiques zagrébiens et la photographie, qui a été faite en même temps pour l'Académie des sciences et des arts de Zagreb, rendent possible une étude ultérieure de ce sujet.

Ni les enluminures des plus anciens manuscrits liturgiques zagrébiens n'ont pas encore été suffisamment étudiées. Le sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126, le bénédictionnaire d'Esztregom MR 89, l'évangéliaire MR 153 sont enrichis d'initiales. Les enluminures du sacramentaire de Sainte-Marguerite MR 126 sont de caractère romano-carolingien d'après un modèle français [1] comme le texte même du sacramentaire. Les initiales de l'évangéliaire MR 153 rappellent vivement les illustrations du sacramentaire du VIII^e^ siècle qui se trouve dans la Bibliothèque Nationale à Paris ms lat 12.048 [2], mais les enluminures de notre évangéliaire sont exécutées avec plus de fantaisie. Les initiales du pontifical du XII^e^ siècle MR 124 sont analogues à celles du Pray-codex de la dernière décade du XII^e^ siècle [3]. Deux livres liturgiques très intéressants furent apportés à Zagreb, vers l'an 1300. C'est le bréviaire padouan de Sainte-Justine MR 72, richement enluminé et qui a des notes sur quatre lignes [4] et le missel en neumes MR 70 qui est d'origine allemande [5]. Aucun de ces codex n'a influencé la manière dont ont été faits les livres liturgiques zagrébiens. Du grand nombre des manuscrits liturgiques du XIV^e^ siècle deux bibles richement illustrées sont remarquables. Ce sont les codex actuels MR 156 [6] et MR 159 [7]. Le plus ancien inventaire connu jusqu'ici de la cathédrale de Zagreb appelle la bible MR 159 *biblia pulchra et sollemnis* [8].

[1] Gerevich Tibor, *Magyarország románkori emlékei*, Budapest, 1938.

[2] Dragutin Kniewald, Iluminacija i notacija zagrebačkih liturgijskih rukopisa, *Rad* Hrvatske akademije znanosti i umjetnosti, knjiga, 279, umj. r. 6, Zagreb, 1944, 10.

[3] *Ib.*, 24-5.

[4] *Ib.*, 36-48.

[5] *Ib.*, 26-36.

[6] *Ib.*, 56-60.

[7] *Ib.*, 54.

[8] I. K. Tkalčić, *Povjesni spomenici grada Zagreba* XI. Zagreb, 1905, 138. Cet inventaire est considéré d'habitude comme appartenant à la deuxième moitié du XIV^e^ s., car c'est la date que lui a donnée Tkalčić. Par une étude détaillée j'ai établi que cet inventaire fut fait dans la première décade du XV^e^ s. ou plus exactement entre 1406 et 1410.

Cette bible est ornée de 92 initiales illustrées et 64 enluminées. Slavko Sarić [1] a découvert au fond du 4e fo la lettre *V* écrite en argent oxydé. C'est l'initiale du nom de l'illustrateur. Aussi peut-on appeler l'illustrateur de cette bible le maître V. D'après le style, Slavko Sarić a établi que la bible MR 159 a été illustrée dans le style des miniaturistes des écoles du nord de la France, sous l'influence de l'atelier d'Honoré et de Jean Pucelle du commencement du XIVe siècle. L'illustration du fo 404 de cette bible est un peu plus tardive et de la main d'un maître qui appartenait à l'école de Bologne. On ne sait pas encore pour qui fut écrite cette bible et comment elle vint à Zagreb. Le blason peint sur le fo 4 et 483 v indique sa destination ou son propriétaire. Ce blason ressemble un peu aux armoiries de la ville de Zagreb, mais il est quand même différent. On n'a pas encore pu établir à qui appartenaient ces armes.

M. Maksimilijan Lach [2] a comparé le texte de l'Apocalypse des bibles zagrébiennes du moyen âge avec la Vulgate de la bible de Radon qui représente la recension d'Alcuin de la Vulgate, assez différente dans ses détails de la recension actuelle. Il est arrivé à la conclusion que des 60 lectures où la Vulgate officielle actuelle et la bible de Radon ne sont pas d'accord, environ 30 lectures (pour la plupart les mêmes) suivent la Vulgate, 25 la bible de Radon et environ 5 suivent leur propre voie. M. Lach pense que toutes les bibles zagrébiennes du moyen âge sont de la même famille, probablement de la recension d'Alcuin du type parisien (*Biblia Parisiensis*), ou des corrections de la bible du XIII-XIVe siècle. L'évidente dépendance du texte des bibles zagrébiennes du moyen âge de celui de la bible de Radon confirme, d'après M. Lach, l'opinion que toutes les bibles zagrébiennes du moyen âge sont par leur modèle d'origine française.

Les pontificaux MR 37 et MR 159 furent apportés à Zagreb dans la première moitié du XIVe siècle d'Avignon par Jacques de Plaisance, évêque de Zagreb de 1343-1348. De la note du copiste au fo 123 on voit que le pontifical MR 163 [3] fut écrit à Avignon en 1339, dans la maison de l'évêque Jacques de Plaisance : « Ego Alfutius magistri Badei de Eugubio monachus sancti Viti hunc librum scripsi. Scriptum in Avignione pontificatus domini Benedicti pape XII anno sexto in domo uenerabilis uiri et domini Jacobi de Placentia episcopi

[1] Slavko Sarić, Iluminacija svečane biblije zagrebačke stolne crkve iz 14. st. *Kulturno-povjesni Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 597-624.

[2] Maksimilijan Lach, Tekst Apokalipse u sredovječnim zagrebačkim biblijama, *Kulturno-povjesni Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 551-572.

[3] Dragutin Kniewald, Iluminacija i notacija zagrebačkih liturgijskin rukopisa, *Rad*, 279, umj, r. 6, Zagreb, 1944, 52-4.

cenadiensis. » L'évêque Jacques vint à Zagreb d'Avignon et y apporta ce pontifical. Le pontifical de Jean XXII MR 37 avec l'image de ce pape f° 1 [1] arriva à Zagreb probablement de la même manière. Le MR 37 est illustré avec des initiales représentant l'ordination. C'est un travail d'enluminures du nord de l'Italie exécuté à Avignon. Les enluminures du f° 404 de la bible solennelle de la cathédrale de Zagreb MR 159 n'auraient-elles pas été exécutées à Avignon ? Beaucoup d'Italiens travaillaient dans l'atelier de la cour pontificale à Avignon (1307-1377) comme le démontre le copiste du pontifical MR 163, Alfutius, et l'enlumineur du pontifical de Jean XXII MR 37. Peut-être que c'est là que furent exécutées les enluminures de la bible MR 156. Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été résolues et même pas abordées. Kukuljević [2] dans son enthousiasme patriotique attribue l'exécution de la bi e MR 159 à des artistes croates inconnus du xv^e siècle, et M. Fancev [3] est enclin à attribuer les enluminures de cette bible au peintre zagrébien Dominique, dont il est fait mention comme « pictor g llicus ». Mais notre patriotisme ne doit pas nous conduire à des affirmations que nous ne pouvons prouver. Il est sûr que les enluminures de la bible MR 159, sauf le f° 404, n'ont rien de zagrébien, d'italien ou allemand, mais indiquent le nord de la France.

Dans le trésor de la cathédrale de Zagreb on garde un prétendu diptyque d'ivoire comme un des plus grands trésors. Sur quatre plaquettes d'ivoire, qui forment un tout, différent d'un diptyque, sont gravées des images de la vie de Jésus. C'est le travail d'une école de Metz environ vers le xi^e et le xii^e siècle. Ce n'est vraiment pas un diptyque mais un *plenarium*, comme l'appellent les plus anciens inventaires, et peut-être plus tard la décoration de la couverture d'un livre liturgique. Dans l'inventaire de la cathédrale de Zagreb (vers 1425) on lit : « Item plenarium, in quo est natiuitas Christi sculpta cum aliis hystoriis in ebore, continens in se circumquaque lapides infra declarandos, videlicet : in medio et infra in opposito duos lapides magnos topasios pretiosissimos [4]. » La description de ce plenarium correspond tout à fait au « diptyque » actuel, quoique aujourd'hui il n'y ait plus ces précieuses topazes, et qu'un seul grand cristal soit resté au milieu entre deux petites plaques d'ivoire. Le plenarium qui était orné de ces petites plaques avait,

[1] *Ib.*, 51-2.

[2] I. Kukuljević Sakcinski, *Julio Klovio*, Zagreb, 1878, 4-5.

[3] Franjo Fancev, Kulturno-literarni rad u Zagrebu za prvih pet vjekova njegove historije, *Katalog kulturno-historijske izložbe grada Zagreba*, Zagreb, 1925, 25.

[4] I. K. Tkalčić, *Povjesni spomenici grada Zagreba*, XI. Zagreb, 1905, 146.

d'après un inventaire non encore publié de 1394 (p. 13), un cadre très précieux orné de sept calcédoines, quatre émeraudes, deux pierres vertes, deux demi-perles et quatre images de la sainte Vierge en ivoire, une dans chaque coin. Tout cela a été omis dans l'inventaire de 1425. Sur ce plenarium on pendait une petite croix en or contenant des morceaux de la vraie Croix, dont on parle dans l'inventaire de 1425 [1]. C'est peut-être la petite croix en or nº 13 (mais sans base) de l'inventaire d'Ivančan de 1915 [2], ou bien la croix nº 93 (p. 13) ou 107 (p. 14) de l'inventaire de 1394 qui est identique avec la petite croix nº 21 de la deuxième partie de l'inventaire de 1474, qui a été récemment découvert mais n'a pas encore été publié.

La cathédrale de Zagreb avait, d'après l'inventaire de 1425, 32 livres de médecine dans sa bibliothèque [3]. En outre il y avait (dans la bibliothèque de la cathédrale) huit manuscrits qui concernaient la médecine et cinq autres manuscrits non médicaux qui sont intéressants du point de vue médical. Des trente-deux manuscrits de médecine, le Dr Lujo Thaller [4] a découvert les auteurs de vingt manuscrits. Ce sont : Hippocrate, Galien, Avicenne, Ali Abas, Jen de Damas, Ali Isa, Rabi Moïse, Isaac l'Hébreux, Nicolas Preposito, Arnalde de Villeneuve et Jean de Saint-Amand. Comme traducteurs de ces œuvres il mentionne Ermangaud de Montpellier, Simon le Génois, Arnaud de Villeneuve, Proface de Marseille et Abrahame de Tortosa. Toute cette collection fait partie du groupe des traductions des livres arabes de médecine. De toutes les œuvres qui forment cette collection, seul l'Antidotarium de Nicolas Preposito est d'origine salernitaine, mais on ne sait pas où et quand fut écrit l'exemplaire qui était à Zagreb. On nomme au contraire deux auteurs (Arnalde et Saint-Amand) et deux traducteurs (Ermengaud et Armaldo) montpelliérains. Les auteurs et traducteurs de cette collection appartiennent environ aux XIIe et XIIIe siècles. Seuls Simon le Génois, Ermengaud et Arnaldo sont aussi du XIVe siècle. Le Dr Thaller remarque la coïncidence frappante des auteurs et des œuvres représentées dans la collection de Zagreb du XVe siècle avec les auteurs et les livres de classe de la faculté de médecine de Montpellier comme les a présentés en 1309 Arnaldo. Les autres universités, comme par exemple Padoue et Bologne, se servaient

[1] *Ib.*
[2] *Ib.*, 178-181.
[3] *Ib.*, 173-177.
[4] Dr Lujo Thaller, Sredovječni medicinski rukopisi zagrebačke stolne crkve, *Kulturno-povjesnik Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 573-596.

d'autres livres d'étude. De tout cela, le Dr Thaller conclut que la collection zagrébienne de manuscrits de médecine du moyen âge, comme le note l'inventaire d'envers 1425, se composait de manuscrits du cercle de Montpellier. Le nombre de ces œuvres de la collection zagrébienne est si grand et le choix si riche, qu'il est difficile de croire que cette collection se trouva d'un seul coup à Zagreb. Ces livres furent apportés, d'après le Dr Thaller à Zagreb en deux groupes. On n'a pas pu jusqu'ici déterminer qui les apporta et pourquoi et comment et quand la plupart des manuscrits furent perdus. On a pensé que cette collection fut apportée à Zagreb par *Jacques de Plaisance*, évêque de Zagreb, qui était auparavant médecin de Charles Ier. Une chose semble sûre aujourd'hui : l'hypothèse de Barlé [1] et de Meyer [2] sur la forte influence de Salerne n'est pas confirmée par ces manuscrits. D'après le Dr Thaller, le problème est de tout autre envergure : comment expliquer l'influence surtout de la médecine du sud de la France sur le Zagreb des XIVe et XVe siècles ? C'est une question encore ouverte et l'opinion du Dr Thaller est qu'on ne peut l'attribuer au hasard.

Onze manuscrits de médecine du moyen âge se sont conservés dans la bibliothèque métropolitaine. Ce sont trois traductions de l'arabe, les commentaires des aphorismes d'Hippocrate, deux œuvres d'Isidore de Séville, et cinq œuvres différentes parmi lesquelles on trouve ces auteurs : Gordon, Richard, Gentilis, Tussignan, Pierre d'Abano, Aldobrandini de Sienne, Simon le Génois et Albert le Grand. Ces auteurs représentaient le deuxième groupe de la collection zagrébienne de manuscrits de médecine du moyen âge. Ce groupe est différent du premier par ses auteurs qui sont plus récents et qui appartiennent au groupe propre de la médecine scolastique caractérisée par la phrase du XIVe siècle : *Sillogizant non curant.* Albert le Grand, Richard de Wendmorea, Aldobrandini et Pierre d'Abano appartiennent au XIIIe siècle et Simon le Génois, Gordon, Gentilis *da Fulgineo* et Pierre Tussignano au XIVe siècle. Gordon (Montpellier), Ricardo (Montpellier), Aldobrandini (quoique de Sienna), Albert le Grand (Paris) appartiennent au groupe culturel français. Gentile (Padoue) et Tussignano (Bologne) appartiennent au groupe culturel italien. Pierre d'Abano et Simon le Génois peuvent appartenir aux deux groupes. Quatre de ces auteurs font partie donc du groupe de Paris et de Montpellier, deux du groupe de Padoue et de Bologne, et les deux autres peuvent être ci et là.

[1] Janko Barlé, O zdravstvu staroga Zagreba. *Liječnički Vjesnik*, Zagreb, 1902.
[2] Claudius Francz Meyer, Das Zeitalter der Mönchs- und Priester-medizin in Ungarn, *Kyklos*, 1930.

Ce sont toutes des œuvres représentatives de leur époque. Aldobrandini a dédié son œuvre *Regime de corps* à Béatrice, comtesse de Provence. Le *Liber de conservatione vitae humanae* de Gordon a été publié en 1293 *in praeclaro studio Montis Pessulani*, comme il est répété à plusieurs reprises dans l'exemplaire zagrébien qui fut écrit ultérieurement [1]. La traduction du *Cantica canticorum* d'Avicène (Ibn Sin) MR 154 est d'origine montpelliéraine. Elle fut faite par Ermengaud, le médecin de Philippe le Beau, d'après la note dans l'exemplaire zagrébien MR 154, f° 72 : « Explicit translacio canticorum Auicene cum commentario Auerois facta ab arabico in latinum a magistro Eremdaudo Blasi de Monte Pessulani magistri in medicina. Anno incarnationis Verbi 1294 [2]. »

Les cercles ecclésiastiques de Zagreb vinrent en contact direct avec les cercles culturels français dans la première moitié du XIV[e] siècle. Le bienheureux Augustin Kažotić fut le premier qui apporta à Zagreb l'influence culturelle française. Membre de l'ordre de saint Dominique, il alla à Paris en 1286 faire ses études supérieures. Lorsqu'en 1303 il devint évêque de Zagreb, il exécuta la réforme du rituel et des livres liturgiques zagrébiens en se servant des vieux livres liturgiques zagrébiens et en prenant pour base le missel dominicain, certains usages parisiens et peut-être le livre des rites ecclésiastiques composé par son protecteur Benedicte XI. Il est difficile d'affirmer que le voyage de Kažotić au concile de Vienne en 1311, son long séjour à Avignon (1318-1322) aient influencé la réforme du rituel zagrébien. D'après l'étude de Nikola Sertić du calendrier de la cathédrale de Zagreb, la réforme de Kažotić a supprimé du calendrier trente-cinq fêtes de la couche française, mais il a introduit trente-deux autres fêtes de la même couche. On pourra certainement découvrir par une étude détaillée les modèles d'après lesquels cela a été fait.

L'évêque de Zagreb Jacque de Plaisance (1343-1348) était d'abord médecin de Charles I[er] et ensuite évêque de Czanad. Comme nous le savons déjà, Jacques, comme évêque de Czanad, avait sa maison à Avignon, et il y demeurait. Il fut nommé évêque de Zagreb par la bule de Bénédicte XII le 25-III-1343. Lorsqu'il vint d'Avignon à Zagreb, il apporta le pontifical MR 163, écrit par le moine Alfutius et probablement aussi le pontifical de Jean le XXII MR 37 avec l'effigie de ce pape au f° I. Alfutius était *monachus sancti Viti de Eugubio*, donc italien. L'illustrateur du pontifical de Jean XXII

[1] Antun Markov, Katalog metropolitanskih rijetkosti, *Kulturno-povjesni Zbornik*, Zagreb, 1944, I, 532.
[2] *Ib.*, 533.

est aussi italien, comme le montre chaque initiale de ce pontifical. Le premier pape d'Avignon, Clément X, était encore entouré d'artistes italiens. Il en est de même pour ses héritiers Jean XXII (1316-1334) et Bénédicte XII (1334-1342). Le pape Bénédicte XII avait appelé Giotto de Florence et Simon Martini de Sienne à Avignon pour continuer la décoration du palais des papes et de la cathédrale d'Avignon qu'avait commencé à construire le pape Jean XXII. La mort empêcha Giotto (1337) d'entreprendre ce travail. C'est pourquoi Bénédicte XII appela en 1338 Simon Martini de Sienne à Avignon. Celui-ci peignit les fresques de la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Martial, premier évêque de Limoges. Simon Martini mourut à Avignon en 1344. Le successeur au trône des papes de Bénédicte XII, Clément VI (1342-1352), confia à Simonetti de Lyon la décoration du palais des papes à Avignon. Il est compréhensible que plus tard il y eut de plus en plus des artistes français au service des papes à Avignon. Malgré cela il y eut encore sous Clément VI de nombreux artistes italiens à la cour des papes à Avignon [1]. C'est ainsi qu'une des caractéristiques du travail artistique pendant le séjour des papes romains à Avignon fut le croisement des influences françaises et italiennes. Il nous semble vraisemblable que la bible solennelle de la cathédrale de Zagreb MR 159 et peut-être aussi la bible MR 156 vinrent à Zagreb d'Avignon. Probablement que le f° 404 de la bible solennelle MR 159, qui aurait dû être illustré comme toute la bible de la première main franco-gothique, a été enluminé justement à Avignon par un enlumineur italien, qui travaillait à Avignon. En prenant tout ceci en considération, il n'est pas exclu que Jacques de Plaisance, bibliophile connu, ait apporté avec soi d'Avignon à Zagreb non seulement les pontificaux MR 163 et MR 37, mais aussi la bible solennelle MR 159 et la bible du Vieux Testament MR 156. Beaucoup de choses confirment cette hypothèse, qui n'est pas encore prouvée, mais des recherches détaillées devront éclaircir tout cela.

Nous croyons pouvoir aussi expliquer pourquoi la collection importante des livres de médecine, qui se trouvait dans la cathédrale de Zagreb, montre deux influences marquées : du nord de l'Italie et du sud de la France (Montpellier-Avignon). La faculté de médecine de Montpellier a été fondée par le cardinal Conrad en 1220, la faculté des arts en 1242, et les deux facultés de droit en 1339, après que Nicolas IV réunit en 1289 les facultés qui existaient déjà en une université. Une université près d'Avignon fut fondée en 1303

[1] Ludwig Pastor, *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius II*, Freiburg, i. B., 1891, 64, 77.

par privilège de Charles VI et avec licence de Boniface VIII. Il est compréhensible que les nouvelles facultés se servaient des livres de la plus ancienne université voisine de Montpellier. La collection des manuscrits de médecine vint donc à Zagreb de Montpellier ou d'Avignon. D'après tout ce que nous avons dit, il est probable que partiellement du moins elle vint d'Avignon. C'est ainsi qu'on peut expliquer les parties italiennes et montpelliéraines de cette collection. En posant la question comment et quand cette collection vint de Montpellier ou d'Avignon à Zagreb, on pourrait penser à Jacques de Plaisance ou quelque chanoine zagrébien. Dans son étude des chanoines zagrébiens, M. Ljudevit Ivančan a énuméré huit chanoines zagrébiens de 1253-1585 qui étaient des médecins. De cette étude de Ivančan qui n'a pas encore été publiée mais est conservée en manuscrit, M. Josip Buturac m'a donné ces informations sur les chanoines-médecins zagrébiens :

1. Petrus fisicus 1253 (p. 20).
2. Michael doctor artis medicinae 1422 (159).
3. Cusminus filius Arnoldi de Magna Colonia, doctor in medicinis 1430 (163).
4. Marquardus doctor medicinae 1452 (184).
5. Seloldus medicinae doctor 1466 (207).
6. Martinus de Ilkusch, medicinae doctor 1466 (211).
7. Johannes Zayztoczy 1557 (362).
8. Marcellus Nagy doctor medicinae 1585 (455).

Ivančan mentionne un chanoine zagrébien qui était médecin au XIIIe siècle. Au XIVe siècle il n'y en eut point, au XVe cinq et au XVIe siècle deux. Il faudrait savoir si au XIVe siècle, parmi les étudiants de médecine à Montpellier, à Avignon ou peut-être à Paris, il n'y eut pas quelque chanoine zagrébien.

De tout ce que nous avons dit, il résulte que l'étude comparative du texte des enluminures des pontificaux MR 164 et MR 37 et des bibles MR 159 et MR 156 avec les anciens modèles français, surtout d'Avignon, donnerait probablement des résultats positifs qui montreraient comment la France influença la composition et la décoration des livres de rituel zagrébiens au XIVe siècle. Il en est de même pour la collection des manuscrits de médecine de la cathédrale de Zagreb, qui fut apportée peut-être au XIVe siècle à Zagreb de la région de Montpellier-Avignon, et fut introduite dans la première moitié du XVe siècle dans la bibliothèque de la cathédrale de Zagreb.

Nos observations nous ont montré que l'influence française sur la culture de Zagreb du moyen âge se manifesta d'abord dans les

livres liturgiques, qui furent apportés à Zagreb lors de la fondation de l'évêché de Zagreb envers 1094, et furent écrits dans le nord-est de la France ou d'après des modèles de la même région. Cette influence très forte, a formé la base du rituel zagrébien qui ne fut aboli que par Maksimilijan Vrhovac en 1788 à la demande de Joseph II. Cette influence ne venait pas directement de France mais par l'entremise de l'évêque Duh, qui apporta de Hongrie à Zagreb des livres liturgiques écrits d'après des modèles du nord-est de la France et la bible de Radon écrite envers l'an 800 à l'abbaye *Saint-Vaast d'Arras*. On peut constater une influence directe déjà dans a première décade du XIII^e^ siècle au sujet de l'abbaye de Topusko où s'établirent les cisterciens de Clairvaux. L'abbaye de Topusko dépend directement de Clairvaux jusqu'au XV^e^ siècle. Au XIV^e^ siècle Zagreb, au point de vue de la liturgie, de la médecine et des enluminures, vint en contact direct avec le sud de la France ou mieux : avec la région Montpellier-Avignon et aussi Paris. Ces constatations ouvrent à nos jeunes savants un vaste champ complètement inconnu jusqu'ici, de recherches sur les questions du développement culturel et historique de Zagreb. Des nombreuses questions séparées qu'il faudrait étudier et éclaircir, j'indique seulement qu'il serait très intéressant d'établir de quelle manière deux manuscrits zagrébiens : le pontifical (du bienheureux Kažotic ?) Ms lat 1219, et *Oratio Thomae Debrenthe episcopi Zagrabiensis ad Sanctissimum D.N. Pium II.* Ms lat 7844, arrivèrent à la Bibliothèque Nationale à Paris.

DRAGUTIN KNIEWALD.

---

# REMISE DE LA DALMATIE AUX FRANÇAIS (1806)

Après que Napoléon eut écrasé l'armée autrichienne à Austerlitz (2 décembre 1805) et au terme de longs pourparlers, l'empereur François II fut contraint de signer la paix à Presbourg (26 décembre 1805). L'article 23 prévoyait qu'aussitôt après l'échange des ratifications, des commissaires seraient nommés par les deux parties pour mettre à exécution les dispositions du traité, et que l'Istrie vénitienne, la Dalmatie, les Bouches de Kotor, les îles vénitiennes de l'Adriatique et toutes les villes et forteresses qui y sont comprises devraient être livrées aux Français dans un délai de six semaines.

Napoléon était satisfait de cette paix, car il en obtenait outre Venise les terres cédées à l'Autriche par le traité de Campo-Formio. Désormais elles feraient partie du royaume d'Italie. Par l'acquisition de la Dalmatie, la France devenait le voisin immédiat de la Turquie, et si Napoléon avait vraiment voulu anéantir l'Empire turc, ç'aurait été un grand danger pour l'Autriche où les conditions de paix avaient eu un douloureux retentissement.

Le nouveau ministre des Affaires étrangères, Stadion, donnait la véritable valeur de cette paix, dans une lettre au comte Starhemberg, ambassadeur d'Autriche à Londres, en la qualifiant de capitulation. L'empereur Napoléon, disait Stadion, ne s'est pas contenté de réduire nos possessions, mais il s'est préoccupé d'enlever à l'Autriche toutes les régions qui auraient pu lui offrir quelque avantage pour sa position commerciale ou militaire, et il en a fait les bases de ses projets futurs de domination de l'Europe. En attribuant au royaume d'Italie, avec Venise, l'Istrie, la Dalmatie, et les Bouches de Kotor, il a créé des deux côtés de l'Adriatique un nouveau royaume qui lui donne la clef de la Grèce et des provinces turques. La perte de ces pays est très grave pour les intérêts autrichiens. Entre les mains d'un tel conquérant leur possession laisse prévoir la ruine de l'empire ottoman et l'expansion de la monarchie napoléonienne au midi et au levant. Dès maintenant cette position est

très dangereuse pour les frontières autrichiennes en Hongrie. Par là l'Autriche doit se regarder comme la voisine de la France, ou du moins de l'Italie, qui est entre les mains de Napoléon [1].

Cependant Napoléon avait ordonné toutes les mesures pour la prise de possession de la Dalmatie. En premier lieu il avait décidé que Linz ne serait pas restitué aux Autrichiens, tant que la Dalmatie et l'Istrie n'auraient pas été remises aux Français, et alors seulement serait évacuée la ligne de l'Enns. En même temps il nommait le général Lauriston commissaire à l'occupation de la Dalmatie, et toutes les troupes dans ce pays, en Istrie et dans les provinces vénitiennes étaient placées sous le commandement du vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais. Enfin le général Dumas devait se rendre en Dalmatie et le général Marmont reçut l'ordre d'occuper Gorice, Trieste et la Carniole. Napoléon estimait que c'était la meilleure manière de hâter la remise des nouvelles provinces, et il informait les Autrichiens que ces régions seraient évacuées sitôt qu'ils auraient eux-mêmes évacué la Dalmatie et l'Istrie [2].

Le 30 décembre 1805 les plénipotentiaires français et autrichiens ratifiaient les dispositions du traité de Presbourg [3], et dès le 1er janvier 1806 ils échangèrent les ratifications [4].

Deux jours plus tard le plénipotentiaire autrichien Gyulay offrait au maréchal Berthier les troupes de marine, l'infanterie, l'artillerie et le bataillon dalmate qui étaient destinés aux provinces vénitiennes, pour les mettre au service de Napoléon, ce qu'il acceptait. En même temps le maréchal en informait le général Lauriston en le chargeant d'informer l'empereur. Il allait de soi que les sujets autri chiens ne pouvaient rester dans ces bataillons [5].

Quand Napoléon eut accepté à son tour [6], Berthier en informa le prince Lichtenstein, second plénipotentiaire autrichien [7]. Bien que, par là, le passage des détachements dalmates fût définitivement stipulé et fixé, l'Autriche craignait qu'il ne pût pas se réaliser facilement. Et l'empereur François lui-même exprimait la crainte que

[1] S. Antoljak, « Comment la Dalmatie devint française », *Annales de l'Institut de Zagreb*, 1939, Zagreb, 50-56.

[2] *Correspondance de Napoléon Ier*, XI. Paris, 1863, nº 9627, 9630, 9631.

[3] Haus-Hof und Staatsarchiv à Vienne, Friedensakten, Karton 150 A dans les pleins pouvoirs pour le gouverneur Brady, Vienne 23, I, 1806.

[4] L. Vojnović, *Pad Dubrovnika* I, Zagreb, 1908, 67.

[5] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 157, H, Gyulay à Berthier, Vienne 3, I, 1806, et Berthier à Gyulay, Schönbrunn, 3, I, 1806.

[6] *Cor. Nap.*, XI, nº 9657.

[7] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 157-H-b, Berthier à Lichtenstein, Bukersdorf, 10, I, 1806.

les Dalmates ne consentiraient pas si facilement à changer de maître [1].

Après cela se posa la question de l'évacuation des parties des pays héréditaires et de la Haute Autriche, comme de la remise de la Dalmatie et de l'Istrie. Et Napoléon tenait particulièrement à occuper le plus tôt possible la Dalmatie et il ordonna à Berthier d'agir dans ce sens auprès de Lichtenstein [2].

La cour et le gouvernement autrichiens étaient également d'accord pour abréger le délai d'évacuation, mais à deux conditions : que la maison d'Autriche reprenne Würzburg avant d'abandonner l'Istrie et la Dalmatie ; que la remise de ces deux pays n'ait pas lieu avant que les troupes françaises soient sorties de Salzbourg. Des instructions dans ce sens furent données à Lichtenstein [3], qui exprima à Berthier l'espoir de pouvoir dans quelques jours lui donner des informations détaillées sur la rapide évacuation de la Dalmatie, de l'Istrie et de la Haute Autriche [4], à la satisfaction des deux parties ! Sur cette déclaration, Napoléon était d'accord, car il lui convenait d'obtenir les nouvelles possessions avant le terme prévu [5].

En même temps le marquis Ghisilieri, plénipotentiaire autrichien à Venise, réussissait à persuader le général Lauriston d'évacuer toute la Carniole ; il pressa l'évacuation de l'Istrie pour se rendre à Zadar, car, suivant son accord avec le général, Trieste devait être abandonnée par les Français, sitôt après la prise de Zadar, et Gorice après la prise de possession des Bouches de Kotor [6]. D'autre part le comte Saurau priait Ghisilieri de s'entendre à Trieste avec Lauriston sur les modalités les plus favorables pour la remise de l'Istrie et de la Dalmatie, et de s'efforcer qu'il n'y ait pas de retard, car de cela dépendait l'évacuation par les Français de Trieste, de Gorice et de la Carniole [7]. Le même Saurau informait l'empereur François que Marmont lui avait déclaré qu'il quitterait la Carniole et la Carinthie, même avant le délai fixé, au moment même où la Dalmatie serait cédée aux troupes françaises. C'est pourquoi il priait le souverain de donner des ordres dans ce sens, pour débar-

[1] *Ibid.*, Karton 150 b.

[2] *Cor. Nap.*, XI, nº 9669.

[3] H. H. St. A., Friedensakten Karton 156-G, Stadion à Lichtenstein, Holitsch, 10, 1, 1806.

[4] *Ibid.*, Karton 157-H. Lichtenstein à Berthier, Vienne, 16, I, 1806.

[5] *Cor. Nap.*, XI, nº 9682.

[6] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 150-b. Ghisilieri à Stadion, Venise, 19, 1, 1, 1806.

[7] *Ibid.*, K. 149, Weisungen an den Grafen v. Saurau ; Saurau à Ghisilieri, 14.1, dans la lettre de S. à l'empereur, 25.1.1806.

rasser ces deux provinces des troupes qui leur causent tant de dommages.

Ce même jour Stadion informait de son côté l'empereur que l'évacuation de l'Istrie et de la Dalmatie serait accélérée quand du côté français on hâterait celle des provinces héréditaires [1].

Le conseiller aulique Barbieri demanda au prince Lichtenstein de porter officiellement à la connaissance de Berthier qu'il avait reçu un ordre de la part de l'empereur François, aux termes duquel la remise de l'Istrie et de la Dalmatie aux troupes françaises aurait lieu un de ces jours, parce qu'ainsi les troupes établies en Autriche abandonneraient ce pays bien avant le terme fixé, ce qui représenterait un grand soulagement pour ses pauvres habitants [2].

Et en effet, un jour avant la date de cette lettre, Lichtenstein écrivait à Berthier qu'il était autorisé à déclarer que son souverain donnerait l'ordre d'évacuer la Dalmatie, l'Istrie et l'Albanie vénitienne (les Bouches de Kotor) le 10 février au plus tard, à la condition que, à cette date, l'armée française aurait évacué elle aussi tous les pays appartenant à l'Autriche par droit d'hérédité [3]. Trois jours plus tard le maréchal Berthier lui répondit qu'il en avait été question quelques jours après l'échange des ratifications, mais qu'ensuite on n'en avait plus parlé jusqu'au 26 janvier. Aux termes de l'article 22 du traité de paix, les troupes françaises sont tenues d'évacuer la Haute Autriche dans un délai de deux mois. Le même article stipule que, dans un délai de six semaines à partir du jour de l'échange des ratifications, l'Istrie, la Dalmatie, la baie de Kotor, les îles adriatiques ainsi que toutes les places et forteresses devaient être remises. Berthier propose cependant, en tenant compte des intérêts réciproques, l'évacuation de la Haute Autriche, de tous les pays occupés ainsi que de la ville et du district de Brno six jours avant la date prévue par l'article 22, si l'on remet à Napoléon la Dalmatie, l'Istrie, les Bouches de Kotor, les îles de l'Adriatique et toutes les places le 10 au lieu du 13 ainsi qu'il fut stipulé. Les propositions de Berthier furent discutées à Vienne au sein de la Conférence aulique qui s'occupa également des propositions que Marmont avait faites à Saurau et Lauriston à Ghisilieri. Cela fait, Stadion soumit ces décisions à l'empereur [4].

Exécutant l'ordre de François II, Lichtenstein accepta dans la

[1] *Ibid.* (Vollzug d. Pressb. Friedens), Kar. 148-A, Stadion à l'empereur, Vienne, 22.1.1806.

[2] *Ibid.* Kar. 148-D. Correspondance du prince Lichtenstein, copie de la lettre de Barbieri à Lichtenstein, Linz, 24.1.1806.

[3] *Ibid.* Kar. 157-II-b-I, Berthier à Lichtenstein, 26.1.1806.

[4] *Ibid.* Kar. 148, Stadion, l'empereur, 28.1.1806.

suite la proposition faite par Berthier et informa le maréchal que les mesures ordonnées par son souverain en vue de l'évacuation étaient déjà en cours [1]. En sa qualité de ministre de la guerre, Berthier ajouta alors quelques explications à sa dernière note, remise par l'intermédiaire du général Andreossy, lequel avait informé Lichtenstein que si les Français obtiennent le 10 février les pays et les îles mentionnées, Marmont est autorisé à évacuer Trieste, Gorice et la Carniole le jour où il sera officiellement informé, de la part du commissaire autrichien Bellegarde et de Lauriston, que les troupes françaises ont pris possession de la Dalmatie, de l'Istrie, du golfe de Kotor et des îles adriatiques, ainsi que des forteresses et des places qui se trouvent dans ces pays. Si, par conséquent, les Français occupaient ces provinces le 10, Marmont évacuerait les autres pays le 20 février [2].

Le jour même Lichtenstein répondit directement à Berthier que son souverain n'avait pas connaissance de la note envoyée par Andreossy, au sujet d'une réduction du délai d'évacuation de l'Istrie et de la Dalmatie d'une part et de l'intégrité des pays héréditaires de l'autre. Néanmoins, il donna tout de suite l'ordre à Brady de procéder à l'évacuation même avant le 10 février, dans l'espoir que les Français agiront de même et qu'ils effectueront l'évacuation des pays héréditaires, non trois mais quatre ou cinq jours avant le 13 février [3]. A la date du 30 janvier 1806, autorisé par Berthier, Andreossy stipula avec Lichtenstein que, le 10 février au plus tard, la Dalmatie, l'Istrie, le golfe de Kotor, les îles adriatiques et les places fortes devaient être remises aux troupes françaises (art. 1) ; le jour où le général commandant en chef en Carniole, à Gorice et à Trieste sera officiellement informé de la part de Bellegarde et de Lauriston que les troupes de l'empereur Napoléon ont occupé ces pays et ces îles, il évacuera les provinces sus-mentionnées ainsi que Trieste. Le lendemain, Stadion soumit cette convention à l'empereur qui l'approuva [4].

Au milieu de ce jeu diplomatique au sujet de l'évacuation, l'empereur François II avait, encore une fois, informé Brady, le 28 décembre, que la Dalmatie et l'Albanie vénitienne devaient être évacuées [5], ce dont Brady prit note avec regret, car il lui était pénible

[1] *Ibid.* Kar. 157-II-b-I, Lichtenstein à Berthier, Vienne, le 29.1.1806.

[2] *Ibid.* Kar. 157-d, copie de la lettre d'Andreossy à Lichtenstein, Vienne, le 29.1.1806.

[3] *Ibid.* Kar. 157-H, copie de la lettre de Lichtenstein à Berthier, Vienne, le 29.1.1806.

[4] *Ibid.* Kar. 148-a, dans la lettre de Stadion à l'empereur, Vienne, le 1.11.1806.

[5] C'est ainsi que l'empereur a décidé à la demande de Stadion, mais il a ajouté que Brady n'évacuera la Dalmatie et les Bouches de Kotor que si les français le

de se séparer d'un peuple qu'il jugeait particulièrement dévoué à la couronne. Quoique d'un cœur lourd, — assurait-il l'empereur, — il veillera néanmoins, lors de la remise, à ce que les intérêts matériels de l'État ne soient pas lésés et que l'ordre dans les deux provinces reste assuré.

Pour laisser un bon souvenir du régime autrichien en Dalmatie et dans l'Albanie vénitienne, Brady fit mettre en liberté 18 « séditieux » des Bouches, emprisonnés depuis un an pour des motifs politiques, ainsi que les Dalmates Pavlivić, Lucić et les frères Dismaić. Il reconnut en même temps aux Chapitres le droit d'élire des chanoines, avec le bénéfice de prébendes. Ne sachant que faire des fonctionnaires indigènes ou étrangers ni comment régler leur traitement, il s'adressa à l'empereur en lui demandant des instructions. Il n'oublia pas non plus de signaler l'état de misère de ces provinces, en demandant des secours pour elles. L'empereur approuva tout ce que Brady avait fait de son chef. Au sujet des fonctionnaires il précisa que, s'ils sont originaires du pays ou des régions cédées au royaume d'Italie, c'est Napoléon en sa qualité de roi d'Italie qui doit les prendre à sa charge, ainsi qu'il est prévu dans le traité de paix. Quant à ceux qui sont arrivés en Dalmatie et en Albanie vénitienne des pays héréditaires, ils peuvent rentrer. A cette fin il ordonne à Brady d'en adresser le relevé exact au président de la Chambre aulique qui leur accordera une indemnité du voyage. Il lui prescrit en outre de faire transporter à Trieste, Riéka ou Senj tout ce qui se trouve dans les magasins d'État. S'il reçoit des instructions concernant les remises de la part de la Chancellerie aulique ou de la Chancellerie d'État, il doit les observer comme si elles venaient de l'empereur lui-même. Cette lettre fut envoyée à Stadion, avec l'instruction d'en adresser copie à l'empereur Charles.

Dès le 23 janvier Stadion soumit à l'empereur François le décret portant nomination de Brady comme commissaire pour la remise de la Dalmatie, des Bouches et des îles [1], et l'empereur le signa à la même date Il y est expressément stipulé que Brady est nommé commissaire des dites provinces, et qu'il peut régler avec le plénipotentiaire français toutes les mesures qui s'imposent en vertu de l'article 23 du traité de paix. Deux jours plus tard, Stadion donna des instructions à Brady afin de hâter, avant la date prévue,

font pour les territoires héréditaires. *Ibid.* Kar. 148-A, Stadion à l'empereur et l'empereur à Stadion le 23.1.1806.

[1] *Ibid.* Kar. 148 A, Copie de la lettre de Brady du 14.1 dans la lettre de l'empereur à Stadion du 24.1.1806. L'empereur à Bradye t à Stadion 24.1.: St. à l'empereur et l'empereur à Stadion le 23.1.1806.

d'accord avec le plénipotentiaire français, l'évacuation des pays au delà de l'Enns ainsi que des provinces autrichiennes de l'intérieur. L'Autriche de son côté remettra avec la même rapidité la Dalmatie et l'Albanie vénitienne. Stadion ne lui cacha pas que les conversations menées à ce sujet n'ont pas donné le résultat désiré [1]. Le même jour il lui manda les pouvoirs, comportant la précision de sa compétence, y compris les instructions pour le cas où ses négociations avec le plénipotentiaire français aboutiraient. Il n'oublia pas non plus de le mettre au courant des conversations Ghislieri-Lauriston, selon lesquelles Trieste devait être remise à l'empereur dès que les Français entreraient en possession de Zadar. et que la remise de Gorice devait suivre celle de Kotor.

Stadion écrivait en même temps à l'empereur que les pleins pouvoirs de Brady étaient prêts et qu'ils lui seraient portés par un courrier, aussi bien qu'une lettre du président de la Chambre aulique. François II approuva les instructions données par son ministre à Brady, mais n'approuva pas la mission Ghisilieri, craignant un échec. C'est pourquoi il ordonna à Stadion d'écrire sur-le-champ au marquis Ghislieri [2].

Trois jours après, Stadion répéta par écrit à Brady les instructions qu'il lui avait déjà données à deux reprises, exprima l'espoir qu'entre temps il aurait sans doute reçu les pleins pouvoirs, et, finalement, attira encore son attention sur le fait que le délai de la remise de la Dalmatie et de l'Albanie vénitienne expirait le 20 février. Il lui demande, par conséquent, de hâter la remise, ce qui ne pourra que profiter aux pays occupés par les Français [3].

En Dalmatie on apprit dès le 9 janvier que la paix venait d'être signée, mais les modalités du traité n'y furent connues que le 27. Et quand ces nouvelles arrivèrent de Trieste, Brady ne pouvait plus tenir secret que le pays devait être occupé par les troupes françaises. Aussi se décida-t-il d'adresser une proclamation aux Dalmates et aux Boquais, en leur annonçant que leur pays venait d'être attribué aux Français. Tout en les remerciant de leur fidélité et de leur attachement, il leur promettait de les aimer et de garder leur souvenir jusqu'à la fin de sa vie [4].

[1] *Ibid.* Kar. 150 A, pleins pouvoirs de Brady, 25.1.1806.
[2] *Ibid.* 148-A, lettre de Stadion à Brady du 25.1.1806, et dans la lettre de Brady à l'empereur, du 25.1, et lettre de l'empereur au ministre.
[3] *Ibid.* Kar. 150 A, Stadion à Brady, Vienne, le 28.1.1806.
[4] Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, Paris, 1893, 112, 113.

## III

Alors qu'en Dalmatie on attendait les Français, un nouveau problème venait de surgir : à savoir, par où devaient-ils passer pour s'y diriger. Le bruit courait que les troupes franco-italiennes, fortes de plusieurs milliers d'hommes, qui avaient pesé sur la population de la Carniole, de Gorice et de Trieste et qui, maintenant, étaient destinees à occuper la Dalmatie, s'y rendraient par la voie terrestre, par Rieka et le long du Littoral croate (qui alors s'appelait Littoral hongrois) via Senj. Cette nouvelle émut particulièrement le gouverneur de Rieka, Josip Klobušicki, qui ne manqua pas de s'adresser directement à l'empereur pour lui représenter toute l'horreur d'une pareille conjecture. Il mentionnait également l'incursion d'un contingent de l'armée placée sous les ordres de Masséna auquel les habitants de sa circonscription avaient dû payer 30.000 florins. Il lui dépeignait ensuite combien la population y était pauvre, ne possédant pas assez de vivres pour elle-même, de sorte qu'il lui était impossible de nourrir une telle armée de passage, même si celle-ci payait comptant. Il exprima aussi la crainte que les Français pourraient se conduire à Rieka comme ils s'étaient conduits à Trieste. C'est pourquoi il demande qu'on y remédie, les magasins étant bondés de marchandises transportées de Dalmatie tandis que les villes littorales regorgeaient de troupes autrichiennes [1].

Cette crainte n'était pas tout à fait sans fondements. Le général Molitor, chargé de l'occupation de la Dalmatie [2], ne pouvait pas atteindre ce pays par la voie de mer à cause de la marine anglo-russe, de sorte qu'il ne lui restait à suivre que la route terrestre, c'est-à dire à travers la Croatie. Les instructions de Ghisilieri prévoyaient d'abord l'opposition au passage des Français par le Littoral, ainsi que l'avait décidé la Conférence aulique, réunie à cette fin, laquelle en avait informé le président de la Chancellerie aulique, comte Ugarte [3].

Sur quoi Molitor proposa à Ghisilieri l'itinéraire à suivre par ses troupes, que le marquis achemina de suite à Stadion, considérant qu'il n'avait plus à s'opposer à cette proposition [4].

D'après ce projet la première colonne française forte de 3.000 hommes devait quitter Trieste le 7, être à Bribir le 8, se reposer le 9,

[1] H. H. St. A. Friedensakten, Karton 148 A, lettre de Klobušicki à l'empereur du 29.1. dans la lettre de Stadion à l'empereur du 7.II.1806.

[2] *Cor. Nap.*, XI, n° 9697.

[3] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 148 a, Protocollum conferentiae die 21. januarii habitae dans la lettre de Ugarte du 1.II.1806.

[4] *Ibid.*, Kar. 150 b, Ghisilieri à Stadion, Trieste, le 4.II.1806.

être le 10 à Senj, rester le 11 et le 12 dans des localités désignées par les commandements militaires d'Otočac et de Lika, arriver le 13 à Gospić, se reposer le 14 et être à Knin le 15. Une autre colonne de la même force devait partir de Trieste le 7 février, être le 8 à Lipa, le 9 à Draga, le 10 à Novi, se reposer le 11, arriver successivement à Senj le 12, à Gospić le 15, et se reposer à Knin le 17 [1].

Entre temps une convention fut signée à Fiume entre Ghisilieri comme commissaire civil autrichien et le général de division Mathieu Dumas que Napoléon avait nommé, jusqu'à l'arrivée de Lauriston, resté à Venise [2], commissaire pour l'évacuation et la prise en possession de la Dalmatie et du golfe de Kotor [3].

L'article 1er de cette convention accorde aux troupes françaises, dirigées par Molitor et chargées de l'occupation de la Dalmatie, libre passage par terre ferme de Trieste à la frontière de Dalmatie. L'article 2 stipule que toutes les réquisitions servant au ravitaillement des troupes françaises pendant leur passage, seront accompagnées de quittances données par des commissaires, nommés à cette fin par Molitor. Les sommes mentionnées dans les quittances seront additionnées et contrebalancées par la quantité de marchandises qui, en vertu de la convention du 10 janvier, devaient être remises aux troupes autrichiennes. L'article 3 stipule que tout ce qui sera livré aux troupes françaises durant leur passage sera payé tout de suite, y compris le transport soit par mer soit par terre. L'article 4 prévoit que toutes les affaires relatives à la mise en application de l'article 1er seront confiées à des agents commerciaux français qui auront à informer les autorités [4].

Enfin, l'article 12 oblige le commissaire français d'informer aussitôt que possible son gouvernement et le général Andreossy, commissaire impérial à Vienne, que le retard intervenu dans l'occupation n'est pas dû au gouvernement autrichien mais aux circonstances qui avaient empêché l'embarquement des troupes françaises. Le passage étant autorisé ainsi de la part de l'Autriche, toutes les mesures sont prises pour que l'avance des troupes françaises par terre ne soit pas entravée, sinon le délai pour l'occupation des localités en Dalmatie et dans les Bouches viendrait à expiration [5].

[1] *Ibid.* Kar. 150 F, plan de Molitor dans la lettre de Ghisilieri à Stadion le 4.II.1806.

[2] Pisani, *o. c.*, 147.

[3] *Ibid.* Kar. 148 A, extrait du plan arrêté le 3 février 1806, dans la lettre de Klobušicki à l'empereur du 28.II.

[4] H. H. St. A.-Friedensakten, Karton 148 A. Extrait... dans la lettre de Klobušicki à l'empereur du 28.II.1806.

[5] *Ibid.* Kar. 157 C. Concepte und einige Copien von Noten des Fürsten Lichtenstein an den G. Andreossy.

En vertu des stipulations de cette convention, Molitor partit le 6 février de Trieste, en y laissant l'artillerie qui n'a pas encore été en état de se mettre en route. Selon son rapport au vice-roi d'Italie, il devait se trouver à Knin le 15, à Vrlika et à Sinj le 16, à Split le 17, à Makarska le 18, à Dubrovnik le 19 et à Kotor le 20 février. De Knin un régiment devait se diriger sur la côte et occuper Zadar, puis Šibenik (le 18). Molitor croyait ce plan réalisable, parce qu'il était convaincu qu'il trouverait une plaine et des bonnes communications, de sorte que ses troupes aguerries pourraient faire 25 milles par jour. Ce en quoi il se trompait fort, car il se trouvait engagé sur un terrain accidenté et sur de mauvaises routes. Il n'était, enfin, pas plus sûr que la république de Dubrovnik lui accorderait libre passage aux Bouches [1].

La remise de la Dalmatie et de l'Albanie vénitienne étant étroitement liée à l'évacuation de la Carniole, de Gorice et de Trieste, la Conférence aulique s'en est occupée déjà le 31 janvier en concluant que, si l'occupation avait lieu le 13 février, on ne pourrait pas songer à l'évacuation des provinces autrichiennes avant le 2 mars. Andreossy lui-même déclarait le 4 février à Stadion que, si l'occupation de l'Albanie vénitienne devait subir un retard sans la faute de l'Autriche, alors que la Dalmatie serait remise, ceci n'empêcherait pas les Français d'évacuer les régions mentionnées, ainsi que l'exigeait le traité de paix. Le ministre espérait maintenant que l'évacuation sera mise en œuvre sans tarder, et c'est dans ce sens qu'il écrivait à Brady. Quant à l'empereur autrichien, il exprimait des craintes au sujet de l'attitude de Marmont vis-à-vis de ce qui avait été convenu entre Ghisilieri et Lauriston, les commandants français ayant l'habitude de ne pas se soucier des arrangements signés par les plénipotentiaires [2].

Les procédés adoptés à Trieste et dans les pays occupés par l'armée de Marmont avaient provoqué la réunion de la Conférence aulique (le 6 février), laquelle ordonna au prince Lichtenstein de protester avec force auprès d'Andreossy, parce que ce général ne respectait pas les clauses de la paix. Quant à Stadion, il devait écrire à ce sujet à Ghisilieri [3], qui avait informé la cour de s'être accordé avec Molitor que les troupes françaises n'auraient qu'à passer par la route de Trieste à Rieka ou elles seraient embarquées pour Zadar et pour Kotor. Or l'empereur, impressionné par la lettre de Klo-

[1] Pisani *o. c.*, 147, 148.

[2] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 148 A, Stadion à l'empereur et François au ministre, 5.II.1806.

[3] *Ibid.* Friedensakten, 3. Ha., H Karton 157, III, 110. Protocollum conferentiae die 6-ta febr. 1806.

bušicki, ne croyait pas pouvoir approuver cette initiative bienveillante de Ghisilieri. Cependant, comme rien ne pouvait plus être changé, il informait de tout cela Stadion et lui envoyait la lettre du gouverneur de Rieka, en lui demandant d'exprimer son avis. Le même jour Stadion répondait au souverain, en lui exposant sa crainte que le manque d'embarcations pourrait prolonger la remise de la Dalmatie au delà de ce qui était souhaitable. Il n'oubliait pas de mentionner son entretien avec Lichtenstein, qui n'avait pas pu assister à la séance de la Conférence aulique le 6 février, au sujet de la note à remettre à Andreossy, et dont l'objet était la conduite de Marmont. Il promettait en outre à l'empereur d'écrire sur-le-champ à Brady et à Ghisilieri dans l'esprit des décisions arrêtées à cette séance. L'empereur, tout à fait d'accord avec cette lettre, en approuva les propositions [1]. C'est pourquoi Stadion écrivit le jour même à Brady, en lui donnant l'ordre d'accélérer la remise de la Dalmatie et de l'Albanie vénitienne [2].

Sur ces entrefaites la Conférence aulique s'était de nouveau réunie (le 9 février), traitant de l'évacuation de Trieste et du rapport Ghisilieri sur l'autorisation accordée aux troupes de Molitor d'utiliser la voie terrestre pour se rendre en Dalmatie, ainsi que de la remise de cette province. Sur le premier point il fut décidé que le général Vincent s'en chargerait. Sur les autres points on arrêta les instructions à donner à Ghisilieri [3]. Stadion informait l'empereur et écrivait aussi au marquis Ghisilieri que l'empereur avait bien compris les raisons qui avaient pu déterminer le marquis à accepter le passage des Français par la voie terrestre, et qu'il l'autorisait à tâcher de persuader Marmont d'accélérer l'évacuation de Trieste, car, s'ils l'avaient voulu, les généraux français auraient pu terminer les préparatifs et occuper la Dalmatie dès le 8 février, au lieu de continuer l'épuisement de cette province [4].

Ce n'était qu'à ce moment que l'empereur — après avoir consulté Stadion — répondait à la lettre de Klobušicki du 29 janvier. Il lui faisait savoir que la décision d'embarquer à Rieka des troupes françaises pour la Dalmatie avait été abandonnée brusquement en faveur de leur envoi par terre le long du Littoral. C'est pourquoi il n'y avait plus rien à changer. Étant donné qu'il connaissait les difficultés de ravitailler une armée si nombreuse, il lui donnait

[1] *Ibid.* Friedensakten, Karton 148 A, l'empereur à Stadion et celui-ci à l'empereur le 7.II.1806.

[2] *Ibid.* Kar. 150 A, Stadion à Brady le 7.II.1806.

[3] *Ibid.* Kar. 148 a, Protocollum conferentiae die 9 februarii 1806 habitae, dans la lettre de Stadion à l'empereur du 10.II.

[4] *Ibid.* Kart. 150 c. Stadion à Ghisilieri le 13.II.1806.

l'ordre de le renseigner au plus vite sur les conditions du passage des troupes à travers sa circonscription [1].

Sur ces entrefaites Lichtenstein également informa Andreossy du projet d'occupation de l'Istrie et de la Dalmatie. Ce général lui répondit qu'il a déjà été mis au courant par le général Dumas, chargé par Lauriston d'effectuer l'occupation de ces pays [2].

Après avoir reçu de la part de Ghisilieri la convention de Rieka du 3 février, Stadion lui aussi attira l'attention du marquis sur la possibilité que les Français essayent d'établir, sans que l'on s'en aperçoive, une communication directe avec les provinces nouvellement acquises, en ajoutant que c'est à quoi son souverain ne manquera pas de s'opposer avec la dernière énergie et ne le permettra d'aucune façon. Il lui recommandait donc vivement de l'empêcher, en se lamentant de ce que les Français n'ont pas encore quitté les régions occupées. Il attend impatiemment le rapport de Brady qui est chargé de persuader le commissaire français, au moment de la remise de la Dalmatie, qu'il se contente de l'acte formel de la remise de l'Albanie vénitienne si lointaine. Bien que sachant que Brady ne manquerait pas de hâter cette affaire [3], Stadion lui écrivait le même jour que Ghisilieri, l'informant qu'il avait reçu ses lettres du 3, 6 et 8 février, dont il avait été satisfait et qu'il les avait fait suivre sur le lieu à l'empereur. Il exprimait l'espoir que la convention Ghisilieri-Dumas pourra grandement faciliter son travail concernant la remise de la Dalmatie et de l'Albanie vénitienne, laquelle ne sera remise que formellement, puisque la remise matérielle n'est pas possible alors même que l'évacuation des pays héréditaires en dépend [4]. Et tandis que Marmont se répandait en promesses à Ghisilieri, déclarant qu'il évacuerait la Carniole de façon totale dès que les troupes françaises destinées à la Dalmatie et Kotor s'embarqueraient à Rieka, les généraux et officiers français ne cachaient pas leur opinion que la possession de Trieste et de Rieka était positivement nécessaire si l'on veut rétablir la jonction interrompue entre les localités italiennes et celles du littoral dalmate [5].

Un rapport adressé à l'empereur par Klobušicki fait voir que celui-ci considérait cette hypothèse comme définitive, et que le gouvernement français ne manquerait pas d'essayer d'arracher l'assentiment de François II à ce projet. Les commandants de Trieste, d'Istrie et de la terre ferme vénitienne ont d'ailleurs mis en

[1] *Ibid.* Kar. 148 A, l'empereur à Klobušicki le 16.II.1806.
[2] *Ibid.* Kar. 157 d, Andreossy à Lichtenstein, Vienne le 20.II.1806.
[3] *Ibid.* Kar. 150 c, Stadion à Ghisilieri le 22.II.1806.
[4] *Ibid.* Kar. 150 A, Stadion à Brady le 22.II.1806.
[5] *Ibid.* Kar. 149, Saurau à Stadion, Graz le 14 et 26.II.1806.

pratique ce projet en envoyant par cette voie, sous divers prétextes, les officiers et du matériel à destination de la Dalmatie ou vice-versa. Leurs courriers passent aussi par cette route sans se soucier des autorités locales. C'est pourquoi il demande des instructions pour savoir quelle attitude il devrait adopter dans cette affaire, car le peuple dans sa pauvreté ne pourrait pas supporter toujours ce fardeau [1]. Et en effet, les prévisions de Klobušicki se justifiaient en quelque sorte, puisque, ainsi qu'il le rapporte le 7 mars, le colonel Godard avait demandé, au nom de Molitor, le passage libre à travers le littoral de Croatie et retour, non seulement pour des transports de munitions, mais aussi pour le ravitaillement et pour les hommes, ainsi que toute aide et hospitalité [2].

Et maintenant nous allons voir comment les troupes françaises longèrent la côte croate. Les premières colonnes commencèrent à passer par Rieka le 7 février. A partir de cette date jusqu'au 28 février il n'y avait presque pas de jour sans que des troupes françaises, plus ou moins nombreuses, des généraux et des officiers de tous grades n'aient traversé la ville, quoique, aux termes de la convention, leur passage dût s'arrêter le 12 ou le 13 février. Le dernier contingent composé du 81e régiment, fort de quelques 1.700 hommes, n'arriva à Rieka que le 22 février. A son arrivée, n'ayant pas été annoncé, il dût se loger à Draga et à Podvežica. Klobušicki connaissait le tempérament des soldats français. C'est pourquoi il s'était mis en communication avec leurs commandants qui lui avaient promis de veiller à la discipline et de payer toutes les réquisitions. Et, à la stupéfaction du gouverneur de Rieka, ils avaient tenu parole. Sauf quelques menus incidents, tels qu'il s'en passe aussi au passage de troupes nationales, il n'y eut aucune doléance contre les soldats français. Et les commandants français, du premier au dernier, firent de leur mieux pour faciliter la tâche des autorités locales lors du passage de leurs troupes. Toutes les livraisons de vivres provenant de magasins autrichiens furent acquittées par des reçus en due forme. Quant aux articles appartenant aux communes et au peuple, ils furent payés comptant. L'accueil réservé aux Français par les habitants, un peu intimidés, ainsi que par les fonctionnaires, fut également de nature à faciliter leur passage. Aussi le colonel commandant le 81e régiment, en quittant la circonscription de Rieka, adressa-t-il de Senj [3] le 26 février, au

[1] *Ibid.* Kar. 148 A, Klobušicki à l'empereur, Fiume le 28.II.1806, dans la lettre de François II à Stadion du 17.III.1806.

[2] *Ibid.* Kar. 149, lettre de Klobušicki du 7.III, dans la lettre du gouverneur de Trieste Lovacs à Stadion le 13.III.1806.

[3] *Ibid.* Kar. 148 A, lettre de Klobušicki à l'empereur du 28.II, dans la lettre

gouverneur Klobušicki ses meilleurs remerciements. Celui-là, de son côté, manda deux jours après son rapport à l'empereur, se louant de la conduite des commandants français et des autorités locales, et en proposa quelques-uns à des décorations [1].

## IV

L'avance des troupes françaises à travers la Croatie, pays sans nulles ressources, ainsi que Molitor l'écrivait au vice-roi d'Italie (le 18 février), s'est terminée sans obstacles. Le 16 l'avant-garde française atteignit Knin où Molitor rencontra les colonels de gendarmerie Danese et Paolucci envoyés par Brady pour lui servir de guides [1]. Le 17 Knin était remis à Molitor, et Brady espérait qu'il pourrait achever la remise de Zadar dès la soirée du 19. On donna en même temps l'ordre que toute localité où les Français entreraient leur soit livrée immédiatement. Aussi Brady espérait-il que toute la Dalmatie terrestre serait remise aux Français dans un délai de 8 jours. Mais il craignait que la remise des îles dalmates et des Bouches de Kotor ne fût retardée à la suite d'événements imprévus et que les commissaires français ne se contenteraient pas d'une remise uniquement formelle [2].

Entre temps Molitor décida, sur la suggestion des deux colonels dalmates, d'amener le gros de son armée d'abord à Drniš et Šibenik et ensuite à Trogir, Split, Makarska et, par delà la Neretva, à Kotor. Un contingent spécial, composé de trois compagnies, devait occuper Sinj, Vrlika, Vrgorac et Imotski. Le général Dumas, commandant le deuxième groupe, se rendit dans la direction d'Obrovac, Karin et Novigrad et fit son entrée à Zadar le 18 février [3].

Le même jour Brady adressa une proclamation aux Dalmates, en portant à leur connaissance qu'aux termes du traité de Presbourg, leur pays venait d'être attribué aux Français et que les troupes françaises occuperaient successivement toutes les places fortes ainsi que toutes les régions, et que le 19 février le régime autrichien dans ce pays prendrait fin. Connaissant leur caractère, il leur annonce cette nouvelle et il leur souhaite tout bonheur [4].

de François II à Stadion du 17.III.1806 (dans cette lettre, la lettre aussi du colonel français, de Senj du 26.II).

[1] Pisani, *o. c.*, 148.

[2] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 149, Brady à Bellegarde, Zara le 18.II.1806 (copie de la lettre) dans la lettre de Saurau à Stadion, Graz le 27.II.1806.

[3] Pisani, *o. c.*, 148, 149.

[4] T. Erber, *Storia della Dalmazia dal 1797 al 1814*, I, Zara, 1886, 111.

Le lendemain il publia, en français, en italien et en croate, une proclamation dont le texte croate est le suivant :

« Proclam Matte Dumas, general od razdigliegna, vitnik od stata, jedan od zapovidnika voiske od dike, ciambellan od svoje vissinosti cessarove, Princip Jossip commessar ugliudni, i voini uxmnoxenoga cesara od Francesa, i kragl od Italie za uzetie possessa od Dalmacie. »

« Dalmatini ! Cessar Napoleon, kragl od Italje, vas kragl, povrachia vaš vassoi otacbinil On jest zabilixia vassa udessa, pogodba od Presburg ujamciva sastavliegne Dalmacje Kraglievini od Italje. U doçku cassa, kadachie soversitise ovai sastanak svoja vissinost Cesarova, i Princip Eugenio Napoleon ban od Italje, Kragliuje kako Vladitegl Opchjeni veru starj Bnetaçki Stata, a Gospodin general Molitor, komu Gnegovo Veliçanstvo Cessarovo, i Kragljevsko jest prida zapovid svoje voiske u Dalmacj, vlada od ovoga dneva sveru svik tolike od Sluxbe Ugliudne, koliko Voine. — Vridni Dalmatini ! Ispunite vassi udessa ; primite vasse misto, ono od vassi Stari meju Naroda ; prikazitese virni Otaçbini opchenoi, pomglivi za Sluxbu vassega Kraglia ; podloxni Zakonima pod koima jest On sdruxia Puk od Italje kako Kipi sa jedne same Obitogli : Budite dostoini biti u broju od Sinova Napoleonski. Ja primi Diçnu Zapovid da imam najme Gnegova Velicestva uviriti vas, da ochie on vas prigledati, ochie ponukati vassa umietnost i povratiçchie plodnost svakome uzniknutiu vasse cestitosti koje podove vase misto. — Visse ujamçegne stavno niste mogli vi zadobiti, od Oçeve Gnegove pomlie, od odbragne Principa Bana za vassega Vladiteglia i od jednoga Generala Poglavitza toliko Dostojan biti na gnegovo misto ? Zadar li 19. Vegliaçe 1806. General od Razdigljegne Matte Dumas[1] ».

Arrivé à Zadar le 20 février, Molitor [2] publie une proclamation du même genre, en avertissant les Dalmates que, pour le moment, le système d'administration autrichien restera en vigueur [3] et que, jusqu'à nouvel ordre, les lois autrichiennes continueront à être observées.

Sur ces entrefaites Lauriston, avec le gros de son armée, s'est mis en marche sur Makarska où cependant il n'a pas pu arriver avant le 8 mars. C'est là qu'il apprit que Ghisilieri avait remis les Bouches aux Russes, les Français ayant provisoirement renoncé à les occu-

[1] H. H. St. A., Friedensakten-Karton 150 A. Proclamation en croate ; en italien on la trouve chez Erber *o. c.*, II. Zara 1888, 5, et la traduction de l'italien en croate chez G. Novak, « Pokret za sjedinjenje Dalmacije s Hrvatskom (1797-1814) », *Rad JA*, 269 Zagreb, 1940, 63.

[2] Pisani, *o. c.*, 149.

[3] Erber, *o. c.*, II, 5.6.

per. Quant à Molitor, il avait réparti ses troupes en Dalmatie et occupé les îles de Brač, Hvar et Korčula [1].

On peut attribuer cette avance si lente de l'armée française d'occupation aux instructions secrètes que les fonctionnaires avaient reçues de la part du gouvernement viennois. On sait que l'empereur François en personne avait donné l'ordre d'évacuer tous les magasins pour que les Français n'y trouvent ni munitions ni vivres. Il n'est donc pas étonnant que Molitor dans son rapport au vice-roi Eugène se soit plaint de l'attitude du gouvernement autrichien, obligé, aux termes du traité de Presbourg, de livrer les places fortes dalmates avec tous les objets qui s'y trouvaient [2].

Molitor protesta aussi auprès de Ghisilieri, et se réclamant du traité de Presbourg, il demanda très énergiquement la restitution des munitions et des vivres emportés de Šibenik, Trogir, Split, Omiš et Makarska, puisqu'en droit ils appartenaient au royaume d'Italie. Et Ghisilieri, qui devait déjà répondre de la remise aux Russes des Bouches de Kotor, ne pouvait que promettre de faire tout son possible pour réparer les incorrections commises par son gouvernement [3].

A part cela, l'occupation de la Dalmatie et des îles s'étant passée en ordre, Stadion pouvait en informer l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, Suürmer [4]. Les rapports de Brady et de Ghisilieri sur le succès des opérations de remise ont pu satisfaire la Conférence aulique, laquelle a chargé Stadion d'en informer l'empereur. Stadion devait également exprimer la satisfaction du gouvernement autrichien aux deux commissaires et les féliciter de s'être si bien acquittés de leur tâche [5].

STJEPAN ANTOLJAK.

[1] Pisani, *o. c.*, 149.

[2] Vojnović, *o. c.* I, 82, 83.

[3] H. H. St. A., Friedensakten, Karton 150 b, Molitor à Ghisilieri, Makarska 8.III. et Ghisilieri au même le 10.III.1806.

[4] *Ibid.* Correspondenz mit der Türkei, 1806-66 A, Stadion à Stürmer, 1.IV.1806.

[5] *Ibid.* Friedensakten, Karton 148 a, Protocollum conferentiae die 2, 17, 19. martii 1806 habitae.

---

# LA LITTÉRATURE CROATE SOUS NAPOLÉON

## OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Le regretté Šišić avait raison d'affirmer que l'administration napoléonienne en Illyrie ne signifiait qu'un épisode [1] dans l'ensemble de l'histoire croate, épisode de beaucoup trop court pour laisser une empreinte de quelque importance dans le développement spirituel du peuple croate. Malgré son caractère éphémère, il est pourtant vrai qu'il a rendu possible l'éclosion d'un noyau très intéressant de littérature croate. C'est un fait qui mérite d'être étudié de près pour pouvoir en établir le sens et la portée.

Parallèlement à ce qu'on observe chez les Serbes deux ans et quatre ans plus tard, où la littérature en langue populaire commence par l'élaboration de la grammaire (1814) et du vocabulaire (1818) par Vuk, la littérature croate sous Napoléon prend la même marche. Ce noyau de littérature avait aussi ses grammairiens et son lexicographe, avec la seule différence qu'ils n'étaient pas une seule personne comme chez les Serbes, mais des personnages différant de pays et de langue, l'un originaire de la Lika ikavo-čakavienne, et les deux autres de Raguse iékavo-štokavienne, l'un ressortissant des Confins militaires passés naguère du régime autrichien sous celui de Napoléon ; des deux autres l'un était ressortissant de l'ancienne république dont Napoléon venait de supprimer l'existence, et le dernier piariste italien naturalisé à Raguse. Il est question de trois prêtres : Šime Starčević, François-Marie Appendini et Joachim Stulli.

Tous les trois travaillent indépendamment, à l'incitation des autorités napoléoniennes. D'après l'ordre reçu des Français à Ljubljana, Sime publie en 1812 à Trieste une grammaire française à l'usage « de la jeunesse militaire des provinces illyriennes », comme il est indiqué dans le titre de l'ouvrage. L'autre avait publié deux ans avant, en 1810, son grand dictionnaire grâce aux subsides du maré-

[1] *Hrvatska povijest*, troisième partie. Zagreb, éd. Matica hrvatska 1913, p. 103.

chal Marmont [1] et le troisième avait donné en 1808 la *Grammatica della lingua illirica*, qu'il dédie à Marmont et dont le but était de fixer grammaticalement le dialecte de Raguse.

Ce qui donne une signification toute particulière à la grammaire française de Šime, c'est le fait qu'elle paraît la même année que sa grammaire illyrique (1812), qui est, avant Vuk, la première tentative de codifier une langue commune croate sur la base d'un dialecte populaire dans une grammaire écrite en croate. Ce dialecte de caractère mixte ikavo-štokavien est employé dans la grammaire française aussi bien que dans la grammaire illyrique. C'est pourquoi, dans l'appréciation de l'œuvre grammaticale de Šime, on ne peut pas séparer l'une de l'autre, toutes les deux ne formant qu'un tout. Qu'il en soit ainsi, Šime se voit obligé à faire de la polémique linguistique [2] même dans un ouvrage destiné à l'usage pratique, celui de faire apprendre le français aux jeunes officiers illyriens qui servent sous le drapeau français. Cet état de choses nous oblige à étudier ensemble les deux *Ričoslovice* [3]. C'est d'ailleurs par le même néologisme composé que Šime traduit le terme grammaire dans ses deux ouvrages.

D'autre part, dans le dictionnaire, appelé du néologisme composé *Rječosložje* [4], mot à la façon duquel Šime forge le sien, Stulli poursuivait à peu près les mêmes buts de codification. C'est qu'il s'appliquait à présenter la pureté et la richesse [5] de cette langue commune

[1] Cf. Šišić, *ibidem*, p. 97 et la préface du *Vocabolario* où Stulli fait l'éloge du maréchal en disant : « Voi fissaste il primo l'epoca della vera coltura della lingua illirica... Infatti voi faceste nascere la grammatica di questa lingua. » Dans cette phrase il fait allusion à la grammaire d'Appendini.

[2] *Nóva ricsčslovica iliricsko-francèska*, p. 115, note 2. Sur l'importance de cette particularité voir plus bas.

[3] L'étude que le regretté Vodnik a consacré à Sime Starčević comme grammairien parue dans la revue slovène *Veda*, vol. II (1912), à l'occasion du centenaire de l'Illyrie napoléonienne, laisse malheureusement sa grammaire française sans appréciation ni analyse.

[4] Voici le titre exact de ce grand ouvrage pour lequel une étude d'ensemble fait malheureusement défaut : au tome premier dédié à l'empereur d'Autriche François II, *Rjecsosloxje u komu donosuse upotrebljenia, urednia* ; *mucsnia istich jezika krasnoslovja nacsini, izgovaranja i prorjecsja* ; au tome second *Rjecsosloxje slovinsko-italiansko-latinsko.* U Dubrovniku kod A. Martecchina 1806, 4°. Vol. I, 727 p., vol. II, 674 p. (avec la préface). En 1810 ce même ouvrage, dédié au maréchal Marmont, paraît sous le titre italien *Vocabolario italiano-illirico-latino.* Ragusa presso A. Martecchini. Tomo I, p. 834. Tomo II, p. 862 (avec la préface très intéressante). Une partie du matériel de ce dictionnaire est entrée en entier dans les six premiers tomes du grand dictionnaire de l'Académie yougoslave. Quant au reste, voir plus bas la note 1 de la p. 72.

[5] Dans sa préface Stulli insiste seulement sur le fait que son Dictionnaire « abbraccia tutta la richezza dei vocaboli (*sc.* illirici) ».

basée sur le dialecte štokavo-iékavien de Raguse. Ce n'est pas le même plan qui les fait travailler tous les deux dans la même direction, c'est plutôt la même tendance qui les inspire. Cette tendance se trouvait dans l'air de l'époque. Elle caractérise de façon égale leurs efforts linguistiques. C'est la tendance puriste. De même que Šime s'obstine à n'admettre que les mots croates pour les termes les plus usuels de la science, de même Stulli se croit autorisé à inventer de toutes pièces des mots nouveaux [1], tout en enregistrant soigneusement les mots populaires de son pays natal, de sorte qu'il est extrêmement malaisé de distinguer chez lui ce qui est vraiment populaire de ce qui n'est que son invention [2]. Or, il est temps d'essayer au moins de faire le triage entre la partie populaire et les inventions philologiques chez tous les deux, si l'on veut arriver à une juste appréciation de leur travail linguistique.

La tendance puriste est cependant très marquée aussi dans la langue qu'emploie dans sa partie croate le journal officiel de l'administration napoléonienne en Dalmatie, le *Kraljski Dalmatin* (*Regio Dalmata*) qui parut de 1806 jusqu'à 1810 [3]. Là aussi on trouve à chaque pas des mots croates nouvellement créés, qu'aucun usage n'a fait vivre, pour traduire des termes savants consacrés par un long usage, tels académie, tribunal, lycée, etc. Il en était de même dans les proclamations officielles autrichiennes, aussi bien que dans celles que faisaient les autorités françaises civiles autant que militaires. On voit par là que les premiers tâtonnements du croate pour entrer dans le domaine administratif se plaisent à traduire tout. Les deux savants ne pouvaient pas se soustraire à cette tendance de

[1] Le dictionnaire est tellement bourré de néologismes puristes faits de toutes pièces par lui, que le dernier rédacteur du Rječnik de l'Académie yougoslave, le regretté Maretić, s'est vu obligé à déclarer que, à partir du tome VI, il ne les enregistrerait plus. Cf. *Rječnik*, tome VI, p. 953 au mot Stulić. Pour le *Rječnik hrvatskoga jezika* de Broz et Iveković au contraire, il est resté tout de même une autorité quant à la pureté linguistique.

[2] Remarquez que leur façon de forger les néologismes pour remplacer les termes scientifiques les plus usuels est absolument identique. Témoin le titre de leurs ouvrages. Ils ont recours très abondamment à la composition nominale. *Ričoslovnica*, création de Šime pour « grammaire » est proprement « science qui parle des mots » (de *rič* « mot » et de *sloviti* « parler »), *rječosložje*, création de Stulli en remplacement du terme « dictionnaire », veut dire proprement « assemblage des mots » (de *riječ* « mot » et de *složiti* « assembler »). Pareille préciosité, ridicule aujourd'hui, domine chez tous les deux et se propage dans le journal officiel *Kraljski Dalmatin*.

[3] Lors du centenaire de l'Illyrie napoléonienne, le regretté Karlić a fait paraître dans les éditions de *Matica dalmatinska* une étude d'ensemble sur la partie croate du *Kraljski Dalmatin*. Il s'est efforcé d'en analyser minutieusement le contenu, mais l'analyse linguistique fait complètement défaut.

l'époque. Le travail des grammairiens et du lexicographe napoléoniens doit par conséquent être étudié sous l'angle de cette tendance puriste qui caractérise les efforts de ce temps pour créer une langue commune croate. C'est cela qui s'impose à quiconque entreprend d'étudier ce noyau de littérature qui commençait à éclore dans l'Illyrie napoléonienne.

L'effort fait en vue de créer une langue commune servant à la fois à la littérature et à l'administration se dessine avec beaucoup plus de netteté dans la partie croate de l'Illyrie que dans la partie slovène [1]. Là aussi Valentin Vodnik a adapté une grammaire française à l'usage des Slovènes, celle du grammairien impérial Lhomond [2], mais les ouvrages analogues à la *Grammatica della lingua illirica* d'Appendini (1808) et aux deux *Ričoslovice* de Šime manquent ici. Un analogue slovène pour le grand ouvrage lexicographique de Stulli fait complètement défaut. Il faut d'autant plus apprécier l'œuvre des trois prêtres, surtout lorsqu'on considère l'apparition de ces ouvrages avant la toute petite grammaire de Vuk (1814) et avant son grand ouvrage lexicographique, admiré à juste titre de tout le monde (1818). C'est pour cela que s'impose une comparaison détaillée de l'œuvre de Šime et de Stulli d'un côté avec celle de Vuk de l'autre, comparaison qu'on n'a faite jusqu'à présent qu'incidemment [3].

Starčević, Appendini et Stulli représentent, en outre, deux aspects de la question linguistique qui se posait en Illyrie napoléonienne dès les premiers temps de l'occupation française. Il s'agissait de savoir lequel des deux dialectes il fallait prendre pour base de la langue commune croate qui allait devenir la langue officielle de l'administration napoléonienne [4] : celui de la république de Raguse

[1] Le slovène sous Napoléon fait l'objet de la thèse de doctorat présentée à la Faculté de philosophie de Ljubljana par Janko Tavzes, *Slovenski preporod pod Francozi*. Ljubljana, 1929. Cf. aussi l'étude que le regretté Prijatelj a écrite à l'occasion du centenaire de l'Illyrie napoléonienne dans la revue *Veda* I (1911) sous le titre *Slovenščina pod Napoleonom*.

[2] L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Université de Zagreb provient de la bibliothèque de Stanko Vraz, un des poètes du mouvement illyrien, à en juger d'après son autographe. Il faut en conclure que l'adaptation de Vodnik lui a servi pour apprendre le français. Elle porte le titre *Pozhétki gramatike to je pismenosti franzoske gospoda Lhomonda*. Isslusheniga vuzhenika per visokih sholah v' Parisu. Sa latinske franzoske shole v' Illirii Prestavil Vodnik. V' Lublani per Janesu Retzerju Natiskavzu 1811, p. 118, in-16°.

[3] Branko Vodnik s'est borné à exposer les idées linguistiques de Šime Starčević au sujet de la langue illyrique à employer en Illyrie, voir *Veda* II (1912), p. 438-444.

[4] Celui qui a conçu l'idée d'introduire le croate comme langue officielle de l'administration illyrienne, en réservant au français le service intérieur, notam-

naguère supprimée ou bien celui de six régiments [1] des Confins militaires croates qui étaient très précieux à Napoléon. L'intention du gouvernement central de Ljubljana était d'introduire en Illyrie la langue nationale avec une orthographe unifiée. Or, dans la partie croate de l'Illyrie deux dialectes pouvaient se disputer l'avantage de devenir la langue officielle, le dialecte de Dubrovnik soutenu par le maréchal Marmont et par François-Marie Appendini qui, à cet effet, publiait dès 1808 sa *Grammatica della lingua illirica* [2], et le dialecte que Starčević avait exposé en 1812 dans sa *Nova ričoslovica ilirička.* Le premier pouvait être mieux vu dans les milieux officiels de Ljubljana, étant donné qu'Appendini était très estimé de Charles Nodier, rédacteur en chef du *Télégraphe officiel.* Il est de tout premier intérêt d'élucider les particularités de cette question.

La littérature proprement dite, en dehors de ces efforts pour établir une langue commune, est en Illyrie croate extrêmement pauvre. Il y manque même un poème comparable à l'hymne *Ilirija vstan* « Résurrection de l'Illyrie » de Valentin Vodnik. A Karlovac, à Dubrovnik et peut-être dans quelque autre lieu de l'Illyrie croate, la période napoléonienne n'a donné naissance qu'à quelques poèmes d'occasion de mince valeur poétique. Il y a cependant plusieurs indices qui nous autorisent à dire qu'on poursuivait sérieusement l'idée d'organiser à Karlovac un centre littéraire. Lopašić relate dans son ouvrage historique consacré à sa ville natale [3] que, sous

ment la correspondance avec les autorités centrales en France, était le chef du gouvernement de Ljubljana, le maréchal Marmont. Ayant séjourné pendant trois années consécutives en Dalmatie, il a acquis quelques connaissances du croate. Il s'enthousiasmait pour le dialecte de Raguse. Ainsi s'explique son aide au franciscain Stulli pour la publication du dictionnaire. Voir là-dessus Šišić, *o. c.*, et la préface de Stulli.

[1] Vuk a noté dans son dictionnaire l'anecdote que les Français avaient l'habitude d'appeler les habitants des Confins militaires, les « graničari » du nom composé *brät-regèmènta* pour avoir entendu très souvent employer par eux le mot *brat* « frère » dans les expressions telles que *odi brate, zima brate, da brate, bogme brate,* etc... Voir Broz-Iveković, *Rječnik hrvatskoga jezika,* vol. I, p. 96. Il est curieux de noter que Vuk attribue aux Français la formation d'un mot composé à la façon allemande. En tout cas, le mot rapporté par Vuk est une preuve que ces régiments jouissaient d'une certaine réputation dans le menu peuple de France.

[2] Que cette grammaire fût pour quelque chose dans cette question, la preuve en est donnée par le fait que Charles Nodier la possédait dans sa bibliothèque. Voir là-dessus sa *Statistique illyrienne* publiée par Dobrovoljc et Tavzes, p. 146, note 240, et R. Maixner, *Rad* 229, p. 19, note 4. Il est fort possible que le maréchal lui-même ait puisé ses connaissances du croate dans cette grammaire.

[3] *Karlovac, Poviest i mjestopis grada i okolice.* Zagreb, éd. Matica hrvatska 1879, p. 76 et suiv. Les pages 67-92 contiennent une foule d'indications très utiles pour la connaissance du régime napoléonien dans cette ville.

Napoléon, on faisait des préparatifs pour y créer un théâtre national. Mais il n'en fut malheureusement rien, parce que les événements se déroulèrent trop vite vers la fin du gouvernement napoléonien [1]. Plus d'importance vient à Karlovac comme centre littéraire du fait qu'en 1810 le gouvernement central de Ljubljana y organise une imprimerie qui a existé jusqu'à 1813 sous le nom de « *Civil- i militarsko knjigpritiskanje* [2]. » Là ont été imprimées les odes [3] de Mirko (Imbrih) Lopašić, celle sur l'arrivée de Marmont à Karlovac le 2 février 1810 et probablement d'autres qui ne nous sont pas parvenues, les archives municipales de Karlovac ayant été anéanties par un incendie. Là a été imprimée, en outre, la traduction du Catéchisme impérial faite par Starčević [4]. C'est là tout ce que nous savons sur l'activité de cette imprimerie.

Cette traduction marque une liaison entre les littératures croate et slovène de l'époque napoléonienne. Pour le traduire, les mêmes protagonistes s'employaient, en Slovénie Vodnik, en Croatie Starčević. Tandis que la traduction de Vodnik s'est conservée en entier [5], celle de Starčević, dans l'exemplaire de la Bibliothèque de

[1] Il faut signaler en passant encore ceci. Dans un des articles publiés au *Télégraphe officiel* Nodier regrette que l'illyrique « ne compte pas une société littéraire avouée, qui s'occupe de son étude ». Cf. *Statistique illyrienne*, p. 62 et 144, note 223. Le comte Antoine Sorgo, membre de l'Académie celtique de Paris, prenait en effet l'initiative d'en fonder une à Ljubljana et une autre à Dubrovnik. Il n'en fut malheureusement rien à cause de l'évacuation arrivée trop vite pour l'exécution de ce projet. Voir B. Kovačević, *Osnivanje akademija u Napoleonovoj Iliriji.* Strani pregled, I (1927).

[2] Voir là-dessus l'article de Josip Gjurić dans le journal *Novosti* du 5 mars 1934 sous le titre *Stampa staroga Karlovca.* Remarquez que le titre de l'imprimerie française de Karlovac ne correspond nullement à la manière de parler croate. Il est le calque exact de l'allemand *Civil- und Militär-Buchdruckerei* Il a dû être fait par un Croate qui pensait en allemand et ne savait pas le français. D'ailleurs au commencement l'administration française elle aussi se servait de l'allemand.

[3] La Bibliothèque de l'Université de Zagreb en a conservé deux : *Preporod grada na Arvati Karlovca dana* 2° *velikomašnjaka u letu 1813 doživljen.* U Karlovcu, 1813, in 8° et *Pesma na čast velikog bojnovodje njih izvišenosti g. Pavla Radivojevića vu Karlovcu gradu 1813 izpevana.* U Karlovcu s dopušćenjem starejch, 1813, 8°.

[4] En voici le titre exact : *Katechismus u svih francuskoga cesarstva cirkvah uselan* (avec la faute d'impression *s* au lieu de *p*). U Karlovcu, 1812. « U » Czivil y Militarzkom Knyg Pritiskanyu. L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Université de Zagreb provient de la bibliothèque de Velimir Gaj. Il ne contient que 16 pages in-16.

[5] Elle a fait l'objet de l'étude du regretté Ilešić dans la *Strena Buliciana* sous le titre *Slovenski pjesnik Valentin Vodnik i Napoleonov katehizam.* La traduction de Vodnik ne repose pas sur l'original français, mais sur l'adaptation faite pour l'usage des évêchés italiens. C'est parce que le Catéchisme impérial n'était pas

l'Université de Zagreb, ne contient que la partie traitant de l'histoire biblique, l'ordre de Napoléon relatif à l'introduction du Catéchisme dans tous les pays de son empire et l'autorisation de l'archevêque de Milan de l'employer dans les églises. Tout le reste manque. Nous ne savons par conséquent pas au juste si le Catéchisme impérial a été ou non traduit en entier en croate [1].

Il s'ensuit de tout ce que nous avons avancé jusqu'ici qu'il vaut la peine d'entreprendre une fois l'étude approfondie de la constitution de ce noyau littéraire qui s'est formé dans l'Illyrie napoléonienne, et cela pour deux raisons principalement.

Comme nous venons de le voir, l'une de ces raisons serait le fait que ce noyau précède les réformes de Vuk chez les Serbes et celles du mouvement dit illyrien chez les Croates, réformes qui ont abouti à fixer définitivement la langue littéraire et officielle chez les Serbes et Croates. Notre étude nous permettra donc d'établir la part qui revient aux efforts faits sous Napoléon en ce sens.

L'autre raison s'impose par le fait curieux qu'il existe un désaccord évident entre le but politique pour lequel Napoléon a créé l'Illyrie et les résultats littéraires qu'elle a donnés. On sait que Napoléon ne l'a pas créée pour des motifs ethnographiques. Au point de vue national, l'Illyrie de Napoléon n'était pas le précurseur de la future Yougoslavie telle qu'elle était issue de la première guerre mondiale. En dehors des Croates et Slovènes, l'Illyrie napoléonienne embrassait des allogènes : les Allemands du Tirol et les Italiens de l'Istrie. Quant aux Croates, elle n'en contenait qu'une partie, et quant aux Serbes, elle ne comptait que ceux des Confins militaires et de la Dalmatie [2]. Les Serbes, d'ailleurs, ne jouaient en Illyrie qu'un rôle tout à fait effacé [3]. L'Illyrie a été créée pour permettre

égal dans tout l'empire. Il admettait de légères divergences et des modifications suivant les pays et les circonstances. Voir là-dessus l'étude d'André Latreille, *Le Catéchisme impérial de 1806*, Paris, Les Belles-Lettres, 1935.

[1] Il se pourrait que l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Université de Zagreb contenant une lourde faute d'impression provienne de la correction des épreuves et non de l'exemplaire définitif qui serait à chercher.

[2] Quant à la superficie, l'Illyrie napoléonienne était un peu plus grande que l'État fédéral de Bosnie et Herzégovine. Elle comptait 54.998 km. carrés avec 1.556.000 habitants dont 1.312.955 catholiques et seulement 224.418 orthodoxes, le reste un nombre insignifiant de protestants, réformés et juifs.

[3] Il n'en pouvait pas être autrement parce que, dans la capitale serbe de ce temps, à Novi Sad en Vojvodina, on s'enthousiasmait pour la Russie et l'Autriche, adversaires de Napoléon. L'évêque Georgije Popović glorifie, dans l'église de Senta, le 7 avril 1814, l'empereur autrichien pour sa victoire sur Napoléon. Tout de même la grande figure de Napoléon ne cessait pas d'intéresser les Serbes de Vojvodina. Nous en avons conservé des preuves dans les publications serbes de ce temps. Ainsi Joakim Vuić publie à Budim en 1818 son ouvrage panégyrique

à Napoléon de venir en contact avec l'empire ottoman d'un côté, et de l'autre pour compléter le blocus continental en coupant la liaison de l'Autriche avec la Méditerranée sujette à l'influence anglaise [1]. Or, cette création de la pure politique napoléonienne qu'était l'Illyrie a pu pourtant donner naissance à des littératures en langues nationales dans la partie croate aussi bien que dans la slovène, littératures qui, dès le commencement, s'efforçaient de créer une langue commune valable pour l'administration autant que pour la composition des œuvres d'art. Le fait est d'autant plus instructif qu'il est unique de son genre dans l'histoire napoléonienne.

Conformément à ce bref exposé, notre étude comportera six chapitres. Dans le premier nous étudierons la grammaire française de Šime Starčević en liaison avec sa grammaire illyrique ; dans le second, nous analyserons ses vues linguistiques en liaison avec ses efforts de créer et de codifier une langue commune pour les Croates ; le troisième apportera l'examen de l'œuvre lexicologique de Stulli ; le quatrième s'occupera du caractère général de la langue croate du *Kraljski Dalmatin* ; dans le cinquième je tâcherai de réunir et de caractériser ces bribes de poésie d'occasion que nous avons conservées de cette époque, et dans le sixième on examinera la traduction du *Catéchisme impérial* et des ouvrages consacrés à l'enseignement civique en Illyrie.

intitulé *Slava Napoleonova*. Dans la même ville en 1822 Djordje Magaraševič fait paraître une traduction de l'allemand, comme il dit, mais en vérité une traduction du français, sous le titre *Nove istoričeske pamjatodostojnosti života Napoleona Bonaparta*. Cf. Šafarik, *Geschichte der serbischen Literatur*, pp. 424 et 434. Le même Magaraševič publie à Vienne en 1823 un ouvrage qu'il a fait d'après les sources allemandes sous le titre *Istorija najvažniji politični evropejski priključenija ot vienskog mira 1809 do 1819 god.* A la page 313, au chapitre XLVII, en parlant de l'Illyrie, il glorifie le magnanime empereur autrichien (*velikodušni naš imperator*) pour avoir contribué à la paix de l'Europe et mentionne le statut autrichien de l'Illyrie en date de 10 août 1816, statut qui divise l'Illyrie napoléonienne en deux gouvernements. On a trouvé chez les familles serbes d'Osijek et ailleurs des journaux allemands et des feuilles volantes qui s'occupaient de Napoléon. Ainsi *Beyträge des Krieges der Jahre 1812 und 1813 oder das erwachte Europa*.

[1] C'est l'empereur lui-même qui, dans son discours du 3 décembre 1809 tenu au Corps législatif, définissait de cette façon l'occupation française de l'Illyrie : « Les provinces illyriennes, disait-il, portent sur la Save les frontières de mon grand empire. Contigu à l'empire de Constantinople, je me trouverai en situation naturelle de surveiller les premiers intérêts de mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le Levant. » Voilà qui est net et ne peut pas être plus clair au sujet de ses véritables intentions.

# I

## La grammaire française de Šime Starčević : aperçu général

Cet ouvrage de 311 pages in-8 a paru en 1812 chez Gaspar Weis sous un titre très ampoulé : *Mozin Nova ricsôslovicza iliricskofrancèska prineshenà po Shimi Starcsevichu xupniku od Novog u Lici na potribovanje vojnicske mladosti iliricskih darzhavah* [1], ce qui veut dire « Nouvelle grammaire illyrique-française traduite de l'allemand par Šime Starčević, curé de Novi en Lika, à l'usage de la jeunesse militaire des provinces illyriennes ».

Ce long titre contient tout ce qui concerne l'origine de cet ouvrage. D'abord il nous informe sur sa source. C'est une traduction de l'allemand. L'auteur de l'original allemand est aussi indiqué. C'est l'abbé Mozin, grammairien et lexicographe de l'Empire [2]. Ce qui est encore plus précieux, c'est que nous sommes informés pour qui ce manuel a été écrit [3]. C'est à l'usage de jeunes gens enrôlés dans les régiments

[1] Le mot *država* servait au temps de Napoléon à traduire la désignation officielle française « province » non « état », comme de nos jours. Ainsi *KraljskiDalmatin* rend le terme français « provinces illyriennes » par « države slovinske ». Voir Šišić, *o. c.*, p. 94.

[2] J.-M. Quérard, *La France littéraire ou le dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des savants des littératures étrangères qui ont écrit en français*, Paris, 1834, p. 354, mentionne l'abbé Mozin comme grammairien et lexicographe, auteur de grammaires françaises pour les Allemands et de grammaires allemandes pour les Français, d'un dictionnaire français-allemand, de manuels d'anecdotes et de correspondance, d'anthologies pour les adultes et pour les enfants. La grammaire française qui servait de base à Šime Starčević a été remaniée à l'usage français sous le titre *Nouvelle grammaire allemande-française contenant dans les deux langues les règles de la langue allemande accompagnées d'exemples et d'exercices*, Tübingen, 1809. En dehors de ces grands bouquins, il existe encore de lui *Vollständiger Auszug der französischen Sprachlehre* (*Abrégé complet de la grammaire française*), Stuttgart, Cotta, 1812. Cet abrégé a pu servir, lui aussi, de base à Starčević, puisque l'exemplaire de la grammaire française de Mozin pour les Allemands ne concorde qu'en partie avec l'adaptation de Starčević.

[3] Remarquez tout de suite que pour le même but il a écrit sa grammaire illyrique dont le titre est *Nova ricsoslovixa iliricskà vojnicskoj mladosti krajicsnoj poklonjena trudom i nasstojànjem Shime Starcsévicha xupnika od Novoga u Lici* (Nouvelle grammaire illyrique donnée à la jeunesse militaire des Confins militaires par l'application et les soins de Šime Starčević, curé de Novi en Lika) avec la seule différence que la grammaire française s'adressait aux jeunes officiers de toute l'Illyrie, et sa grammaire croate seulement aux officiers des « graničari », c'est-à-dire à ceux des six régiments qui sont devenus soldats de Napoléon. La chose est assez curieuse. Elle veut dire que Starčević veut gagner les jeunes officiers de ces régiments à ses réformes linguistiques.

français de tous les pays illyriens qu'il est destiné. Outre cela, dans l'adjectif *Nôva* « nouvelle » accolé au mot *ričoslovica* « grammaire » il indique que c'est là une grammaire nouvelle par rapport à quelque autre qui a été publiée auparavant [1]. C'est là son point de vue personnel vis-à-vis de son ouvrage.

Ainsi Starčević nous dispense de la nécessité de faire de longues et minutieuses recherches sur la source et sur la destination de sa grammaire. Ce qui reste obscur, c'est la question de savoir pourquoi il appelle sa grammaire française nouvelle, puisque avant lui, qu'on sache, personne n'a écrit de grammaire française pour les Croates. Sa grammaire est le premier ouvrage de ce genre chez les Slaves méridionaux. Pour résoudre ce petit problème, il y a lieu d'invoquer deux circonstances. Premièrement, il appelle de la même façon sa grammaire illyrique qui a paru la même année : *Nôva ricsoslovicza iliricska.* A ses yeux, elle est aussi une grammaire nouvelle par rapport à une autre ancienne. Quelle est celle-ci ? La réponse à cette question nous est donnée dans la petite polémique qu'a eue Starčević avec Appendini au sujet des adjectifs possessifs, à l'intérieur de sa grammaire française. En 1808 Appendini a publié sa *Grammatica della lingua illirica* [2]. Les deux grammaires de Starčević sont en effet des grammaires nouvelles par rapport à celle-là. S'il en est ainsi, les deux grammaires de Starčević doivent être considérées comme une contre-partie ikavo-štokavienne vis-à-vis de la grammaire štokavo-jékavienne du savant p ariste ragusain.

D'après le titre, Starčević a conçu sa grammaire comme un manuel pratique destiné à la jeunesse militaire, qui doit apprendre le français de tous les jours, les dialogues quotidiens et le vocabulaire le plus courant, et non le français littéraire. Sa grammaire comporte par conséquent deux parties : dans l'une il expose les règles de la langue française, dans l'autre il donne, avec la traduction croate, le vocabulaire et les dialogues. Mais ces deux parties ne sont pas séparées l'une de l'autre. Les règles sont mêlées avec le vocabulaire et les dialogues.

Le but pratique qu'a eu Starčević dans son manuel l'a contraint à être plus indépendant de sa source, à faire des reman ements et

[1] Nous ne croyons pas que Starčević a pu être induit à employer cet adjectif par l'abbé Mozin qui a appelé lui aussi ses manuels nouvelles grammaires. L'abbé Mozin avait grande raison de faire ainsi, parce qu'une foule de grammaires françaises ont précédé la sienne.

[2] Rešetar considère celle-ci comme une des meilleures de l'époque ancienne. Voir Fancev dans *Hrvatska Enciklopedija* I au mot Appendini. Au moment où elle paraissait, Marmont devait déjà savoir quelque chose du croate, puisque Appendini dit expressément dans sa préface : « La cognizione della lingua Illirica, che non è più nuova al vostro orecchio... »

à omettre les parties du manuel allemand qu'il ne jugeait pas nécessaires pour son public. Il ne traduit pas [1], il adapte.

Le manuel allemand qui servait vraisemblablement de base à Starčević est un lourd bouquin savant. Son titre : *Französische Sprachlehre* (Grammaire françoise) *in einer neuen und fasslichen Darstellung bearbeitet vom l'abbé Mozin*, Tübingen, Cotta, 1809. Ce manuel est un amas de considérations sur les règles de la langue française avec des observations critiques sur d'autres grammairiens de l'époque, comme Wailly, Lavizac, etc. Une anthologie s'y trouve jointe. Tout cela, cela va sans dire, a été omis par Starčević.

Dans la préface [2] Starčević nous informe qu'il a composé sa grammaire sur l'ordre des autorités préposées (*zapovid poglavárah*). Quand et à quelle occasion il a reçu cet ordre, nous n'en savons rien au juste. Nous pouvons seulement supposer que c'était au cours de l'année 1811, lors de son séjour auprès du gouvernement central à Ljubljana, capitale de l'Illyrie.

Dans la préface il nous indique aussi la date où il a terminé son travail, le 28 décembre 1811.

Dans la même préface il se plaint de la brièveté du temps qu'il a eu à sa disposition pour mener à bout son travail. A cause de cela il prie le lecteur de lui pardonner ses fautes. Il n'a pu mettre au point son travail, parce qu'il a été vraisemblablement pressé par les autorités françaises de le publier tel quel.

Quant à la disposition de la matière grammaticale, il suit l'ordre adopté par sa source. Il se permet pourtant çà et là d'intercaler des observations personnelles, tout en omettant ce qui ne lui paraît pas nécessaire pour les Croates. Ainsi, dans le chapitre consacré à la prononciation, en faisant au § 8 la distinction entre le timbre ouvert et fermé des voyelles françaises, conformément à ce que fait Mozin, il a voulu probablement écarter une des difficultés qu'ont les Croates en apprenant le français, avec les comparaisons des voyelles croates [3].

Dans la même partie de son manuel, §§ 21 et 33, Starčević intercale ses propres observations sur la prononciation française des

[1] L'expression qu'emploie Starčević dans le titre *prinešena iz nimačkoga* signifie en effet « traduite de l'allemand ». Voir *Rječnik* de l'Académie yougoslave, vol. XI, p. 633 d.

[2] Il y a seulement deux exemplaires accessibles aujourd'hui de cette grammaire dans la Bibliothèque de l'Université de Zagreb. Il manque malheureusement à l'un des deux, cinq pages (138-145) vers le milieu. Cet exemplaire provient de Mato Sabljar.

[3] Starčević, pp. 6-7. Mozin, éd. 1810, p. 6, rapproche la prononciation de *e* ouvert français dans les mots *père, procès*, etc., de la voyelle *e* des mots croates *jer* « car », *čer* « hier », etc.

voyelles. Ainsi lorsqu'il parle des voyelles palatales arrondies écrites *u* et *eu*, il renvoie son lecteur aux voyelles hongroises *ö* et *ü* [1].

Il paraît ensuite qu'il a fait des observations personnelles sur la prononciation de ces Français qui se sont établis en Illyrie, par exemple lorsqu'il parle de la position arrondie et projetée des lèvres françaises quand on prononce *ö* ouvert dans les terminaisons *-euil*, *-euille* [2].

En décrivant au § 28 la prononciation extrêmement difficile pour les Croates du groupe vocalique français *ui* (écrit chez lui *uy*), il conseille à ses lecteurs de le prononcer simplement comme l'impératif croate *uij* [3] du verbe *ujiti* « mordre », ce qui est naturellement faux, mais son observation dénote tout de même qu'il était averti des difficultés de la prononciation française.

Quant à la semi-consonne *i* décrite *ill*, il enseigne qu'il faut la prononcer comme la consonne palatale croate *lj* [4]. Dans ce cas, il suit l'enseignement de son maître Mozin qui s'oppose lui aussi à la prononciation parisienne de *travail* comme *travaï*.

Çà et là Starčević met en relief les différences qui existent entre les manières de s'exprimer croate et française. Ainsi au sujet du pronom personnel indéfini *on*. Il en donne comme traduction allemande *man*, en italien le pronom réfléchi *si* et en croate également le pronom réfléchi *se*, ce qui est juste [5].

En liaison avec les adjectifs possessifs français *son*, *sa*, *leur*, il donne toute une petite dissertation sur les adjectifs possessifs croates *njegov*, *njezin* et *njihov*, et polémise avec Appendini qui prétendait dans sa grammaire que *njezin* ne doit pas exister dans la langue pure (littéraire) parce qu'il n'existe pas dans la langue ragusaine [6].

Il met ensuite en relief les nombreuses différences qui existent entre le français et le croate en ce qui concerne les régimes verbaux. Il corrobore ces différences avec de nombreux exemples où le désaccord est évident [7].

Il s'ensuit de ces observations que Starčević était en train d'écrire une grammaire différentielle française-croate, idéal qu'on n'a pas

[1] Starčević, pp. 9 et 11, 12. Mozin, pp. 9 et 31.

[2] Il dit notamment : « *euil euille* izgovara se kao kod nas *elj*, ali se *e* izgovara poput ugarskoga *ö* t. j. isti *e* izrečen kroz okruglo zaostrene usnice ». Il n'y a rien de comparable chez l'abbé Mozin aux pages 9, § 31 et 12, § 46.

[3] Starčević, p. 10, § 28. Mozin, p. 10, § 39.

[4] Starčević, pp. 12 et 20, § 20. Mozin, p. 19, §§ 69 et 70.

[5] Starčević, p. 100. Mozin, p. 191, § 246.

[6] Appendini, *Grammatica della lingua illirica*, p. 176, dit seulement que *njezin* « nel dialetto ragusino è affatto in disuso ».

[7] Starčević, p. 231, § 295. Mozin, p. 382, § 9.

atteint même de nos jours, et non pas une simple traduction du manuel allemand. S'il n'est pas arrivé à appliquer méthodiquement et systématiquement ce bon principe, la cause doit être cherchée sans doute dans cette brièveté du temps qui lui a été accordé par les autorités napoléoniennes pour la composition de son livre. En tout cas, l'affirmation que donne Starčević dans le titre de son livre, que c'est une simple traduction de l'allemand, n'est pas tout à fait exacte. Sa grammaire était en vérité le remaniement et l'adaptation du bouquin allemand avec l'adjonction au surplus des dialogues quotidiens. Comme premier essai de grammaire française pour les Croates, c'est une œuvre remarquable.

*à suivre*) P. SKOK.

---

# VOYAGEURS FRANÇAIS EN DALMATIE

## RÉELS ET IMAGINAIRES :

## XAVIER MARMIER, ALBERT DUMONT ET FRANCIS LEVASSEUR

---

Quoique les trois auteurs dont nous nous proposons de parler ici présentent la Dalmatie comme une *terra incognita*, quoiqu'elle soit restée inconnue même après leurs investigations, il n'est pas moins certain que de tout temps la Dalmatie, prise dans un sens très large (c'est-à-dire embrassant toute la côte karstique de l'Adriatique, de la Sotcha à la Boyana) a eu pour les voyageurs français un attrait de tout premier ordre. Et au XIX^e siècle, les souvenirs de la domination napoléonienne, la vogue littéraire dont jouissaient les peuples réputés primitifs, l'amélioration des conditions de voyage par la maîtrise de la vapeur, tout cela a puissamment stimulé l'intérêt des voyageurs et contribué à faire jaillir toute une vaste production de récits de voyage, inégale par la qualité aussi bien que par la source d'inspiration. Car à côté des itinéraires réels il y a eu d'autres, inspirés par des lectures, produits de l'imagination pastichant ou plagiant des écrivains qui, eux, avaient vraiment vu la Dalmatie.

En dehors de la communauté du sujet, nos trois auteurs ne présentent pas d'affinités spéciales. Leur rapprochement, suggéré par le hasard de lectures, se justifie cependant par la proximité des dates de publication. Au surplus, un des trois, Levasseur, est un fantaisiste, rejeton attardé et abâtardi de ces mystificateurs aimables de l'époque romantique, amateurs du pittoresque qu'ils étalent à grands coups de pinceau, sans avoir jamais visité l'objet de leur peinture. A côté de cet explorateur sédentaire, Marmier et Dumont représentent des voyageurs réels quoique d'une espèce différente, le premier étant littérateur, excellent écrivain aujourd hui oublié, alors que le second est un des meilleurs archéologues français de son époque.

# I

Xavier MARMIER [1] a visité la Dalmatie et le Monténégro en 1852, entraîné « par l'amour incessant du voyage, cet amour qui s'accroît par la marche, *crescit eundo* », à quelques mois d'intervalle de son voyage en Amérique, performance qui, à cette époque, n'était pas banale. Voici comment il expose la génèse de ses *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, publiées d'abord par la *Revue contemporaine* en 1853 :

Je cherchais, pour donner à mon éditeur une raison d'accepter mon livre, et pour inspirer à notre cher et difficile sultan le public, la velléité de le lire, je cherchais sur notre vieille terre d'Europe quelques-unes des régions les moins explorées, et je m'arrêtai à la Dalmatie, au Monténégro.

La Dalmatie, nous l'avons possédée en nos jours de conquête universelle ; nous y avons porté nos lois, notre esprit d'initiative ; nous y avons fondé des monuments, et laissé de nobles traces. Mais, depuis quarante ans, cette antique colonie romaine, inscrite quelque temps parmi les colonies de la France, et retranchée de la France par le trait de plume d'un congrès, a poursuivi, entre la petite mer qui la borde d'un côté et les provinces turques qui l'étreignent de l'autre, son humble, silencieuse, modeste existence si loin de nous, tellement en dehors de nous, qu'elle est devenue pour nous, dans ce retranchement d'un demi-siècle, une sorte de terra incognita, bien plus incognita que la lointaine Californie, ou l'antipode australien.

Le Monténégro, qui a récemment attiré plusieurs de nos écrivains distingués, était, à l'époque où j'allai le voir, plus inconnu encore parmi nous que la Dalmatie.

A part deux volumes un peu diffus et çà et là un peu erronés de M. Vialla de Sommières, à part un très scientifique chapitre de la Turquie d'Europe par M. Boué, et quelques éloquentes pages de M. Cyprien Robert, je ne sais en quel livre français j'aurais pu trouver quelque document sur cette highland de l'Adriatique, ce rocher de Kabyles slaves, ce nid de Caucasiens grecs, ce clan de Robroy.

Plusieurs ouvrages d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Serbie m'ont donné dans mes recherches les meilleures notions.

En m'en allant de la vallée du Rhin à la cime du Monténégro, je ne songeais point à faire un dénombrement de population, ni une statistique commerciale ou industrielle, toutes choses très variables.

Je voulais observer de mon mieux le caractère distinctif des pays que je visitais, étudier leurs mœurs et leur histoire, recueillir leurs traditions.

[1] Né à Pontarlier (Doubs) le 24 juin 1809, mort à Paris le 11 octobre 1892. Bibliothécaire au Ministère de l'Instruction publique (1840-1846), puis conservateur à la Sainte-Geneviève. Membre de l'Académie Française en 1870. Directeur de la *Revue Germanique* (1829), s'est occupé de l'histoire des peuples scandinaves. Récits de voyage : *Lettres sur le Nord* (1845, 2 vol.), *Lettres sur l'Algérie* (1847), *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1848, 2 vol.), *Lettres sur l'Amérique* (1852, 2 vol.). Romans et nouvelles : *Les Fiancés du Spitzberg* (1858), *Gazida* (1860), *Histoire d'un pauvre musicien* (1866), etc. Traductions de l'allemand (Gœthe, Schiller, Hoffmann, etc.).

Réunies en volume, ces *Lettres* parurent la même année à Paris, chez Bertrand, en 2 vol. Le livre dut avoir du succès, car la piraterie de la librairie s'en empara dès 1854, en publiant une édition de Bruxelles et Leipzig (Kiessling, Schrée, et Comp. en 2 vol.). La deuxième édition française (Paris, Victor-Havard) est de 1884.

Parti par le Rhin, la Suisse et l'Italie septentrionale, Marmier nous assure n'obéir qu'à « cette charmante faculté qu'on appelle la folle du logis », à l'imagination qu'il invoque en vrai romantique :

Chère, aimable folle qui, de son manteau diapré, nous cache les mornes réalités de la vie ; qui, au son de ses joyeux grelots, nous entraîne loin des perfides voies où la flamme des cœurs s'éteint sous un chiffre, où la pensée se glace sous une laborieuse combinaison, où le céleste rayon de l'âme s'efface devant l'éclat d'une pépite californienne ; l'imagination, joyeuse bohémienne, ennemie du souci matériel, oublieuse du lendemain, courant au hasard par monts et par vaux, partout où une fraîche vallée l'attire, où une fleur sourit à ses regards, où un oiseau matinal répond à sa chanson, où une des grandes scènes de la nature l'élève des brumes de la terre jusqu'aux divins espaces que la raison, dans son misérable orgueil, ne comprend pas et vers lesquels l'imagination s'élance sur les ailes de sa foi comme le condor au vol puissant sur les cimes des Andes.

Me voilà donc en marche avec cette séduisante compagne qui lit avec moi mes Reisetaschenbücher ; qui, avec moi, en tourne les feuillets, et, à chaque page, jette sur un nom de ville ou de montagne un prestige que j'essayerais en vain d'écarter (p. 2).

Le changement de décor réveille cependant l'observateur en lui et, une fois arrivé à Trieste, sans perdre le goût du pittoresque et de la recherche littéraire, il devient presque un « enquêteur » dans le sens du journalisme moderne. Voici ses observations sur Trieste, ville cosmopolite dont le port se trouvait alors en plein essor :

...La langue générale de Trieste est l'italien. L'Autriche s'efforce d'y propager l'allemand, et il commence à y étendre ses racines ; mais les habitants des campagnes répandent aussi dans la ville, où ils viennent sans cesse, l'usage des dialectes slaves, et les Français et les Anglais y maintiennent le leur.

La même variété qui éclate dans les idiomes, on la retrouve dans les costumes. Bien entendu que la haute classe de la société, ici comme partout, se soumet aux lois de cette reine de Paris qu'on appelle la Mode, qui, en dépit de toutes les révolutions, continue gaiement à trôner sur ses tabourets de fleuristes ou ses bancs de tailleurs, et par tous les chemins de fer, par tous les navires, envoie ses souveraines ordonnances du pôle sud au pôle nord, aux élégants salons des cités impériales, aux petites îles perdues dans l'immensité des océans. Mais le peuple, qu'elle n'a point encore soumis à son pouvoir, asservi à ses mobiles caprices, le peuple est curieux à voir dans son costume primitif, dans cet uniforme assemblage d'habits noirs et de robes à volants, calqués d'année en année, ou de mois en mois, sur le même modèle ; et à Trieste, il y a plusieurs peuples également persistants dans leurs habitudes traditionnelles. Là, le peuple des matelots grecs avec leur petite veste ronde, leur large pantalon et leur bonnet rouge replié sur l'oreille ; ici, le peuple des Arméniens, avec leur coiffure noire pareille à une toque

d'avocat, leur long cafetan et leur ample ceinture ; de tous côtés, le peuple illyrien, vêtu tel qu'il l'était il y a des siècles : les hommes, d'une veste ronde brodée sur les coutures, d'un gilet où étincelle une longue rangée de boutons en métal, d'un pantalon flottant qui ne descend que jusqu'au genou, et la tête couverte d'un haut bonnet en peau de loutre ou de renard, taillé de telle sorte qu'on dirait que le vent contre lequel il doit servir d'abri en a enlevé la moité. Les femmes portent sur la poitrine un étroit corsage d'où sortent de larges manches de chemise brodées ; sur les flancs, un jupon d'une couleur éclatante, et sur la tête un mouchoir en toile blanche, dont les pans dentelés retombent sur leurs épaules. Ceux-là sont encore, dans la classe agricole, dans la classe industrielle, des espèces de patriciens ; et le dimanche, quand on les voit se promener nonchalamment sur le Corso, ou s'asseoir aux tables des *trattorias*, avec leurs vêtements fraîchement sortis des mains d'un rustique tailleur, leurs colliers d'or et leurs anneaux d'or, on ne dirait pas qu'ils ont toute la semaine courbé la tête sous un rude labeur. Plus patriciennes encore sont les ouvrières établies dans la ville et formant une classe à part. Celles-ci rejettent loin d'elles la coiffure en toile et le vêtement grossier qu'elles ont cependant pour la plupart portés jadis dans les campagnes d'où elles sont sorties. Elles se drapent dans de longs tartans, et, quelque temps qu'il fasse, marchent la tête nue. C'est leur luxe, et elles savent bien que nul autre ne leur serait aussi favorable, car elles sont belles en général, et elles ont des nattes de cheveux noirs d'une abondance et d'un éclat extraordinaires (pp. 111-113).

Ses fréquentations à Trieste étaient également sérieuses. En dehors du personnel dirigeant du Lloyd autrichien, il a fait la connaissance de l'historien triestin Pietro Kandler, lequel lui a donné des conseils pratiques pour visiter l'arrière-pays. Aussi Marmier fit-il des excursions à Ljubljana, aux lacs de Bled et de Bohinj (qu'il appelle de leur nom allemand) ainsi qu'à l'intérieur de l'Istrie, dans le pays des *Čiči* (il écrit *Zichi*), à Podgrad, Mune et Žejane. Kandler lui-même l'aurait rassuré quant aux conditions de sécurité qui règnent dans cette région depuis le gouvernement du maréchal Marmont. Marmier n'eut pas à le regretter, car il put, guidé par l'aimable curé de Mune, noter quelques pages d'impressions, visuelles surtout, accompagnées, certes de quelques exagérations littéraires. Mais dans l'ensemble le tableau qu'il en trace n'est pas trop exagéré : l'auteur s'est surtout apitoyé sur les travaux excessifs auxquels s'y livrent les femmes, et il n'y a là, à part le style, rien d'imaginaire. Il note à la fin que les Čiči sont croatisés, tout en conservant encore l'usage de leur dialecte primitif, de leur langue « rouménienne », ce qui en 1852 pouvait encore être le cas.

Arrivé en Dalmatie par un bateau à vapeur du Lloyd, Marmier fait d'abord un tour d'horizon historique :

Ainsi ballottée sans cesse entre puissances hostiles, tantôt soumise volontairement à des princes dont elle réclamait le secours, tantôt envahie par des hordes cruelles, agitée en outre par des luttes intestines, inquiétée souvent par des légions de pirates, serrée d'un côté entre les populations turques, qui l'obli-

geaient à se tenir constamment sur ses gardes, et de l'autre par la mer, sur laquelle un pouvoir jaloux ne souffrait aucune rivalité, comment la malheureuse Dalmatie aurait-elle pu entrer dans le développement intellectuel et matériel des autres peuples ? (pp. 152-153).

Il jette ensuite un coup d'œil rapide sur l'époque napoléonienne, louant l'œuvre de « ce maréchal Marmont, que la haine des partis politiques a si cruellement outragé » et qui « était un homme d'un cœur élevé et d'une rare capacité » :

Il méritait vraiment de porter le titre de duc de Raguse par les sages mesures qu'il avait prises, par les desseins qu'il avait formés pour améliorer la situation de ce pays. Il a laissé là les plus nobles souvenirs, non seulement parmi ceux qu'il fut appelé à gouverner, mais parmi ceux qu'il fut obligé de combattre. Un jour, en revenant de Cétinié, j'ai cheminé avec un vieux Monténégrin, dont le temps n'avait point affaibli la vigueur ; jeune, il avait pris les armes contre nous, il s'était élancé avec les Russes sur les remparts de Castelnuovo et sur tous les bastions de Raguse. En racontant ces batailles, son visage s'animait d'un sentiment de fierté, ses yeux pétillaient du feu d'un autre âge sous ses cils blanchis par la vieillesse ; il se rappelait tous les incidents de cette lutte sanglante, tous les noms de nos généraux, et ne prononçait celui de Marmont qu'avec une expression de respect (pp. 155-156).

Les chiffres qu'il donne de la population de cette province autrichienne sont à retenir : 16.000 Italiens, et 350.000 Slaves. La véritable situation ethnique ne l'a cependant pas trop intéressé. Ce qui l'attirait surtout, ce sont les mœurs des Morlaques, car il ne semble pas avoir impunément lu Fortis, tout en connaissant aussi quelques auteurs plus récents et moins imbus de thèses rousseauistes :

Le premier écrivain qui se soit appliqué à les dépeindre est l'abbé Fortis, à qui l'on doit un savant livre sur la Dalmatie. Tels Fortis les a vus à la fin du siècle dernier, tels ils apparaissent encore dans l'excellent ouvrage publié récemment par M. Wilkinson, dans l'œuvre malheureusement inachevée de M. Carrara et dans l'instructive relation de M. J.-C. Kohl (p. 171).

Dans les notes il cite les titres des ouvrages où il prétend avoir puisé sa documentation, en commettant un lapsus, puisqu'il ass gne à l'œuvre de l'archéologue dalmate F. Carrara, menée de 1846 à 1848, Paris (au lieu de Zara, comme il le dit avec exactitude à la page 222) comme lieu de publication. Ayant lu Fortis, il n'a pas pu échapper aux effets funestes produits par le fameux chapitre du *Voyage en Dalmatie* où l'abbé vénitien découvre les *Superstitions des Morlaques*. Et voici le tribut qu'à quatre-vingts ans de distance Marmier paya à Fortis :

Les Morlaques croient aussi, comme les anciens Romains, aux rêves et aux présages. Lorsqu'ils s'absentent de leurs maisons, l'aboiement d'un chien est

pour eux un heureux augure ; mais si dans le cours d'un voyage ils rencontrent un hibou, rien ne les empêcherait de rebrousser chemin, fussent-ils déjà presque au terme de leur trajet.

Que les esprits forts se raillent de ces superstitions, les plus grands hommes, Socrate, César, Napoléon, Gœthe, en ont pourtant subi l'impression. Pour ces personnages éminents, la superstition ne fut-elle pas comme un signe providentiel de la faiblesse de l'homme jusque dans l'exercice de sa plus haute puissance ? Pour la plupart, n'est-elle pas la manifestation des perplexités d'un caractère délicat, d'un cœur tendre ; pour tous, je ne sais quelle attraction difficile à définir qui ramène l'être terrestre à des espaces surnaturels ?

Comme les Napolitains, les Morlaques croient encore au danger du mauvais œil, et, comme une grande partie de l'Europe du seizième et du dix-septième siècle, aux maléfices des sorciers. Leurs sorcières ont de plus que celles du Bloksberg une raison de méchanceté particulière. Ce sont de vieilles filles, qui n'ayant pu trouver sur leur route un brave homme assez complaisant pour les épouser, se vengent sur un village tout entier de la honte d'avoir été ainsi délaissées. Plus redoutable que les sorcières est la *Mora*. Jeune encore, aimante, dédaignée de celui qui lui a inspiré une fatale passion, elle vient la nuit le torturer par un affreux cauchemar (pp. 176-177).

L'influence de Fortis sur Marmier n'est cependant pas seulement négative. Nous lui devons aussi une traduction de l'élégie de la Femme d'Hassan-Aga, déjà neuf fois traduite en français [1], entre autres par le traducteur anonyme du *Voyage* (Berne, 1778), par Charles Nodier (1813 et 1821), par Mérimée (1827) et par Élise Voïart (d'après la traduction allemande de Talvj, 1834). Marmier s'en excuse modestement : « Je cours risque de faire une œuvre fort inutile en la traduisant de nouveau, mais je ne puis résister au désir de citer cette élégie, *l'une des plus simples et des plus pathétiques qui soient sorties de l'âme d'un peuple.* »

En voici le texte :

« Que voit-on de blanc dans la verte forêt de la montagne ? Est-ce de la neige ? est-ce une nuée de cygnes ? Si c'était de la neige, elle serait fondue ; si c'étaient des cygnes, ils se seraient envolés. Ce n'est pas de la neige, ce ne sont pas des cygnes. C'est la tente de l'aga Hassan, où il s'est retiré souffrant d'une profonde blessure. Sa mère et sa sœur ont été le visiter. Sa femme, par pudeur, n'a osé faire comme elles.

Quand l'aga est guéri, il envoie cet ordre à sa fidèle épouse : « Ne te présente jamais dans ma blanche demeure, jamais dans ma blanche demeure, ni parmi les miens. »

A ces mots, la femme d'Hassan-Aga est atterrée par la douleur ; puis bientôt entendant résonner dans la cour le sabot d'un cheval, elle s'élance éperdue vers la tour, elle veut se précipiter par la fenêtre. Ses deux filles la suivent en lui di-

[1] Pour la liste plus complète nous renvoyons au livre de Voyslav M. Yovanovitch : *La Guzla de Prosper Mérimée*, Paris, 1911, Hachette, pp. 373-378. Aux treize versions citées par lui il faut ajouter celle (fragmentaire) de Nodier, de 1813, et celle de Levasseur, dont nous parlons ci-après.

sant : « Reviens à nous, chère mère, ce n'est point notre père qui entre dans la cour, c'est notre oncle, le bey Pietronitz » (*sic* !).

L'épouse d'Hassan-Aga va se jeter en pleurant au cou de son frère. « O mon frère, s'écrie-t-elle, oh ! quelle honte ! il m'éloigne de mes cinq enfants ! » Le bey reste muet. Il reste muet, et de sa poche en soie tire la lettre de divorce qui permet à sa sœur de retourner chez sa mère et de prendre un autre époux.

Quand la femme d'Hassan a lu cette lettre, elle baise sur le front ses deux fils, et sur leurs joues roses ses deux filles ; mais du petit enfant qui est au berceau, elle ne peut se séparer. Son frère, enfin, la prend par la main, l'arrache avec effort à cet enfant, la fait monter à cheval derrière lui et l'emmène dans sa blanche demeure.

Peu de temps après, peu de temps, pas même huit jours, la noble femme d'une noble origine est demandée en mariage de tous côtés, et par le puissant cadi d'Imoskhi. « Je t'en conjure, dit-elle à son frère, ne me marie pas, pour que mon cœur ne se brise pas à la vue de mes orphelins. » Son frère n'écoute pas ses supplications, et la fiance au cadi d'Imoskhi.

Alors elle lui adresse cette nouvelle prière : elle le prie d'écrire au cadi cette lettre : « Ta jeune femme te salue affectueusement et t'envoie cette demande ; elle désire que, quand tu viendras, le jour du mariage, la chercher dans sa blanche demeure, tu lui apportes un long voile, pour qu'elle se cache le visage en passant devant la maison d'Hassan-Aga pour qu'elle ne voie pas ses orphelins. »

En recevant, cette lettre le cadi convoque tous ceux qui devaient l'accompagner à ses noces et revient avec eux chercher sa fiancée. Ils arrivent gaiement à sa demeure ; ils s'en retournent gaiement avec elle.

Mais lorsqu'elle passa devant la maison d'Hassan, ses deux filles la virent par la fenêtre ; ses deux fils s'avancèrent sur la porte et lui dirent : « Reviens avec nous, chère mère, reviens partager notre repas. »

La femme d'Hassan écoute, et, se tournant vers le stariswat, vers le chef de la cérémonie nuptiale : « Stariswat ! s'écria-t-elle, ô toi qui es mon frère en Dieu ! permets que nous nous arrêtions un instant ici, pour que je fasse quelques présents à mes orphelins. »

Et les chevaux s'arrêtent, et la mère distribue les présents à ses enfants. A ses fils, elle donne des chaussures en cuir doré ; à ses filles, des robes, à son petit enfant, un vêtement de soie.

Hassan la voit et dit à ses fils : « Revenez près de moi, pauvres orphelins ; votre mère n'aura point pitié de vous, car elle n'a qu'un cœur de pierre. »

A ces mots, la malheureuse mère tombe la face contre terre, et son âme se détache de son corps, par la douleur que lui cause l'éloignement de ses enfants (pp. 180-182).

La version de Marmier remonte sans doute à la traduction italienne donnée par Fortis en regard du texte croate. On peut supposer qu'il connaissait également la traduction française de 1778, aussi bien que la traduction publiée par Mme Élise Vïart [1], laquelle à son tour s'est servie d'une version allemande [2]. Ce sont précisément ces

[1] Voïart, Elise, *Chants populaires des Serviens, recueillis par Wuk Stephanovitch Karadjitch, et traduits d'après Talvj*, Paris, 1834, J. A. Mercklein.

[2] *Volkslieder der Serben*, Metrisch übersetzt und historisch eingeleitet von Talvj (pseudonyme de Thérèse-Albertine-Louise von Jacob) 1824 et 1853 (Leipzig, Brockhaus).

deux dernières qu'il mentionne dans son article *Les Chants serbes* (« Revue contemporaine », t. X, 1853), reproduit comme dernier chapitre de ces *Lettres* (p. 481-482). Il est par contre évident qu'il ne connaissait point les deux traductions de Nodier, dont la première, publiée dans le *Télégraphe officiel des Provinces illyriennes*, était inaccessible et la seconde, celle de *Smarra*, représentait plutôt une paraphrase qu'une transposition textuelle.

Le texte de Marmier, sobre et impressionnant dans l'ensemble, présente quelques écarts de la version originale, plus ou moins légers. Dans le vers *Al' su snjezi, al' su labudovi?* il a préféré suivre Talvj qui traduit par « la neige », au singulier, que le texte français de Berne (« Sont-ce des neiges... »). La formule de répudiation prononcée par l'Aga, exacte dans la traduction de Berne (« Ne m'attends pas ni dans ma maison blanche... ») est quelque peu modifiée chez Marmier : « Ne te présente jamais dans ma blanche demeure... » Dans l'avant-dernière strophe, le vers *Majka vaša, srca argjaskoga* [1], ce qui signifie « votre mère au cœur misérable (lâche) » (Berne : « qui a un cœur d'airain ») a été sensiblement changé : « car elle n'a qu'un cœur de pierre », Marmier y a été entraîné par le texte de Talvj : *Denn von Stein ein Herz hat eure Mutter !* Là où Marmier commet une erreur de taille, c'est lorsqu'il qualifie la femme d'Hassan, rentrée dans sa famille, donc divorcée, par « Ta jeune femme » par rapport au cadi d'Imotski, son futur. Il est vrai que c'est encore préférable à la trouvaille du traducteur bernois qui appelle la jeune mariée « la jeune veuve » (dans la lettre au cadi !) et « la triste veuve d'Assan ». Marmier répète l'erreur commise par Fortis (et maintenue par la plupart de ses successeurs, à l'exception de Mérimée) en ce qui concerne le dernier vers : *Od xalosti gledajuch sirota*, erreur que V. Yovanovitch appelle « calomnie du sentiment filial » chez les enfants morlaques. Le sens exact est : « De douleur de voir ses enfants orphelins », ainsi que Mérimée l'avait écrit, et non « Par la douleur que lui cause l'*éloignement* de ses enfants », ce qui est la version de Marmier, d'après Fortis. Ajoutons que la traduction de Talvj était également correcte : *Bei dem Schmerzes anblick ihrer Waisen.*

Grâce au service de bateaux à vapeur établi par le Lloyd qu'il comble d'éloges, Marmier visite aussi les îles du Quarnéro, ce qui l'amène à parler des Uscoques. Au retour de Lošinj en route pour Zadar, le *sirocco* l'a forcé de relâcher dans le petit port de Silba. Voici ce qu'il dit de la jolie capitale de Dalmatie :

[1] Pour la signification du mot « argjaskoga », v. C. Lucerna, *Die südslavische Ballade von Asan-Agas Gattin und ihre Nachbildung durch Göthe*, Berlin 1905, pp. 68-69 (du même auteur) *Zur Asanaginica*, Zagreb, 1909, p. 7, note.

Tout en acceptant l'honneur insigne que lui fait son marasquin, Zara cherche cependant des satisfactions d'un genre moins matériel. Elle imprime deux journaux, l'un en langue slave, l'autre en langue italienne. Elle a de bonnes librairies, entre autres celle de M. Battara à qui l'on doit la publication de l'ouvrage de M. Carrara sur la Dalmatie ; elle a un casino qui reçoit, avec les principaux journaux de l'Allemagne, plusieurs journaux de France et d'Angleterre. Enfin elle a un théâtre qui, dans son répertoire, fait tour à tour entrer, avec un rare zèle, l'opéra et la comédie, le drame et le vaudeville (pp. 222-223).

Après avoir visité Sibenik, il s'arrête à Split, où le palais de Dioclétien, à propos duquel il cite les livres d'Adam et de Cassas [1], lui inspire des réflexions philosophiques :

O vanité des prétentions et des espérances humaines ! Dioclétien employa douze années à construire cet édifice ; il en fit tailler les colonnes, les chapiteaux par les meilleurs sculpteurs de son temps ; il épuisa, pour élever ces longues façades, les carrières d'une pierre qui a la dureté du marbre ; et ces colonnes servent aujourd'hui d'appui à de misérables échoppes ; et sous les arceaux de son magnifique péristyle, les oisifs de la ville se réunissent pour lire la *Gazette de la Dalmatie* en prenant une mauvaise tasse de café ! (p. 242).

Après Korčula Raguse retient son attention. Voici ce qu'il dit sur l'état des lettres de l'ancienne République :

On publie en ce moment à Raguse une biographie des hommes illustres de la république. Il n'est pas beaucoup de villes européennes des plus lettrées et des plus notables qui puissent trouver dans leur histoire littéraire les éléments d'un si vaste recueil. Il y a là des érudits, des historiens, des poètes, des savants, et les trois hommes qui dans cette longue galerie occupent la place la plus élevée furent dirigés par des jésuites. C'est Gondola, l'Arioste de ces contrées slaves, l'auteur de l'*Osmanide*, poème en vingt chants dans lequel il retrace les guerres des Polonais contre les Turcs. C'est Ghetaldi à qui l'on attribue l'honneur d'avoir indiqué avant Descartes l'application de l'algèbre à la géométrie. Il écrivit en latin plusieurs ouvrages très estimés des mathématiciens, et, dans sa modestie, il avait pris pour devise : *Melius est scire quam nosci, discere quam docere.*

C'est Joseph Boscovitch, très estimé en Angleterre, où il fut élu membre de la Société royale des sciences, très connu en France, où M. de Vergennes lui donna un honorable emploi dans la direction des optiques. Il quitta notre pays à la suite d'une contestation avec Bouguer, et mourut à Milan professeur d'astronomie (pp. 262-263).

Marmier évoque les opérations du général Lauriston, en 1807, contre les Monténégrins et les Russes, visiblement attendri par ce souvenir français : « Partout où je vais, partout où m'apparaît un

[1] Adam F. R. R. S. F. S. A. *Ruins of the Palace of the Emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia*, London, 1764 (voyage accompli en 1757 en compagnie de l'artiste français Clérisseau). Cassas-Lavallée, *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, Paris, 1802 (v. *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1941, p. 206).

vestige de la France, je voudrais que ce vestige n'éveillât en moi qu'un souvenir de bonheur et de générosité. » Et il conclut qu'en mémoire de ses anciennes écoles et de ses anciennes illustrations littéraires, le gouvernement autrichien devrait au moins donner à Raguse une université.

Dans les Bouches de Cattaro Marmier est frappé du contraste que présentent les riantes villes et les villages de la côte sur le fond sombre des montagnes monténégrines :

De cette œuvre solennelle de Dieu, les hommes ont fait comme de tant d'autres l'arène de leur ambition, le théâtre de leurs combats. L'histoire de l'humanité est comme ces stalactites illuminées à certaines heures par d'éclatants rayons de soleil, grossies perpétuellement par le froid des hivers, et, du haut de leurs obélisques, versant à travers leurs jours de lumière des larmes continues. Des larmes de douleur, des larmes de sang ont aussi coulé dans ce golfe jeté à l'écart de la mer, comme un port à l'abri des ouragans, comme une retraite écartée des agitations tumultueuses des cités, comme un pur miroir qui ne devait réfléchir dans son transparent cristal que l'azur de son ciel et les fleurs de sa plage (p. 288).

A Risan, à Dobrota, à Kotor il est émerveillé par les brillantes couleurs des costumes populaires, mais il s'intéresse aussi aux coutumes. Voici ses observations au sujet de Dobrota :

Ce village se déroule comme une tresse sur une longue et étroite bande de terre entre la mer et les rochers du Monténégro. La mer est son élément de richesse, le Monténégro est son péril. Tout jeunes, les Dobrotains se dévouent à la vie maritime, s'embarquent comme matelots, et s'ils ne portent pas dans leur sac, ainsi que nos soldats de l'Empire, leur bâton de maréchal, ils peuvent au moins y voir luire dans leur espoir les galons de chef d'équipage et le grade de capitaine, puis la haute position d'armateur. Quiconque a parmi eux gravi heureusement ces divers échelons, veut se reposer de sa carrière au lieu d'où il est parti et rapporter sa couronne de florins à son foyer. Il revient donc à Dobrota, emploie une partie de sa fortune à élargir, à embellir la maison que son père lui a léguée, ou en construit une nouvelle. Là, il dépose avec orgueil tout ce qu'il a recueilli dans ses voyages : objets de luxe, meubles étrangers. Puis il veut avoir son jardin, son enclos, et il paye à un prix énorme une parcelle de terre à peine assez large pour y semer quelques fleurs et y planter quelques oliviers. Il dispose ainsi sa retraite, comme un oiseau prépare son nid, avec un soin minutieux, avec amour et joie. Petite ou grande, n'importe, c'est sa demeure de prédilection, c'est son nid posé sur la terre où s'épanouit son enfance, où ses parents sont morts, où il mourra à son tour. A l'agrément de cet asile se borne son ambition. L'argent qui lui reste, quand son installation est faite, son domaine payé, ses revenus établis dans une modeste mesure, il ne le livrera point aux hasards d'une nouvelle spéculation, il le laissera enfoui dans son coffre, comme si cet argent, ayant ainsi que lui longtemps travaillé, devait ainsi que lui se reposer. La vie solitaire qu'il a passée entre les bastingages de son bâtiment, il la continue dans son nouveau gîte. Il ne songe point, comme un marchand de Paris retiré des affaires, à se poser en châtelain de sa paroisse, à faire briller aux yeux de ses voisins les harnais de ses chevaux, le vernis de ses voitures,

ni résonner à leurs oreilles la rumeur de ses banquets ; il reste concentré au sein de sa famille et de quelques amis (pp. 293-294).

Une excursion au Monténégro, à Tsétinyé, en pleine saison des pluies, lui a fourni la matière pour trois chapitres de son livre. En dehors des observations directes, il y a là des indications sur la statistique, l'histoire et les mœurs qu'il a trouvées chez plusieurs auteurs anglais, allemands et français [1]. Cette érudition ne l'empêche cependant pas, en observant l'histoire guerrière de ce petit peuple, de se laisser aller à une belle envolée poétique :

Qu'on suppose le plateau monténégrin placé au centre de l'Europe, aux lieux où siège la Renommée aux cent voix, historiens et poètes, peintres et journalistes auraient propagé dans le monde entier l'éclat de ses exploits ; mais ce plateau où se sont accomplis tant d'actes d'une merveilleuse bravoure est relégué à l'une des extrémités du monde de la publicité, du monde des vivants. A quoi tient la gloire, cette Fata Morgana de tant d'hommes et de tant de peuples altérés de ses saveurs ? A quoi ? Oh ! pauvre vanité humaine ! à une matinée brumeuse, à un rayon de soleil subit, à un accident de terrain (p. 368).

Il évoque, bien entendu, les opérations militaires de l'Empire, auxquelles sont attachés les noms de Marmont, Molitor, Delgorgue, Bertrand et Vialla. Il parle avec éloge du vladika Pierre II, homme de lettres et esprit cultivé, décédé en 1851. En ce qui concerne les mœurs des Monténégrins, ce qui l'a surtout impressionné, c'était la situation des femmes :

Ces braves femmes ne varient pas, et on peut s'y fier. Dès leur enfance elles sont élevées à une sévère école, à l'école du travail et de la résignation. Nos nouvellistes seraient obligés d'inventer une étrange fable pour pouvoir les faire entrer d'une façon quelque peu plausible dans une des scènes d'amour où ils se plaisent à répandre les lilas et les pervenches, les rayons d'or et les nuages de leur imagination. Un amour romanesque est, dans ce pays de nature farouche, chose si rare qu'on ne le cite dans les chants populaires que comme un fait merveilleux, et une faute, ce que nous appelons dans nos régions civilisées une faute de cœur, une faute que quelques-uns plaignent, dont beaucoup sourient, entraîne ici un arrêt de mort.

Ces braves femmes ! Elles méritent la considération que les fiers Monténégrins leur accordent, elles la méritent bien par leur modestie, par leur dévoûment. Humbles et fidèles compagnes de l'homme, asservies à sa rigoureuse omnipotence, elles pénètrent pourtant dans son cœur bardé de fer par la vertu de leur douceur ; elles l'émeuvent par leur dévoûment : elles s'élèvent même jusqu'à sa guerrière hauteur par leur courage (pp. 413-414).

[1] Paton A. A., *Highlands and Islands of the Adriatic*, London, 1849 (v. *A.I.F.Z.*, 1941, pp. 183-184) ; Wilkinson, sir J. Gardner, *Dalmatie and Montenegro*, London, 1848 ; Kohl J. G., *Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro*, Dresde, 1851 ; Vialla de Sommières, *Voyage historique et politique au Monténégro...*, Paris, 1820 (v. *A.I.F.Z.*, 1938, p. 190, note) ; Boué Ami, *La Turquie d'Europe*, Paris, 1840, Bertrand, 4 vol.

A la fin du livre figure le chapitre *Les Chants Serbes* qui ne fait pas, à vrai dire, partie du cycle des *Lettres* adriatiques, mais représente le fruit de lectures, complété par une visite à Belgrade, dont il dépeint les contrastes. Marmier se rendait parfaitement compte que l'appellation « chants serbes » (introduites par Vuk Stefanović-Karadžić) est inexacte et que leur domaine dépasse le cadre de la Serbie et même celui du peuple serbe :

Ce qu'on appelle les chants serbes n'est point, comme on pourrait le supposer, la propriété exclusive de la petite principauté danubienne dont Belgrade est la capitale ; c'est la guirlande champêtre, c'est le romancero, c'est l'Iliade des différentes peuplades qui jadis formaient la royauté serbe. Le pauvre rajah de Bosnie se plaît à entendre ces strophes harmonieuses à son foyer solitaire. Le marinier du golfe de Cattaro les répète sur son navire, et le Monténégrin les chante avec orgueil sur ses remparts de rocs (p. 438).

Il donne, à la suite, quelques traductions en prose (*Le Château de Nuages*, *Les Vilas de Lowtschen*, *La Fin de la Bataille*) et analyse les caractères qui y sont dépeints : pudeur excessive de la femme (l'épouse d'Hassan-Aga n'ose pas entrer dans la chambre où repose son mari malade), sentiment de la famille, amour maternel, confraternité, élément historique, etc. Il mentionne le rôle de Vuk Stefanović-Karadžić, le premier qui se soit appliqué à rassembler ces poésies et poursuit :

En Allemagne, elles ont été traduites par Mme Talwig (*sic* !), par MM. Gerhard et Frank. Deux poètes, M. Vogl et M. Kapper, en faisant récemment une nouvelle traduction des chants de Marco Kralievitch et de Lazare, ont essayé de relier l'un et l'autre ces chants épars, dont plusieurs, sans doute, sont encore ignorés ou perdus, et qui, selon l'opinion de Grimm, le savant philologue, doivent former un ensemble complet. Mais, si habiles qu'elles soient, les diverses soudures que ces deux poètes ont dû faire dans les *disjecta membra* de leurs épopées, ne peuvent remplacer les naïves inspirations populaires qu'ils se sont efforcés d'imiter.

En Italie, les chants serbes ont été très judicieusement analysés et en partie traduits par M. Tomaseo.

En Angleterre, par M. Bowring.

En France, le recueil de Mme Talwig (!) a été traduit par Mme Elisa Voïart, et M. Mįckieviç dans ses leçons au Collège de France, et M. Cyprien Robert dans son livre sur les Slaves de Turquie, ont fait un intéressant tableau de cette poésie originale (pp. 481-482).

Nous sommes donc renseignés sur les sources de sa documentation. Marmier n'a pas pu connaître l'œuvre magistrale d'Auguste Dozon, dont les premières traductions n'ont été publiées qu'en 1854 (dans la *Revue de l'Orient*) et dont le recueil de poésies populaires serbes n'a paru qu'en 1859.

Signalons encore un livre de Marmier, consacré en partie aux

Slaves du Sud : c'est le recueil intitulé *Contes populaires de différents pays* (Paris, Hachette, 1880), qui contient aussi un conte populaire serbe, « les pommes d'or et les colombes ». Il faut de même mentionner sa collaboration assidue à la *Revue des Deux Mondes* où, à partir de 1836, la plupart de ses récits de voyage ont paru avant d'être réunis en volume, sauf cependant les « Lettres sur l'Adriatique », adressées d'abord à la *Revue contemporaine.*

## II

Avec ALBERT DUMONT [1] nous abordons un genre de récits de voyage différent : au lieu de l'imagination qui intensifie, voire modifie l'impression, c'est l'investigation, la documentation scientifique qui devient la qualité maîtresse du voyageur-observateur. Depuis 1868 il voyage en Turquie d'Europe, chargé d'une mission archéologique en Thrace. Tout en préparant sa thèse de doctorat, il s'était donc formé comme voyageur dans des pays qui, à l'époque, n'étaient liés avec le reste de l'Europe qu'en théorie géographique. Après le doctorat, la guerre ayant éclaté, il fait son devoir de soldat, sans cependant abandonner la plume, car d'Alsace et de Paris assiégé en 1870-71, il trouve le temps d'écrire quatre articles pour la *Revue des Deux Mondes*, dont le dernier traite de la « Propagande prussienne, en Alsace » (R.d.D.M., 15 juin 1871). Ayant repris ses voyages balkaniques en 1871-73, il continue sa collaboration à la *Revue*, et c'est là que paraissent d'abord les études réunies dans le volume *Le Balkan et l'Adriatique* (Les Bulgares et les Albanais – L'Administration

[1] Archéologue et administrateur français, né à Scey-sur-Saône (Haute-Saône), le 21 janvier 1842, mort à Paris le 21 août 1884. Après avoir étudié à l'École Normale, il est reçu agrégé d'histoire en 1864 ; nommé membre de l'École française d'Athènes, il passe quatre ans en Grèce et en Orient. Docteur ès lettres, puis mobilisé en 1870, chargé d'une nouvelle mission en Orient en 1872 (accompagné de l'artiste Chaplain). Directeur de la nouvelle École française d'archéologie de Rome (1873), directeur de l'École française d'Athènes en 1875, après son retour en France, recteur à Grenoble (1878), et directeur de l'enseignement supérieur, charge à laquelle il est appelé par le ministre de l'Instruction publique J. Ferry, en 1879. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1882. — Outre des récits de voyages, ses travaux sont surtout du domaine de l'archéologie : *Inscriptions céramiques de la Grèce* (1871), *Peintures céramiques de la Grèce propre* (1873), *La Population de l'Attique, d'après les inscriptions récemment découvertes* (1873), *Les Céramiques de la Grèce propre* (en collaboration avec Chaplain, achevé par E. Pottier, 1881-1890). Il s'est également occupé des problèmes de l'enseignement universitaire : *Notes et Discours* (1885, publiés après sa mort).

en Turquie – La Vie des campagnes - Le Panslavisme et l'Hellénisme), Paris, 1873, Didier et C[ie] ; 2[e] éd., 1874, *ibidem.*

Voici comment il envisage sa tâche d'enquêteur :

J'ai cherché à y peindre la vie orientale, surtout celle des campagnes et des villes de province, les nuances du sentiment et de la pensée chez des peuples qui nous ressemblent si peu. Il importait certes d'être attentif aux moindres détails extérieurs ; mais ces formes sensibles à tous — j'espère ne l'avoir jamais oublié — ne sont que l'expression du caractère : c'est le caractère même qu'il faut analyser et comprendre.

Quatre races habitent la péninsule du Balkan : les Turcs, les Albanais, les Slaves et les Grecs. J'ai décrit l'état moral et politique de chacune d'elles ; j'ai voulu voir ensuite si, dans ce mélange de facultés si variées, il n'en est pas un certain nombre qu'il soit possible de définir, de classer, de subordonner les unes aux autres pour les expliquer, comment les faiblesses et les imperfections de ces races sont dans un rapport étroit avec leurs qualités. Cette longue enquête a fait un des principaux intérêts des huit années de voyages que j'ai passées en Turquie. J'ai lu, en même temps, ce qu'on avait écrit sur le sujet. Après ce qui avait été dit, il m'a paru qu'il restait beaucoup à dire. Je crois qu'en général on a trop négligé l'étude des mœurs, des sentiments, des idées. En considérant chaque peuple séparément, on s'est exposé à n'en juger aucun avec équité ; en refusant de consulter le passé, on a mal vu le présent.

L'historien est un voyageur qui, passant de siècle en siècle, s'assied au foyer des hôtes les plus divers, écoute leurs discours, partage leurs sentiments, éprouve leurs passions, se pénètre de leurs idées et quitte parfois sa propre nature pour prendre la leur. Le voyageur est un historien qui, de pays en pays, s'enchante de la variété de spectacles toujours nouveaux et cherche à comprendre les mille formes de la vie morale. Il n'y a pas de plaisir plus charmant que l'analyse, il n'y a pas de méthode plus féconde ; mais la loi de la science nous impose de ne considérer le particulier que pour remonter au général. Dans ces êtres collectifs qui forment les sociétés, tout est harmonie, puisque tout est vivant. Les détails n'ont de prix que s'ils trouvent une place naturelle dans cet ensemble qu'ils permettent de reconstituer et qui cependant les explique seul.

On trouvera partout, dans ce livre, une foi profonde dans l'avenir des sciences historiques. Le temps est venu où elles entrent enfin dans le magnifique domaine ouvert à leur activité. Comme leurs sœurs aînées, elles ont toutes les ambitions, et toutes ces ambitions sont légitimes. Leur méthode est l'observation, la comparaison des caractères et des événements ; leur but, la connaissance des lois sociales : leur résultat sera de mettre en nos mains ces lois mêmes pour que la volonté humaine, dirigeant et dominant ces lois, marche d'étape en étape et d'un pas sûr, non vers un idéal chimérique, mais vers le bien qu'elle peut atteindre et pour lequel elle est créée (pp. I-IV).

Puisque c'est des voyages en Dalmatie qu'il est question ici, nous ne suivrons pas Dumont dans les provinces turques. Son voyage en Dalmatie, entrepris en octobre 1871 et continué fin décembre en Albanie, fait l'objet de l'étude *La Dalmatie et les Slaves du Sud*, publié par la *Revue d. D. M.* du 1[er] octobre 1872.

De toutes les provinces de l'Autriche-Hongrie habitées par des Slaves méridionaux, écrit Dumont, la Dalmatie est peut-être celle

qui permet le mieux de comprendre ce qu'il faut penser des aspirations des Slaves du sud.

Seule, depuis que ces peuples ont passé le Danube, elle s'honore d'une culture intellectuelle qui remonte à quatre siècles ; elle possède une riche littérature, des archives plus riches encore ; elle a un passé qui commence à être bien connu, qui explique non seulement l'état actuel de ce pays, mais les difficultés contre lesquelles luttent ses voisins de même race. C'est aux écrivains dalmates, aux chartes conservées à Raguse que les Croates, les Sclavons, toutes ces vieilles principautés qui ont eu une histoire si obscure, demandent aujourd'hui le peu qu'elles peuvent savoir du rôle qu'elles ont joué autrefois. Gouvernée par Venise, puis par l'Autriche, la Dalmatie s'est pénétrée des idées de l'Europe, non seulement beaucoup plus que la Bosnie, mais que la Serbie et le Monténégro. Par cette province les Slaves du sud possèdent la mer ; de l'autre côté, sur le Pont-Euxin, les Bulgares ont abandonné les ports aux Grecs ; au nord de l'Adriatique, Trieste est une ville allemande ou plutôt cosmopolite. Le pays n'offrirait-il pas ce genre d'attrait, que la Dalmatie encore presque inconnue mériterait à tous égards d'être visitée. La nature y présente de beaux aspects ; l'artiste et l'historien y trouvent des monuments de tous les âges. On ne peut sans intérêt voir en détail ce qu'est l'administration provinciale dans l'empire d'Autriche ; enfin le souvenir de la France est encore vivant dans toute la contrée. Nous avons administré ce pays au début du siècle : nous y avons laissé de grands travaux d'utilité publique, des réformes auxquelles le temps n'a rien changé. Quand je visitai cette côte, il y a quelques mois, tout occupé avec l'artiste qui m'accompagnait, M. Chaplain, des études qui faisaient l'objet de notre voyage, l'accueil sympathique que nous recevions nous frappa tout d'abord. Nous n'avions pas le goût de répondre trop vite à une bienveillance que nous comprenions mal encore et qui pouvait cacher quelque pitié pour nos récents désastres. Le temps nous montra qu'elle ne devait rien ni à des sentiments de cet ordre, ni à une politesse superficielle, qu'elle s'expliquait par des raisons profondes et anciennes, par une vieille reconnaissance pour des amis d'autrefois. Nous pouvions l'accepter. Elle a donné à ce voyage un charme particulier auquel nul Français ne fût resté insensible (pp. 191-193).

Après avoir souligné le caractère multiple et fragmenté de l'histoire de la Dalmatie, composée d'épisodes détachés dont les destinées varient d'un district à l'autre, et cité l'exemple de Raguse, de Kotor et de la « république indépendante des Poglisiens » (que par erreur il place dans la région de Šibenik!), il arrive aux constatations suivantes quant à la nationalité des habitants :

Aujourd'hui, la société polie des villes paraît être au premier abord tout italienne ; on voit bien vite que les apparences sont trompeuses. Il est vrai que les abbés en culotte courte rappellent Milan et Venise, que la promenade dans la rue principale, qu'on décore du nom de corse, réunit le soir en été une foule nombreuse, que les hommes passent de longues heures au cercle, que de vieilles familles nobles vivent renfermées chez elles, cachant leur pauvreté dans des palais pour étaler quand elles sortent un luxe éclatant. Il est vrai surtout que l'italien est d'un usage général ; mais le sang dalmate est slave. Cette société vit surtout chez elle, en famille ; on ne peut lui reprocher ni le goût du brillant

ni celui de la parole. Elle a une bonhomie très simple et une réserve un peu froide qui n'excluent ni la finesse ni la cordialité. Elle est instruite et sérieuse ; elle parle le français souvent avec une grande pureté. Elle recherche nos journaux, qu'on trouve partout, même dans des villes de quatre et cinq mille âmes ; elle lit aussi et surtout nos romans. Les contrefaçons allemandes inondent le pays, et en vérité donneraient une médiocre idée de notre littérature, si le lecteur ne savait choisir entre ces ouvrages. Nous apprenons en voyage le titre de livres que nous n'avions jamais vus et qui cependant ont d'abord paru à Paris : ces œuvres médiocres passent chez nous inaperçues ; les imprimeurs de Leipzig rendent à la France le mauvais service de les répandre avec force réclames, et l'étranger nous juge ensuite sur des ouvrages dont il a fait seul le succès. Les acteurs italiens, se mettant de la conjuration, jouent les pièces de nos petits théâtres, et, comme les modes de Paris font la fortune des bonnes enseignes sur cette côte de l'Adriatique, il faut quelque bon sens pour ne pas prendre à la lettre une comédie fort en vogue en ce moment, où le très galant chevalier français est représenté au public dalmate sous les traits d'un jeune homme plus aimable que sérieux (pp. 203-205).

Et voici le portrait qu'il trace du paysan dalmate et de son costume :

Grand, élégant, la taille bien prise, les jambes serrées dans un pantalon collant qui s'arrête aux genoux, les pieds chaussés de l'opanké, morceau de cuir de bœuf noué avec des lanières, la petite veste aux manches flottantes sur les épaules, la toque de soie rouge sur la tête, il semble être un personnage détaché des tableaux vénitiens ; tels sont quelques-uns des jeunes nobles de la légende de sainte Ursule peinte par Carpaccio. Les costumes des femmes présentent une plus grande variété ; chaque canton, chaque village a le sien. Tous cependant ont des caractères communs, et cette remarque est vraie non seulement de la Dalmatie, mais de la péninsule du Balkan presque tout entière. La robe étroite, faite de toile blanche, serre les jambes et se rétrécit parfois vers le bas au point d'empêcher toute marche rapide ; un tablier brodé de laine verte, rouge, bleue, épais comme un tapis, est attaché à la ceinture. Une large bande de cuir, relevée d'ornements d'or et d'argent, serre la taille ; des sequins encadrent la tête qu'enveloppe un voile. Ce costume est très ancien et sans doute antérieur à l'arrivée des Slaves dans le pays. Une charmante statuette de bronze trouvée récemment à Scutari d'Albanie, œuvre précieuse d'un artiste grec du sixième siècle avant notre ère, représente une prêtresse qui porte la robe, la ceinture et le tablier des paysannes de Dalmatie (pp. 207-208).

Les coutumes, les vieux usages l'intéressent beaucoup. Au lieu de remonter à l'inévitable Fortis, il a eu le souci de chercher sa documentation chez un auteur moderne, Valentino Lago, italien et ancien fonctionnaire autrichien qui, après avoir passé vingt-cinq ans en Dalmatie, a publié à Venise, de 1869 à 1871, ses *Memorie sulla Dalmazia*, en 3 volumes. On peut dire que c'est là qu'il a puisé le plus clair de son savoir [1] et il faut reconnaître que l'œuvre de Lago

[1] Il mentionne en outre la traduction allemande (p. 192, note) du récit de voyage de l'Anglais Wilkinson, faite par W. A. Lindau (Leipzig, 1849), puis du

à elle seule est déjà de taille à donner au voyageur des notions détaillées dans tous les domaines : histoire, statistique [1], coutumes, commerce, etc. C'est là (pp. 29-41) qu'il a trouvé la description des usages qui accompagnent la « vendetta », le serment du sang (*Kârva-Tajstvo*, comme il l'écrit d'après Lago) pratiqués par les habitants de Krivošije.

Ses observations ne s'arrêtent cependant pas là. Il est également sensible aux problèmes du progrès matériel et il trouve que les travaux d'utilité publique sont conduits avec une extrême lenteur. En cinquante ans l'administration autrichienne n'a construit que deux routes importantes, celle d'Obrovatz aux confins croates et celle de Cattaro à la frontière monténégrine. Les montagnes devraient être reboisées, la vallée de la Neretva assainie, comme l'a proposé depuis longtemps F. Lanza [2], membre de la Diète dalmate. Et à ce propos Dumont rappelle le rôle bienfaisant de l'administration française, dont il attribue les mérites à Dandolo, peut-être d'une façon excessive, entraîné en cela par Lago.

Il y a lieu de relever la justesse des observations de Dumont au sujet de l'élément italophone en Dalmatie :

Ce qu'on appelait sur cette côte le parti italien était resté jusqu'alors l'appui le plus sûr de l'autorité impériale. Il ne partageait pas les haines violentes de Venise ou de Milan ; il n'avait aucune raison de s'y associer — les hommes de race latine avaient fait peser sur cette côte une tyrannie trop odieuse — il n'avait d'italien que la langue, mais la langue le tenait éloigné des Slaves. Il voulait l'autonomie de la province sous la protection de l'empire, sans aucune alliance avec les peuples voisins.

Au lendemain des désastres de l'Autriche, ce parti se trouva singulièrement

géographe allemand Franz Petter, *Dalmatien in seinen verschiedenen Beziehungen*, Gotha, 1857, auquel il reproche cependant de s'être trop borné à la statistique et à la géographie physique. Enfin, il cite le *Voyage* de Fortis (traduction française) et la *Dalmatie ancienne et moderne*, de Levasseur. De ce dernier livre, dont nous parlons ci-après, il dit qu'il n'est qu'un résumé de ce qu'avait dit Fortis.

[1] D'après Dumont (p. 212) la Dalmatie compte 400.000 habitants, sur lesquels les statistiques officielles estiment le nombre des Italiens à vingt mille tout au plus. Lago (*op. cit.*, v. I, 2e partie, p. VII) donne les chiffres du recensement de 1855 (416.368 habitants) sans les répartir par nationalité.

[2] François Lanza, fils d'archéologue et archéologue lui-même, s'est occupé dans ses nombreux écrits de presque tous les problèmes dalmates. Il a rédigé un hebdomadaire consacré à l'agriculture, étudié le Mausolée de Dioclétien à Split, les fouilles de Solin, polémiqué sur les maladies de la vigne, etc. On lui doit également deux travaux publiés en français : *Notes sur les formations géognostiques de la Dalmatie*, Paris, 1854, p. 4, in-4 (tirées des Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences) et *Essai sur les formations géognostiques de la Dalmatie, et sur quelques nouvelles espèces de Radiolites et d'Hippurites*, Paris, 1855.

affaibli. Un pays de langue italienne devenait dans l'empire une exception : il ne pouvait plus demander à la péninsule les services qu'elle lui avait longtemps rendus ; se suffire à lui-même lui était impossible. L'Autriche maintint l'usage de l'italien comme langue officielle ; elle n'avait à craindre aucune de ces velléités d'annexion dont les journaux de Florence et de Turin ont parfois parlé, mais qui, même à Trieste, n'ont jamais été sérieuses. Cependant la bourgeoisie et la noblesse se tournèrent de plus en plus vers la Croatie (pp. 223-224).

Cependant il juge (n'oublions pas que ces lignes datent de 1871) que l'union avec la Croatie n'est encore qu'un mot d'ordre, un vœu. Il est par contre plein d'éloges pour les travaux des savants croates, notamment des historiens :

La nouvelle école de slavisants qui à Raguse et en Croatie se consacre à l'étude des chartes et des chroniques connaît les méthodes modernes et les applique. Ces patriotes ont raison de rechercher avec tant de soin tous les monuments de leur passé, d'éditer ces poèmes, ces tragédies, ces vieux diplômes, ces récits historiques ; ils voient, en poursuivant ces études, ce qu'eussent fait leurs pères si la fortune n'eût pas été pour eux d'une rigueur sans merci. Ils nous montrent comment un passé malheureux explique un présent difficile ; ils nous montrent aussi par quelques exemples décisifs que les aptitudes naturelles et les qualités solides n'ont pas manqué aux Slaves du sud (p. 241).

A la différence de beaucoup de voyageurs superficiels qui n'ont vu dans l'architecture dalmate que des influences latines et italiennes, Dumont y a démêlé aussi l'apport illyrien, slave et byzantin :

Le dôme de Zara, celui de Trau, œuvres du treizième siècle, le portail de l'église de Spalatro, l'église d'Arbe, sont à ce point de vue dignes d'étude. L'ensemble de ces édifices est toujours d'un effet original ; le détail ne saurait en être examiné avec trop de soin, parce qu'on y retrouve l'image de la diversité des idées dans ce pays au moyen âge, les inspirations de l'Italie à côté des symboles byzantins, des caprices gothiques, des scènes dont le caractère slave est évident. Les riches trésors des églises rappellent presque toujours les artistes de Constantinople (p. 252).

Sans connaître les recherches des savants modernes sur les architectes et sculpteurs croates des églises de Dalmatie, Dumont en a deviné l'essence, avec son fin coup d'œil d'archéologue grécisant.

Et passant aux perspectives d'avenir de la race sud-slave, voici les conclusions auxquelles il arrive :

Qu'elle croie à ses destinées, que les rêves populaires, que les théories de ses politiques imaginent tantôt l'Autriche se décidant à chercher au sud chez ces populations un appui qu'elle ne trouve plus au nord, ou quelque conquérant réunissant par la victoire ce que les siècles ont divisé : il se peut que ce soient là à cette heure des utopies. Ce qui n'est pas chimérique, c'est de créer des écoles, des universités, de ramener les dialectes d'une langue à l'unité, de retrouver l'histoire oubliée, de forcer le sol à donner tout ce qu'il peut produire. L'instruc-

tion et la richesse, une nationalité nouvelle ne saurait se passer de ces deux bienfaits. Les Slaves du sud peuvent dire aujourd'hui qu'ils leur sont assurés. Ils savent que le sentiment de l'indépendance chez eux est invincible, qu'aucun adversaire ne les en dépouillera ; ils s'exercent à la pratique des libertés municipales, où le bien immédiat est compris par tous, et qui formera mieux que toutes les théories des esprits vraiment politiques. Les épreuves ne leur manqueront pas ; mais ils ont le sang jeune, l'énergie virile, ils naissent à la vie, ils sont dans l'âge heureux des longs espoirs et des vastes pensées (pp. 255-256).

## III

Francis LEVASSEUR n'a, sans aucun doute, jamais visité la Dalmatie. Comment cet ancien principal de collège, habitant et né au Mans (en 1776), auteur de quelques manuels scolaires et de trois livres que d'après leurs titres il faut ranger parmi les belles-lettres [1], s'est décidé sur ses vieux jours — il avait à ce moment 85 ans — à publier un livre sur la Dalmatie, nous ne pouvons que le supposer. Quel a été le point de départ de cet engoûment auquel nous devons l'existence de ce bouquin bizarre, intitulé *La Dalmatie ancienne et moderne, son histoire, ses lois, ses mœurs, ses usages, sa littérature, ses éléments de prospérité et de grandeur future*, par F. L. Levasseur, ancien fonctionnaire de l'Université. Avec une carte de la Dalmatie d'après Bacler d'Albe (Paris, Dentu, libraire-éditeur, 1861, Typographie Monnoyer frères, au Mans) ? Était-ce un emballement tout à fait livresque, produit par Fortis et par Nodier (« le savant Nodier »), ou bien le mirage de cette terre lointaine lui était-il suggéré, dans des conversations interminables entre retraités, par quelque ancien fonctionnaire ou officier de l'administration française (1806-1813) ? Le plus vraisemblable, c'est de conclure à l'effet combiné de ces deux sources d'inspiration, puisque au cours de son livre il ne cesse de piller Fortis et Nodier (et même de les citer... quelquefois) et puisque, d'autre part, il publie une carte (assez rudimentaire

[1] En voici la liste : *Préceptes sur le style et la composition en prose*, 2 vol. in-12, avec une table synoptique ; *Préceptes sur l'Eloquence*, 2 vol. in-12 ; *Amplifications françaises*, 1er vol., les Exercices, 2e vol., le Corrigé, in-12 ; *Publii Syri Thimi Sententiae et prologus Laberii*, in usum scholarum et collegiorum regiorum selectae, juxta optimas editiones recensitae, notisque variorum illustratae, 1 vol. in-12. — Le même avec une traduction en regard du texte, faisant partie de la collection des classiques latins, format in-32, publiée par M. Panckouke ; *Proverbes latins*, avec une traduction en regard du texte, et des annotations, 1 vol. in-12 ; *L'Observateur*, petit dictionnaire à l'usage des gens du monde, 1 vol. in-32 ; *Le château de Chalusset ou l'Excommunication*, chronique du XIe siècle, 2 vol. in-12 ; *Les Naufragés*, 1 vol. in-12 ; *Un Club de femmes, ou Haine aux hommes*, 1 vol. in-12.

du reste) dont l'auteur, Bacler d'Albe, signe fièrement « Secrétaire du Cabinet de l'Empereur Napoléon Ier ».

La composition du livre, elle aussi, témoigne à l'appui de l'hypothèse d'une telle génération combinée. Voici quel en est le plan : *Introduction*, *Précis historique*, deux chapitres où l'auteur étale ses maigres connaissances, recueillies chez Fortis et Nodier, seuls auteurs qu'il a lus. Vient ensuite un *Prologue* qui, avec les onze chapitres qui suivent, forme, sous le nom générique de la Dalmatie, une œuvre d'imagination, un récit de voyage placé à l'époque du régime vénitien, et qui n'est qu'un pastiche bien médiocre de Fortis et de Nodier. Ceci vaut également pour le récit suivant, intitulé *Le Vampire* et suivi de « Quelques histoires de vampires rapportées par Dom Calmet dans son *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* ». Puis un choix de *Poésies slaves*, tout à fait d'après le modèle établi par Nodier dans *Smarra*, c'est-à-dire d'abord un morceau de son cru, *Cara-Ali le Vampire* (qui fait pendant au *Spalatin-Bey* de Nodier), ensuite poésie authentique, la *Triste ballade de la noble épouse d'Asan-Aga* (d'après Nodier et Fortis) et *La Luciole ou vers luisant ailé* (de Gjorgjić), volée impudemment à Nodier. Mais après cette littérature historico-mystificatrice, le volume se termine par une espèce de Mémoire, intitulé *Travail direct pour obtenir la statistique de la Dalmatie*, et qui provient apparemment des archives de l'administration française, alors que la Dalmatie était partie du royaume d'Italie (1806-1810). Quoique cette provenance ne soit nulle part spécifiée, on peut supposer que cette pièce aussi représente une contribution de la part de Bacler d'Albe.

Dans l'introduction, d'apparence érudite, il y a quelques notes qui ne manquent pas de saveur si l'on se rappelle qu'en 1861 la France possédait, depuis vingt ans au moins, toute une pléiade d'excellents connaisseurs des Balkans, tels que Boué, Cyprien Robert, H. Despréz, A. Dozon, etc. Mais pour comprendre « le cas Levasseur » il faut se rapporter au xviiie siècle.

Voici quelques-unes de ses « perles » :

Plusieurs historiens pensent que les Morlaques sont une émigration de l'Albanie ; d'autres trouvent par leur dialecte plus d'affinité avec les Bulgares et les Rasciens. [1. Fortis croit qu'ils descendent de cette grande race que l'on désigne sous le nom de Slaves ou Esclavons (*Viaggio in Dalmazia*)] (p. 7). Les montagnes de la Dalmatie sont habitées par une nation particulière et bien différente des Morlaques, on lui a donné le nom des Haiducks. [1. Le savant Nodier écrit ce mot différemment : *Heiduque* (*Smara* (sic) *ou les démons de la nuit*, 1821. J'ai trouvé partout ce mot tel que je l'écris] (p. 8).

On voit que Levasseur a assidûment lu le *Voyage* de Fortis ; on voit même qu'il l'a mal lu, puisque Fortis déclare expressément que

les *Haidukcs* « comme on peut juger par la signification de leur nom, n'ont jamais formé un peuple [1]. »

Le *Précis historique* (pp. 20-52) ne comporte aucune indication sur les sources utilisées par l'auteur. Il y est question des féodaux croates du moyen âge, des Šubić « nommés par les uns *Radic*, par d'autres *Stepcon* » (*sic* !), des Frankopani, d' « *Ostoïa Christich*, seigneur bosnien », des Uscoques [2] et, dans un bref rappel, du régime français. Tout ceci, d'après l'intention de l'auteur, ne doit du reste servir que comme introduction au récit principal, littéraire celui-là.

> Quoique l'action de cet ouvrage se passe avant 1789, à l'époque où les Vénitiens chassèrent les Turcs de la Dalmatie, la civilisation a fait depuis ce temps très peu de progrès dans cette contrée, surtout dans la Morlaquie. Les usages, les mœurs sont encore les mêmes, parce que les gouvernements qui se sont succédé ont pris trop peu de soin d'organiser des établissements d'instruction publique, et de donner un essor aux sciences. L'ignorance du clergé est toujours la même, ensuite les Morlaques ont peu de relations avec les Italiens dont ils se défient.
>
> Il faut un grand laps de temps pour changer, améliorer les usages, les coutumes d'un peuple. Les Écossais ne portent-ils pas encore leur plaid, leur ridicule jupon, les Cauchoises leurs hautes coiffes, les Tyroliennes leur costume pittoresque, etc., etc. ? Toutefois, le commerce a pris un peu d'extension, et l'agriculture a fait quelques progrès. Les habitants de Trente, de Zara, sont plus civilisés que ceux de la Morlaquie.
>
> Depuis Fortis et Cassas il n'a point paru d'ouvrages intéressants sur la Dalmatie, ni en France ni en Angleterre ; mais il en a été fait une très grande quantité sur l'Italie (pp. 51-52).

Le voyage imaginaire dont il est question dans ce récit est attribué à un jeune Dalmate, recueilli par le comte vénitien Salviati au cours d'un engagement avec les Turcs, près de Klis. A Venise le jeune Almisso a reçu, au palais Salviati, la même éducation qu'Amalia, la fille du comte. Le jour où le vieux comte déclare à Almisso qu'il n'est pas son père, que celui-ci est inconnu, quoiqu'il soit certain qu'il se nomme Christitch et qu'il appartient à la noblesse morlaque, le jeune homme qui, comme de juste, est épris de celle qu'il considère comme sa sœur, décide de partir pour la Dalmatie, afin d'établir son identité et pouvoir ensuite demander la main de la belle Amalia, que l'on devine consentante.

Au sujet de la nationalité d'Almisso, enfant trouvé, on nous informe que tantôt il crie, tantôt il babille d'une façon incompréhensible, ce qui n'est pas étonnant :

[1] *Voyage*, 1778, v. I, p. 69.

[2] A en juger d'après une note, insérée par l'auteur dans la Table des matières (p. 419), et où il prétend qu'il « n'existe point d'histoire particulière de la Dalmatie » (en 1861 !), on devrait croire qu'il s'est servi de l'œuvre de Lucius, *De regno Dalmatiae et Croatiae*, Amsterdam, 1666.

Les habitants de la Basse Dalmatie parlent communément la langue slave ; très peu savent l'italien, parce qu'ils n'ont pas autant de communication avec nous que ceux de la Haute Dalmatie ; le peuple surtout est très défiant à notre égard (p. 68).

Ici il y a un renvoi à une note de l'Introduction, où l'auteur rapporte le témoignage de Fortis au sujet de la défiance que les Morlaques ont des Italiens, qu'ils suspectent de mauvaise foi, ainsi que le prouve le proverbe : « Foi de chien, foi d'Italien. »

Cet Almisso, dûment recommandé à des amis de Salviati à Trieste et à Zadar, part en voyage. Les descriptions des villes et des paysages qu'il traverse n'ont rien que de banal et, quoique affublées de quelques noms géographiques, souvent écorchés, elles montrent que l'imagination de l'auteur est plutôt sèche. Les auberges ont partout les mêmes enseignes qu'en Suisse ou en France (« Grand Soleil d'Or » à Trieste, « Licorne » à Split, etc.). Partout le héros est bien accueilli, reçu à bras ouverts aussi bien chez le comte Ezzelino, provéditeur général à Zara, qu'auprès des « vayvodes » morlaques, Bialestock à Almissa (Omiš) et Christitch à Makarska.

Ce dernier a le bonheur de reconnaître en Almisso l'enfant qui fut présenté par la femme de son frère au comte Salviati, quand les Turcs saccageaient Omiš ; et voici que tous les obstacles au mariage du jeune homme, qui désormais porte le nom d'Ostoia Christich, se trouvent levés. Il rentre donc à Venise, accompagné d'un fidèle ami du nom de Giorgi, auteur d'un manuscrit intitulé le *Vakodlack*, alors que Almisso lui-même est le célèbre auteur d'un poème qui s'appelle *Violetta.*

Chemin faisant, il voit tout ce que la lecture de Fortis permet à Levasseur d'imaginer. Il va sans dire que la géographie et l'orthographe y sont maltraitées, que Makarska se trouve transportée « à deux lieues au sud-est de Spalatro, selon l'itinéraire classique de l'Italie », ainsi que nous l'apprend la note à la page 277. Ce qu'il y a de plus amusant dans cette composition, ce sont encore les descriptions des mœurs, inspirées naturellement par le *Viaggio* de Fortis. En voici un exemple, suggéré par le chapitre XI, tome premier du *Voyage*, « Des mariages des Morlaques » :

Lorsque nous arrivâmes à la maison de Bialestock, on dansait le kolo dans la cour, pendant que l'on servait le souper dans la grange. Bialestock vint me chercher pour me conduire à la même place où j'étais au moment du dîner. Le bruit que faisaient les convives ne me permit pas d'avoir avec Christich et Bialestock une conversation suivie. Les trois invitations solennelles à boire étant finies, le kuum mena l'époux dans la chambre nuptiale ; au même moment les deux diveri y conduisirent l'épouse. Lorsqu'ils furent entrés, le kuum fit sortir les deux diveri ; resté seul avec les deux conjoints, il les conduisit vers le lit : après avoir ôté la ceinture de l'épousée, il obligea les époux à se déshabiller réci-

proquement ; ensuite il se retira, ferma la porte, et y resta pour écouter ce qui se passait. Il annonça l'événement par un coup de pistolet, auquel les swati répondirent par une décharge de leurs fusils. Pour punir les deux diveri d'avoir abandonné l'épouse, on leur fit boire de copieuses rasades avant de les admettre de nouveau dans la compagnie des swati. Les jeux, les danses recommencèrent. Je me retirai dans ma chambre avec Giorgi.

— Les cérémonies des noces, me dit Giorgi, sont à peu près les mêmes dans toute la contrée habitée par les Morlaques. Ceux des îles et des villages sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie les observent aussi en n'y faisant que très peu de changements. Dans l'île de *Zlarine*, près de Sebenico, il en est une bien singulière : dans le moment où l'épousée est prête à suivre son mari, le stari-swat, qui se trouve souvent ivre, doit abattre d'un seul coup de sabre la guirlande de fleurs qu'elle porte sur sa tête. Dans le village de *Novaglia*, situé dans l'île de *Pago*, règne une coutume plus comique et bien moins dangereuse. Quand un jeune homme est sur le point d'emmener sa fiancée, le père et la mère leur font, avec une exagération grotesque, le détail de ses mauvaises qualités. « Puisque tu veux l'avoir absolument, sache qu'elle ne vaut rien, qu'elle est obstinée, capricieuse. » L'époux se tournant vers elle, lui dit : « Vous êtes faite ainsi, je corrigerai bien votre tête. » Il accompagne ces paroles de gestes menaçants en faisant semblant de la battre, et afin que son procédé ne soit pas pris pour une vaine cérémonie, il donne quelques coups réels. En général, les femmes morlaques de la campagne et du peuple ne sont pas fâchées, m'a-t-on dit, de recevoir quelques coups de bâton de leurs maris, et quelquefois de leurs amants, lorsqu'elles sont encore filles.

Ces fêtes, dont vous n'avez vu que le commencement, sont nommées *Zdraves* par les anciens Huns ; chez les Morlaques, elles s'appellent *Zdravise*, qui signifie festin ou régal ; elles durent trois, six et huit jours, suivant les moyens ou l'humeur prodigue de la famille qui les donne (pp. 258-260).

Dans le conte qui suit, intitulé *Le Vampire* (*Vakodlack*), l'influence foncière de Fortis est encore renforcée par celle de Charles Nodier, auteur de *Smarra ou les Démons de la Nuit* (1re éd., Paris, 1821), « le savant Nodier », ainsi que Levasseur l'appelle dans l'Introduction à ce recueil. Ici il faut rappeler encore un passage de cette Introduction (pp. 15-16) :

Ils (les Morlaques) joignent encore à ces faiblesses de l'imagination la folie de croire qu'il existe des vampires à qui ils attribuent, comme en Transylvanie, le désir de sucer le sang des adultes. Lorsqu'un homme soupçonné de devenir vampire ou *vakodlack* [M. Nodier écrit *Vukodlacke*. Fortis et le traducteur du *Vampire* [1] faussement attribué à lord Byron écrivent *Vakodlacke*] meurt, avant de l'ensevelir on lui pique tout le corps avec des épingles ; ils tracent sur le cadavre certains caractères avec un fer chaud. Les sorcières ajoutent certaines paroles mystérieuses à cette cérémonie ; alors ils sont convaincus qu'il ne sortira point de son cercueil pour venir s'abreuver du sang des vivants. Tels d'entre eux prétendent avoir le sentiment qu'ils seront vampires après leur mort, et ordonnent par leur testament que leurs corps soient soumis à cette espèce de purification.

[1] Ce traducteur du *Vampire* est Cyprien Bérard, auteur d'un roman intitulé *Lord Ruthwen ou les Vampires* (1820), publié par Nodier. On sait que le vampirisme était un des grands dadas de ce spirituel mystificateur.

Sous le patronage d'une citation tirée du *Macbeth* de Shakespeare (« Loin de moi, spectre affreux... ») l'auteur nous présente deux sorcières, une bienfaisante, la *bahornize* [1] Méloë et l'autre la méchante *uiestize* [2] Neira. Quoique Méloë ait sauvé Neira des fureurs d'une partie de la population d'Imoski, celle-ci ne la paye pas en retour. Au contraire, elle mène toute une intrigue contre les amis et protégés de Méloë, la belle Eliska, fille du « vayvode » d'Imoski, et son fiancé Stéphane, fils du notable Dalimech, en cherchant à servir son ami à elle « le méchant Faruch, « vayvode de *Vergorax* ». Or, il arrive que Faruch tombe au cours d'un guet-apens tendu à Stéphano, et comme son cadavre est dérobé par Neira, il se fait vampire, suce le sang de Stéphano qui se meurt — malgré les embrassements incessants que lui prodigue sa fiancée — jusqu'à l'intervention de Méloë qui fait fuir le vampire et brûler son corps, et contribue ainsi à l'accomplissement du mariage de Stéphano avec Eliska.

Comme couleur locale nous sommes régalés de quelques noms qui proviennent encore de Fortis : *Diveri*, *Stari-Svat*, *Domachin*, etc., et de quelques fantaisies topographiques. Ainsi (p. 303) nous apprenons que pour se rendre de Vrgorac à Imotski le mieux c'est de descendre la Neretva. Quant au thème et à tout le procédé, ils remontent à Nodier. C'est encore Nodier qui a pu lui donner l'idée de citer dans la *Note* (pp. 383-387) des passages de dom Calmet (*Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*).

Le même thème est traité sous une forme poétique dans *Cara-Ali le Vampire*, présenté comme « poésie slave ». Au lieu de l'analyser, nous préférons en reproduire le texte *in extenso*, notes comprises :

I

Cara-Ali a passé la rivière jaune [1. Probablement la Zermagna, qui est très jaune en automne] ; il est monté vers Basile Kaïmis et a logé dans sa maison.

II

Basile Kaïmis avait une belle femme, nommée Juméli ; elle a regardé Cara-Ali, et elle est devenue amoureuse de lui.

III

Cara-Ali est couvert de riches fourrures ; et il a des armes dorées, et Basile est pauvre.

[1] Forme, écorchée déjà par Fortis, *op. cit.*, I, VII, de *Bahorica* = sorcière ; il existe aussi le verbe *bahoriti* et le substantif *bahorenje*. Le dictionnaire de Vuk cite les vers suivants, chantés dans la Boka de Kotor : « Nešto me je zaboljela glava, — Neg ! mi zovi bahoricu, majko, — Da bi mene mladu bahorila. »

[2] C'est sous cette forme défectueuse que ce mot figure chez Fortis.

IV

Juméli a été séduite par toutes ces richesses, car quelle est la femme qui résiste à beaucoup d'or ?

V

Cara-Ali, ayant joui de cette épouse infidèle, a voulu l'emmener dans son pays chez les mécréants.

VI

Et Juméli dit qu'elle le suivrait ; méchante femme, qui préférait le harem d'un infidèle au lit conjugal.

VII

Cara-Ali l'a prise par sa fine taille, et l'a mise devant lui sur son beau cheval blanc comme la première neige.

VIII

Où es-tu, Basile ? Cara-Ali, que tu as reçu dans ta maison, enlève ta femme Juméli que tu aimes tant !

IX

Il a couru au bord de la rivière jaune, et il a vu les deux perfides qui la traversaient sur un cheval blanc.

X

Il a pris son long fusil orné d'ivoire et de houppes rouges [1. Cet ornement se trouve fréquemment aux fusils des Illyriens, des Morlaques et des Turcs], il a tiré, et soudain voilà que Cara-Ali a chancelé sur sa monture.

XI

Juméli ! Juméli ! ton amour me coûte cher. Ce chien de mécréant m'a tué, et il va te tuer aussi.

XII

Maintenant, pour qu'il te laisse la vie, je m'en vais te donner un talisman précieux, avec lequel tu achèteras ta grâce.

XIII

Prends cet alcoran dans cette giberne de cuir rouge doré [2. Presque tous les musulmans portent un alcoran (koran) dans une petite giberne en cuir rouge] : celui qui l'interroge est toujours riche et aimé des femmes.

XIV

Si celui qui le porte ouvre le livre à la soixante et sixième page, il commandera à tous les esprits de la terre et de l'eau.

XV

Alors il tomba dans la rivière jaune, et son corps flottait, laissant un nuage rouge au milieu de l'eau.

XVI

Basile Kaïmis accourt, et saisissant la bride du cheval, il avait le bras levé pour tuer sa femme.

XVII

Accorde-moi la vie, Basile, et je te donnerai un talisman précieux : celui qui le porte est toujours riche et aimé des femmes.

XVIII

Que celui qui le porte ouvre ce livre à la soixante-sixième (le nombre 66 passe pour être très puissant dans les conjurations) page, il commandera à tous les esprits de la terre et de l'eau.

XIX

Basile a pardonné à son infidèle épouse, il a pris le livre que tout chrétien doit jeter au feu avec horreur.

XX

La nuit est venue, un grand vent s'est élevé, et la rivière jaune a débordé le cadavre de Cara-Ali fut jeté sur le rivage.

XXI

Basile a ouvert le livre impie à la soixante-sixième page ; soudain la terre a tremblé et s'est ouverte avec un bruit affreux.

XXII

Un spectre sanglant a percé la terre ; c'était Cara-Ali : « Basile, tu es à moi, maintenant que tu as renoncé à ton Dieu. »

XXIII

Il saisit le malheureux, le mord à la veine du cou, et ne le quitte qu'après avoir tari ses veines.

XXIV

Celui qui a fait cette histoire est Nicolas Cossiewitch, qui l'avait apprise de la grand-mère de Juméli.

Le morceau suivant est par contre authentique : c'est la *Triste ballade de la noble épouse d'Asan-Aga.* Ce qui l'est moins, ce sont les titres que possède Levasseur à être qualifié de traducteur. Car sa version mérite plutôt d'être définie comme adaptation d'après Nodier qui, dans le texte publié à la suite de *Smarra* et du *Bey Spalatin*, a traduit cette ballade populaire croate très librement, introduisant toute sorte de fioritures dans ce poème si sobre et si poignant. Nous allons reproduire les deux textes, avec les notes qui les accompagnent :

| LEVASSEUR | NODIER |
| --- | --- |
| *Triste Ballade de la noble épouse d'Asan-Aga.* [Fortis a traduit en vers italiens cette ballade qui a pour titre : *Xalestina, Pjezanza plemecrite Asan Aghinize* (la Complainte de la noble épouse d'Asan-Aga).] | *La Femme d'Asan* |
| Quelle blancheur éblouissante au loin sur la verdure immense des plaines et des bocages ? | Quelle blancheur éblouissante au loin sur la verdure immense des plaines et des bocages ? |
| Est-ce la neige ou le cygne, ce brillant oiseau des fleuves, qui l'efface en blancheur ? | Est-ce la neige ou le cygne, ce brillant oiseau des fleuves qui l'efface en blancheur ? |
| Mais les neiges ont disparu, mais le cygne a repris son vol vers les froides régions du nord. | Mais les neiges ont disparu, mais le cygne a repris son vol vers les froides régions du nord. |
| Ce n'est ni la neige, ni le cygne, ce sont les tentes de l'aga Asan-Aga, qui est douloureusement blessé, et qui pleure de sa colère plutôt que de sa blessure. | Ce n'est ni la neige, ni le cygne ; c'est le pavillon d'Asan, du brave Asan qui est douloureusement blessé, et qui pleure de sa colère encore plus que de sa blessure. |
| Pour le soulager, sa mère et sa sœur sont venues ; sa femme, retenue par la timidité et le devoir, n'est point auprès de lui. [Une femme morlaque ne peut entrer dans la tente ou la chambre de son mari sans y être appelée.] | Car voici ce qui est arrivé. Sa mère et sa sœur l'ont visité dans sa tente, et son épouse qui les avait suivies, retenue par la pudeur du devoir. [Une femme morlaque ne peut entrer dans la tente ou la chambre de son mari sans y être appelée], s'est arrêtée au-dehors parce qu'il ne l'avoit point mandée vers lui. C'est ce qui cause la peine d'Asan. |
| Quand la douleur s'est apaisée, il | Cependant quand la douleur de sa |

fait dire à sa fidèle épouse : « Fille de Pintor, ne vous présentez plus dans ma maison blanche, ni dans ma maison, ni dans celle de mes parents. »

La dame, en entendant ces paroles, se renferme dans son appartement, triste et accablée. Voilà que des pas de chevaux ont retenti près de sa maison, et la pauvre femme d'Asan-Aga, croyant que son mari approche, court à son balcon pour se précipiter ; mais ses deux filles ont suivi ses pas : « Arrête, notre mère chérie ! Ce n'est point notre père Asan-Aga, c'est notre oncle Pintorovich-Bey. »

L'infortunée s'arrête ; elle serre dans ses bras son frère chéri : « Hélas, dit-elle, vous le savez et vous connaissez ma honte ; il a répudié l'épouse qui lui a donné cinq enfants. »

Le Bey garde un morne silence, il tire d'une bourse de soie rouge le titre solennel qui permet à sa sœur de se couronner de nouveau des fleurs et des guirlandes de l'épousée, aussitôt qu'elle aura revu la demeure de sa mère.

A peine la malheureuse femme d'Asan a laissé tomber ses yeux sur cet écrit, elle regarde, elle hésite, elle attend, et puis elle se soumet ; car l'ascendant de son frère la domine.

Elle baise le front de ses deux fils et la bouche vermeille de ses deux filles ; mais elle ne peut se séparer de son dernier enfant, encore au berceau. [Une femme répudiée n'a pas le droit de revoir les enfants de son premier mariage.] Son frère, sans pitié, l'arrache avec peine à son enfant, et, la plaçant sur son cheval, il rentre

blessure s'est calmée, il écrit ainsi à sa triste et fidèle amie : « Fille de Pintor, vous ne vous présenterez plus dans ma maison blanche ; ni dans ma maison, je vous le dis, ni dans celle de mes parents. » A la lecture de cet arrêt terrible, l'infortunée demeure accablée.

Depuis ce jour de funeste mémoire, un jour... préoccupée des pensées du bonheur perdu, elle écoutoit : son oreille est frappée du retentissement de la terre sous les pas des chevaux.

Elle s'élance désespérée vers la tour, et cherche à gagner son sommet d'où elle peut embrasser une mort certaine ; car elle pense que c'est Asan qui vient la poursuivre de ses reproches : mais ses petites-filles tremblantes se sont attachées à ses pas. « O ma mère, s'écrient-elles, ô ma mère ! cesse de fuir, car ce n'est point notre père bien-aimé ; c'est ton frère, le bey Pintorovich. »

Ainsi rassurée, elle descend, et jette ses bras au cou du prudent vieillard : « Hélas ! dit-elle, vous le savez et vous connoissez ma honte et celle de notre race ! Il a répudié l'épouse qui lui a donné cinq enfants ! »

Le bey se tait, il ne répond point ; mais il tire d'une bourse de soie vermeille le titre solennel qui permet à sa sœur de se couronner de nouveau des fleurs et des guirlandes de l'épousée, après qu'elle aura foulé, sur le seuil de la maison natale, la trace des pas de sa mère.

A peine la malheureuse femme d'Asan a laissé tomber ses yeux sur cet écrit, elle regarde, elle hésite, elle attend, et puis elle se soumet ; car l'ascendant de son frère la domine.

Prête à les quitter, elle baise avec ardeur le front de ses deux jeunes fils. Elle presse de ses lèvres les joues fraîches et colorées des petites filles qui pleurent sans comprendre tout à fait le sujet de leur douleur ; mais elle ne peut se détacher du berceau où repose le dernier-né de ses enfants. Elle s'y fixe comme pour l'entraîner avec

avec elle dans la maison blanche. Elle resta peu de temps dans la maison de ses pères. Belle, de haut lignage, elle fut recherchée bientôt par les nobles seigneurs du pays. Entre tous, se distinguait le cadi d'Imoski.

Elle tombe éplorée aux pieds de son frère : « Hélas ! dit-elle, ne me donne à personne, je t'en conjure par la vie. Mon cœur éclatera de douleur, s'il faut que je renonce à embrasser mes pauvres enfants ! »

elle. [Une femme répudiée qui se remarie n'a pas le droit de revoir les enfants nés de son premier mariage.]

Son frère la saisit d'une main sévère, la pousse vers le coursier rapide, et vole avec elle à la maison de Pintor.

Elle n'y demeura pas longtemps. La semaine étoit à peine achevée, qu'une femme si belle et de si noble race fut recherchée pour épouse par l'illustre juge d'Imoski. Elle tombe éplorée aux pieds de son frère, elle gémit, elle prie : « Hélas ! dit-elle, ne me donne plus pour épouse à personne, je t'en conjure par ta vie, je te le demande à genoux ! mon cœur éclatera de douleur s'il faut que je renonce à embrasser encore mes pauvres enfants ! »

Ali-Bey ne l'écoute point, il a résolu de l'unir au noble cadi. [Pintorovich, comme chef de famille, dispose despotiquement de sa sœur.] Elle lui fait encore une dernière prière, qu'il envoie au moins une lettre au cadi d'Imoski ; il écrit en ces termes :

Le bey, sourd à sa voix, a résolu de l'unir au noble Kadi. Dévouée, elle prie encore : « Du moins, reprend-elle, écris en ces termes à l'époux que tu m'as choisi. Écoute bien ! »

« Cadi, je te salue. Je t'écris sans avoir consulté ma sœur, pour obtenir de toi en sa faveur deux grâces qui lui seront chères : la première, c'est de lui apporter, quand tu viendras avec tes amis, un long voile qui puisse la cacher à tous les yeux ; la seconde, c'est d'éviter, en la conduisant dans ta maison, de passer devant celle d'Asan, afin qu'elle n'ait pas la douleur de voir les chers enfants qu'elle doit renoncer à voir jamais. »

« Kadi, je te salue. Je t'écris sans avoir consulté ma sœur pour obtenir de toi en sa faveur deux grâces qui lui seront chères : la première, c'est de lui apporter, lorsque tu viendras avec tes amis, un long voile qui puisse la cacher à tous les yeux ; la seconde, c'est d'éviter, en la conduisant dans ta maison, de passer devant celle d'Asan, afin qu'elle n'ait pas la douleur de voir les chers enfants qu'elle doit renoncer à voir jamais. »

Quand le cadi eut lu cette lettre, il rassembla les nobles svatis ; les svatis allèrent chercher la fiancée, et de sa maison ils partirent tous avec elle, tous remplis d'allégresse.

Ils passèrent devant la maison de l'aga ; ses deux filles, du haut du balcon ont reconnu leur mère ; ses deux fils sortent à sa rencontre, et appellent ainsi leur mère chérie : « Viens goûter avec nous ! » La malheureuse mère crie

A peine la lettre est parvenue au Kadi, celui-ci réunit ses amis pour être témoins de cette fête. Ils viennent, et présentent à la fiancée, au nom de son nouvel époux, le long voile qu'elle a demandé ; elle s'en couvre et les accompagne, heureuse au moins de cacher ses larmes, quand des cris qui partent du devant de la maison d'Asan l'avertissent que les *Svati* qui conduisent le cortège nuptial se sont trompés de

au stari-svat : « Au nom du ciel, mon frère, stari-svat, fais arrêter les chevaux près de cette maison, que je puisse donner quelque chose à mes orphelins. » Les chevaux s'arrêtent près de la maison, et elle donne des cadeaux à ses enfants. A ses deux fils, elle donne des souliers brodés d'or ; à ses deux filles, des robes bigarrées, et au petit enfant, qui était au berceau, une petite tunique.

chemin, car ses enfants l'ont aperçue et se sont élancés sur son passage.

« O mère bien-aimée, s'écrient-ils ! reviens à tes pauvres petits enfants, puisque voilà l'heure du repas où tu nous appelois tous les jours. »

A la voix de ses enfants, l'épouse infortunée d'Asan se retourne vers le vieux bey : « O mon frère, lui dit-elle, permets que tes chevaux s'arrêtent pour un moment devant cette maison, afin que je puisse donner encore quelques gages d'amour à ces innocents orphelins, déplorables fruits de ma première union. »

Les coursiers restent immobiles, pendant qu'elle va partager à sa famille chérie quelques bijoux ou quelques vêtements, derniers témoignages de sa tendresse : de beaux cothurnes à tresse d'or pour les jeunes garçons ; pour les jeunes filles, des tuniques longues, et flottantes, et une petite robe au plus petit qui dort dans un berceau, mais elle n'ose l'éveiller d'un baiser. [Cette leçon n'est pas tout à fait la même que celle de Fortis, mais je l'ai recueillie plus communément de la bouche des Dalmates, et je la trouve bien préférable.]

Asan-Aga a tout vu retiré à l'écart : il appelle ses deux fils : « Revenez à moi, mes chers orphelins, revenez à moi ! Le cœur de fer de la cruelle que vous embrassez ne s'attendrira plus pour vous, elle est la femme d'un autre. » — Elle prête l'oreille, son sang se glace, elle tombe, et sa tête couverte d'une mortelle pâleur va frapper la terre retentissante ; au même instant son cœur se brise, et son âme s'envole sur les pas de ses enfants.

Tout à coup une voix éclate dans l'appartement voisin, celle d'Asan qui rappelle ses enfants : « Revenez à moi, mes chers orphelins, revenez à moi ! le cœur de fer de la cruelle que vous embrassez ne s'attendrira plus pour vous, elle est la femme d'un autre ». — Elle prête l'oreille, son sang se glace, elle tombe, et sa tête, couverte d'une mortelle pâleur, va frapper la terre retentissante ; au même instant son cœur se brise, et son âme s'envole sur les pas de ses enfants.

Comme on voit, certains passages (le début, la lettre au Cadi et la fin) sont répétés mot à mot d'après Nodier. Cependant, par endroits Levasseur a préféré s'en tenir à Fortis que de suivre les fantaisies de Nodier. Ainsi chez Levasseur le cortège nuptial passe tout simplement devant la maison de l'aga, et les *Svati* ne se sont pas « trompés de chemin » comme chez Nodier. D'autre part il ne suit

pas Nodier quand celui-ci, apportant un trait nouveau qui lui plaît, déclare l'avoir recueilli « plus communément de la bouche des Dalmates [1]. » C'est pourquoi, en ce qui concerne la *Femme d'Asan*, nous hésitons à taxer Levasseur de plagiaire.

Par contre, la pièce suivante de ses *Poésies slaves* constitue bel et bien un plagiat nettement caractérisé. *La Luciole ou Ver luisant ailé par Giorgi* de Levasseur (pp. 398-3402) n'est que la reproduction mot à mot de la *Luciole, idylle de Giorgi*, publiée par Nodier dans *Smarra* et tirée « des savants Mémoires d'Appendini », fait que Levasseur passe complètement sous silence. Il n'y a que la note introductive de Nodier qu'il n'a pas répétée textuellement, se contentant de la résumer ainsi qu'il suit : « Ce petit poème est intitulé dans l'original : *Svjtgnack* (sic), nom illyrien de la *luciole*, ou ver luisant ailé, qui y est décrite avec beaucoup de charme. Giorgi est l'Anacréon des Morlaques. » Quant au texte, la seule variante que Levasseur y introduit, c'est de dire « *luciole* aux ailes d'or » au lieu de « *luciole* aux ailes de fer » (strophe XI).

Le projet de « statistique » de la Dalmatie qui figure à la fin de ce livre si curieux, date, comme nous l'avons dit, très probablement de l'époque de l'Empire. Nous le publions ici *in extenso*, en *Appendice* *, car il ne manque pas d'intérêt historique, même si ce n'était qu'un pastiche (hypothèse qui n'est guère vraisemblable) dû à la plume de Levasseur.

Ajoutons que le livre de Levasseur est resté fort peu connu. S'il figure dans quelques recueils bibliographiques, il n'y a, à ce que nous savons, que Valentinelli qui s'en soit occupé, pour le démolir sous le poids de son ironie [2].

R. M

[1] Il faut rappeler quo le séjour de Nodier dans les Provinces Illyriennes, en 1813, est resté limité à la Carniole, Trieste et Gorice, et qu'il n'a point visité la Dalmatie, ce qui, du reste, ne l'a jamais empêché de corriger Fortis, tout en le pillant abondamment (v. R. Maixner, *Ch. Nodier i Ilirija*, Rad. 229).

[2] « E difficile definire questo pasticcio letterario, riboccante da capo a fondo di errori e di inesattezze. E un composto storicoromantico, in cui l'autore tratta a suo modo la Dalmazia propriamente detta, coll'esclusione delle provincie di Ragusa e di Cattaro. I fonti di cui si serve sono il Fortis, il Lovrich, il Grisogono, i soli per lui che abbiano illustrato quest-ultima Tulle, non ancora sollevatasi a certo grado di cultura. L'*introduzione*, p. 1-20 versa quasi tutta sui Morlacchi, che sono gli abitanti dell'intera Dalmazia continentale. *Il Précis historique*, p. 21-52, meno spropositato del resto, termina : « Les habitants de Trente, de Zara sont plus civilisés que ceux de la Morlaquie. » *Il Prologue*, p. 53-97 è una specie di romanzo, raccontato nel palazzo Salviati di Venezia, sui fatti dell'anno 1769, à l'époque ou les Vénitiens chassèrent les Turcs de la Dalmatie. *La Dalmatie*, p. 99-279, è una sufficiente descrizione storico-romantica del paese. *Le Vampire*, p. 281-381 dà un saggio romantico delle superstizioni di questa nuova Beo-

## APPENDICE

### Travail direct pour obtenir la statistique de la Dalmatie

*Travaux Préliminaires.*

Comparer ensemble les relations publiées sur ce pays, telles que :

Spon, *Voyage d'Italie et de Dalmatie*, etc., 1678.

Balthazar, A. Kerczelich, *De regnis Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae ; notitiae praeliminares.* 1771. Zagrab ou Agram en Croatie. In-folio.

Alb. Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, 2 vol. in-4. Venise, 1771 (*sic* !) Du même auteur : *Saggio d'osservationi sopra l'isole di Cherso di Ossero.* 1 vol., in-4.

Lovrichs (*sic* !), *Osservationi sopra diversi pazzi* (sic !) *del viaggio in Dalmazia.* 1 vol. in-4.

P. Nutrizio Grisogono, *Notizzie per servire alla storia naturale della Dalmazia.* 1 vol. in-4.

Giov. Rossignoli, *Compendio del istoria civile della Dalmazia*, joint à l'ouvrage précédent.

*Voyage pittoresque*, de Cassas.

Les auteurs cités par Fortis, tels que : Lucio, Farlati, etc.

Comparer les documents relatifs à la Dalmatie et qui se trouvent dans diverses archives.

1° Il doit s'en trouver dans les archives de Venise, dans celle de la Diète de Hongrie, dans celles des royaumes de Croatie à Agram, dans les villes d'Arbe, de Zara, de Sebenico de Spalatro et autres villes de la Dalmatie.

2° L'utilité de cette recherche ne se bornerait pas uniquement à l'état présent de la Dalmatie ex-vénitienne ; les documents conservés dans ces archives doivent souvent être relatifs aux parties de la Dalmatie conquises par les Ottomans, ainsi qu'à l'Albanie, à la Bosnie et à la Servie.

3° Les officiers publics et les religieux établis en Dalmatie devraient être tenus de donner communication à l'auteur de tous les papiers dont ils peuvent être possesseurs.

### Travail Direct

Première section. — *Renseignements sur le sol et sur l'air.*

1° Levée des cartes spéciales et des plans de forteresses, ports et villes. — 2° Nivellement du terrain, afin de déterminer la direction des deux routes à

zia : l'azione è « dans la riante et luxuriante vallée de Kollar. » Chiudono il volume alcune poesie slave tradotte in prosa francese.

Lo scrittore, profondo conoscitore del suo soggetto, forma una città della fortezza di Clissa ; dà due palazzi di Diocleziano, l'uno a Salona, l'altro a Spalato ; pone Curzola nel golfo del Quarnero ; trae le ciliegie, onde si fabbrica il maraschino di Zara e di Sebenico, dal borgo Vodizze sull'isola Morter ; dà nomi turchi agli impiegati veneti. Nè minore è la conoscenza di Venezia ; « Le superbe pont (di Rialto) traverse la Giudeca... Une grande quantité de barques et de gondoles stationnant sur (*sic*) ce pont, est toujours prête, au premier signal des habitants de Venise, pour descendre ou remonter la Giudeca. Ex ungue leonem. » (*Supplementi al Saggio Bibliografico della Dalmazia e del Montenegro* di Giuseppe Valentinelli, Zagabria, 1862, Coi tipi del Dr. Lodovico Gaj, nr 671.)

percer à travers le pays. — A. L'une par le haut pays, par *Knin*, *Sign*, *Imoski et Ciclut*, en profitant d'une ancienne voie militaire des Romains. — B. L'autre par le pays bas, par *Zara*, *Sebenico*, *Trau*, *Spalatro*, *Almissa*, *Macarska*, *Salvinaz*, et des routes de communication entre les parties hautes et basses. — 3° Nivellement et sonde des rivières, principalement de la Kerka, de la Cettina, et de la Narenta. — A. Pour déterminer l'usage dont ces rivières pourraient être à la navigation. — B. Pour déterminer les moyens de régler le cours de ces rivières et de dessécher les marais qui les bordent. — 4° Indication exacte et complète de la nature du sol, sous le rapport de l'utilité publique. — A. Vérifier les observations de Fortis. — B. Visiter et examiner les endroits où Fortis n'a pas été. — 5° Recherches sur le climat physique de la Dalmatie. — A. Examiner si la sécheresse de l'air et le manque de pluies, dont certaines parties de la Dalmatie ont à se plaindre, sont fondés sur la destruction des forêts ou ont quelque autre cause. — S'il y a un moyen d'y remédier. — B. Examiner si les endroits décriés à cause de leur mauvais air ne sont pas susceptibles de quelques améliorations physiques. — C. Quels sont en particulier les avantages ou désavantages du climat physique de la Dalmatie ?

Deuxième section. — *Renseignements sur les productions.*

1° *Productions du règne minéral.* — A. *Mines d'or* exploitées par les Romains. Fortis n'a pu les retrouver ; ce voyageur a négligé un passage de *Stace* qui prouve qu'il y avait de véritables mines ou excavations, et qu'elles passaient pour être extrêmement profondes. — B. *Mines de fer, de cuivre et autres*, indiquées en partie par les voyageurs précédents, mais pas encore examinées avec soin. — C. *Carrières de marbres fins.* Toute l'Istrie et la Dalmatie fournissent des marbres communs, mais il paraît que les Romains tiraient des environs de Trau une sorte de marbre très rare. — 2° *Productions du règne végétal.* — A. *Agriculture en général.* Aperçu des blés et des grains cultivés en Dalmatie, de la quantité du produit et de sa proportion aux besoins du pays. — B. Causes qui influent sur le mauvais état de l'agriculture ; moyens de les faire disparaître. — C. Aperçu des terres incultes et pourtant susceptibles de culture. — D. *Culture des oliviers.* Aperçu de la quantité du produit, des moyens de l'augmenter, etc. — E. *Vignobles.* Quantité et qualité du produit ; observations sur la manière de faire les vins. — F. *Divers arbres fruitiers*, cultivés dans le haut pays. Aperçu du produit de cette branche de culture. Examiner s'il serait convenable d'encourager cette branche, préférablement ou en concurrence avec l'agriculture. — G. *Forêts.* Aperçu des espèces d'arbres qui composent les forêts de la Dalmatie. S'il y en a de propres à la construction des vaisseaux. — H. Causes qui ont contribué à la destruction des forêts sur les côtes ; moyens de les rétablir. — I. *Pâturages* et prairies naturelles. Aperçu du terrain propre à cette branche d'industrie. — K. Observations diverses sur le règne végétal : par exemple, sur le mastic qu'on pourrait tirer des lentisques. — L. Productions végétales que l'on pourrait naturaliser en Dalmatie, telles que le coton et le tabac de Macédoine, l'alizari de Livadie, le raisin de Corinthe, etc. Rechercher sur les côtes et dans les îles de la Dalmatie s'il y a des terrains et des expositions propres à quelques-unes de ces cultures. — 3° *Productions du règne animal.* — A. *Chasse.* Espèce et quantité de bêtes sauvages. Utilité que l'on pourrait en tirer. — B. *Pêche.* Espèce de poissons. Méthode des pêcheurs, moyens de les améliorer. Quantité de maquereaux, de sardines, de thons et autres poissons pêchés sur la côte de la Dalmatie. Moyens d'encourager la vente des poissons. — C. *Bestiaux.* Quantité et qualité des bœufs et des vaches ; si leur nombre est proportionné aux besoins de l'agriculture. — D. *Chevaux.* Examiner les qualités de la petite race de chevaux qui existent dans l'île de

Cherso ; s'il serait utile d'introduire en Dalmatie d'autres races ? Par exemple, les haras de la Hongrie pourraient fournir des élèves à peu de frais à la Dalmatie. — E. *Bêtes à laine.* Leur nombre, quantité de leurs toisons, produit de la tonte. S'il conviendrait d'introduire dans ce pays les moutons de Padoue ? — F. *Mulets et ânes.* Rechercher si ces deux espèces d'animaux de charge ne seraient pas les plus convenables pour la Dalmatie, en attendant qu'il y ait dans ce pays de grandes routes, et si leur nombre est suffisant ? — G. *Abeilles.* Examiner si la méthode employée dans la Dalmatie turque pour faire de l'hydromel, mérite d'être répandue dans la Dalmatie italienne ? — H. *Vers à soie.* Rechercher s'il y a des facilités pour accroître le nombre de ces insectes ? État des plantations de mûriers.

Troisième section. — *Renseignements sur les habitants.*

1° *Dénombrement des habitants.* — Dans les villes et sur les côtes, on l'exécuterait sans obstacles majeurs. — Il y aura de grandes difficultés pour dénombrer les Morlaques, et peut-être faudra-t-il se borner à obtenir un rapport du chef de chaque tribu, à l'insu du peuple. Les habitants de Poglitza, accoutumés à une sorte de liberté démocratique, s'effaroucheraient peut-être d'un dénombrement. On obtiendrait de leurs chefs ou *Knésès* un aperçu. — A. Les *Bohémiens* ou *Zingares*, très répandus dans la Dalmatie, méritent un dénombrement à part. — B. Distinguer autant que possible les masses des individus d'après leurs métiers et genre de vie. S'il y a dans la manière de vivre de ces peuples quelques choses qui mériteraient d'être changées, et comment on pourrait effectuer ces changements. — C. Obtenir par les curés des listes de mariages, naissances et décès. Comparer ces listes avec le dénombrement, et en tirer des résultats pour l'économie politique et pour la conscription militaire et maritime. — D. Déterminer spécialement l'espèce, la quantité et le prix des vivres. — 2° *Etat de la religion et des mœurs.* — A. Dénombrement des habitants qui suivent le rit de l'Église catholique, soit en latin, soit en illyrien, avec distinction des paroisses où la langue illyrienne est la seule en usage. — B. Aperçu de tous les livres de religion publiés en illyrien ou en latin, soit par ordre de l'ancien gouvernement, soit par des ecclésiastiques ou autrement. — C. Dénombrement des habitants attachés au rit de l'Église grecque, des juifs, etc. — D. Examen de l'influence que le clergé exerce sur le peuple, l'usage qu'il en fait, les bonnes ou mauvaises conséquences qui en dérivent. — E. Moyens d'extirper les superstitions dangereuses dont parle Fortis. — F. Examen de l'esprit public des diverses classes du peuple. — G. Moyens d'extirper la haine qui règne entre les Dalmates des côtes et les Morlaques. — H. Comme la langue illyrienne domine dans le pays, et que les Italiens n'y sont guère aimés, il faudrait examiner s'il ne serait pas possible et utile d'y répandre la langue française ou l'italienne ? — I. Examiner quels sont les rapports de société, de parenté et autres, qui existent entre les Morlaques de Dalmatie et ceux qui habitent la Bosnie et la Croatie turque.

Quatrième section. — *Renseignements sur le commerce, les manufactures et la navigation.*

1° *Etat des manufactures.* — A. Aperçu de toutes les manufactures. — B. Fabriques établies dans les villes ou près d'elles. Leur produit ou prix de la vente, soit dans le pays, soit au dehors. — C. Aperçu de tous les genres d'industries domestiques qui sont en vigueur dans les campagnes. — D. Examiner quelles sont les fabriques et les manufactures dont l'établissement serait productif et d'un véritable avantage pour le pays, soit qu'on en trouve les matériaux bruts dans le pays, comme la soie, soit qu'on pût les acheter à peu de distance, comme

les cotons de Macédoine, les cuirs de Hongrie, etc. Indiquer les emplacements convenables à ces fabriques. — E. Examiner quelles sont les productions des manufactures dont la Dalmatie a besoin et qu'elle est forcée aujourd'hui de tirer de l'étranger. — F. Obtenir des renseignements sur l'industrie des provinces turques et hongroises voisines de la Dalmatie, examiner quels sont les objets dont elles ont un grand besoin (par ex. des draps). Examiner également quelles sont les fabriques qui y fleurissent et qu'on pourrait attirer sur le territoire dalmatien (par ex. les armuriers de Foinitza en Bosnie). — G. Déterminer quelles pourraient être les fabriques dont l'établissement en Dalmatie serait nuisible aux intérêts politiques et commerciaux de l'Italie et de la France. — 2° *Etat du commerce.* — A. Dénombrement des commerçants, ville par ville, ainsi que de ceux qui dans les campagnes s'occupent d'une espèce quelconque (les *Zingares* et les *Bohémiens* sont dans ce cas). — B. Estimation des exportations et des importations de la Dalmatie. — C. Sur les obstacles que la nature du pays oppose à l'établissement d'une ligne de douanes. Moyens d'y remédier. — D. De l'état des routes considérées sous le rapport commercial. — E. Des moyens d'établir un commerce par terre avec Constantinople et Salonique, à l'exemple des Autrichiens. — F. Des ports de la Dalmatie, des franchises dont ils ont joui ou jouissent, et des endroits convenables pour établir des entrepôts de commerce. — G. Si les négociants en Dalmatie ont les lumières nécessaires à leur état, ou s'il serait utile d'y fonder (par exemple, à Spalatro) une école de commerce, de navigation, d'économie rurale et des arts et métiers. — 3° *Etat de la navigation.* — A. État des bâtiments et des bateaux qui servent soit au commerce, soit à la pêche, en les dénombrant par ports, par cantons, et en indiquant leur tonnage. — B. Dénombrement des capitaines, patrons de navires, matelots et pêcheurs. — C. De la police actuelle de la navigation. Indiquer les abus et les remèdes. — D. De la construction des bâtiments des Dalmates ; si, pour naviguer hors de l'Adriatique, ils n'auraient pas besoin de quelques améliorations de construction, à l'exemple des Ragusains. — 4° *Des monnaies et du numéraire.* — A. Examiner quelles sont les monnaies de compte, ainsi que les monnaies courantes, dans tous les cantons de la Dalmatie. — B. La quantité du numéraire et sa circulation.

CINQUIÈME SECTION. — *Renseignements divers relatifs à l'administration.*

1° *Obstacles à l'établissement d'une administration régulière et uniforme.* — A. Détail sur les nouvelles divisions actuelles de toute la Dalmatie. — B. Détail sur les nouvelles divisions et subdivisions à établir, et les inconvénients à éviter dans cette partie. — C. Du pouvoir des *Vayvodes* et des *Knésès* chez les Morlaques. De la république de *Poglitza* ; du pouvoir de ses grands et petits comtes. — 2° *Des revenus publics.* — A. Rechercher dans les archives, pour déterminer à quoi se sont élevés les revenus que Venise tirait de ce pays à différentes époques. Causes qui déterminèrent les Vénitiens à ménager les Dalmates. — B. Idée des impôts particuliers que les usages, les mœurs et les préjugés du peuple admettaient ou repoussaient.

N. B. — Cette recherche serait surtout importante par rapport aux Morlaques, nation militaire et presque sauvage.

C. Rechercher s'il y a des domaines que l'État possède ou qu'il pourrait réclamer ; des revenus qu'on pourrait en tirer (par exemple, en y établissant des colons comme fermiers de la couronne). — D. Des revenus que la couronne pourrait tirer des manufactures et fabriques qu'elle établirait pour son compte (par exemple, une fabrique de draps rendrait toute la Croatie et la Bosnie tributaires). — 3° *De l'instruction publique.* — A. Des moyens d'établir en Dalmatie un centre d'instruction publique, sous le nom d'Université, Lycée ou tout autre.

De l'emplacement d'un tel institut. Des hommes instruits du pays. — B. Détail topographique sur les collèges et écoles à établir dans la Dalmatie. Des bâtiments à y employer. — C. S'il y a des couvents qu'on pourrait rendre utiles en chargeant les religieux de quelque partie d'instruction ? — D. Des moyens de déterrer les précieux monuments d'antiquité qui couvrent le sol de la Dalmatie. Quels sont ceux de ces monuments qu'il faudrait conserver en place ? — E. De la formation d'un musée dalmatien où l'on réunirait tous les restes d'antiquité que l'on jugerait transportables.

N. B. — Un semblable musée pourrait peut-être exciter quelques spéculations parmi les Grecs de l'empire Ottoman à déterrer et à exporter les statues précieuses qui, sans doute, restent ensevelies dans plusieurs endroits de la Grèce.

Une foule d'autres idées se présenteraient sur les lieux à un homme zélé. — Il serait utile de faire une excursion chez les Monténégrins, chez les Ragusains, en Bosnie, en Servie.

---

# VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

## Miroslav Krleža [1]

### HODORLAHOMOR LE GRAND [2]

Pero Orlić rêva de Paris dès l'école primaire. Dans le couloir, à côté de la cuisine — la cuisine de la famille du gratte-papier Orlić — une porte vitrée ouvrait l'appartement de M^me^ Mayer, une Allemande de Düsseldorf ou de Berlin. Son fils, le tapissier, son dieu, était parti vers la fin du siècle dernier pour Paris. Pero Orlić était alors un morveux de trois ou quatre ans. Mais ce soir-là s'imprégna dans sa mémoire comme dans une éponge, et il ne parvint jamais à l'exprimer complètement de son cerveau. Sans aucun doute ce fut cette fameuse soirée, quand Franz Mayer dans la cuisine prit congé de sa maman et de son papa, qui fit éclore le motif le plus puissant de sa nostalgie de Paris. Pero Orlić était assis à la table de la cuisine et faisait des constructions — dehors tombait une pluie d'octobre. Franz Mayer, debout dans la lumière jaune d'une lampe à pétrole, portait un gilet rayé sur lequel un grand saint Georges dans un médaillon d'or heurtait un bouton d'os. Ce fut surtout ce saint Georges d'or, terrassant le dragon, qui pénétra dans les tissus céré-

[1] Miroslav Krleža (né en 1893) est un des plus féconds parmi les écrivains croates contemporains, et sans doute le plus puissant et le plus original. Poète, romancier, conteur, dramaturge, il anime tout du large souffle de son lyrisme ou de l'accent incisif de sa polémique; sans cesse révolté devant les injustices, les bassesses, les laideurs, les hypocrisies, il traduit son indignation, sa colère ou son ironie en un style ample et vigoureux, parfois vulgaire mais jamais banal, dans une langue toute personnelle. Il a connu sous les régimes divers des persécutions qui n'ont pas lassé sa courageuse sincérité.

[2] Cette nouvelle a paru pour la première fois en 1919 dans la revue *Plamen*, que dirigeait Krleža. Elle portait en sous-titre « Comment Pero Orlić guérit de Paris ». Elle a été rééditée en 1937 dans le recueil *Novele*.

braux du petit Pierre, avec la lumière jaune de la lampe à pétrole et la pluie.

Il va donc à Paris cet homme fort, rouge et gras ! Il va à Paris ! La magie de ce mot inconnu enchanta Pierre et de ce jour il rêva beaucoup de Paris. Paris lui devint un besoin vital, et ses fantastiques récits d'enfant sur Paris furent bientôt fameux par toute la maison, dans toute la famille et dans toute la rue.

La famille se réunit, y compris les fameuses tantes Rose et Hélène et Antoinette et Mina et Joséphine. Le petit Pierre raconte comment, avant d'apparaître dans cette maison, au n° 76 de Potok, il a vécu, homme fait, à Paris. Et Pierre répand à deux mains sur ses tantes des visions baroques où voisinent étrangement le square de Zrinjevac, des jets d'eau, des musiques militaires, des églises, — matériaux qu'il brasse et auxquels il donne une forme : et les tantes, toutes ensemble, l'écoutent et hochent la tête émerveillées.

« Il finira sur l'échafaud, ou il sera ministre ! » tel était le communiqué officiel du conseil de famille, après ces glorieuses soirées littéraires, dans la cuisine pleine de fumée et d'un parfum d'oignon, de tomates et de confitures. Pierre était en troisième à l'école primaire, en pleine crise de catholicisme (alors que, comme enfant de chœur et larron dans les sacristies, il soupçonna pour la première fois un pouvoir supérieur, au delà de la tombe), quand M^me^ Mayer partit pour Paris. Son fils, le tapissier Franz, ce même Franz au saint Georges, s'était, entre temps, marié avec une fabricante de parapluies, avait acheté deux maisons dans le faubourg de Villemomble, et, ses affaires allant bien, sa mère se décidait à le rejoindre. En vérité ! Le voyage était long, elle s'était habituée à Zagreb en ces trente-deux ans, mais son fils écrivait sans cesse qu'il était très bien, qu'il buvait du vin rouge et non plus de l'eau, que sa femme était grosse — et il fallait bien partir.

C'est pourquoi la vieille Mayer confia le tombeau de feu le vieux Franz à maman Orlić et elle prit le chemin de Paris par Bâle. Son billet, c'est papa, le vieil Orlić, qui l'avait acheté, et Pierre l'avait accompagné à l'agence de voyages. Pierre avait alors éprouvé intensément tous les frémissements et l'énervement des grands préparatifs et d'un voyage à Paris. Il avait étudié exactement tout le parcours et en avait tracé un croquis où tout était souligné en rouge, mais on lui avait jeté cette bêtise comme superflue. Puis ils avaient tous accompagné, en fiacre, la vieille Mayer à la gare du Sud. Cette nuit Pierre pleura du regret de Paris, longuement, jusqu'au matin.

Depuis lors arrivèrent de Paris, de temps à autre, cartes et lettres. La vieille écrivait que Paris est une grande ville, mais que l'eau

n'y est pas bonne, qu'elle ne comprend personne ni rien et qu'elle regrette d'avoir quitté Zagreb. Pierre lisait soigneusement ces lettres en allemand, se plongeait dans cette lourde écriture gothique et rangeait les timbres et les vues dans ses livres.

A l'école ensuite, il ouvrait son livre, regardait ces photographies, se projetait dans ce petit rectangle coloré et, se perdant dans le tumulte qui se répandait sur le livre et par l'école, il s'égarait par les rues de Paris.

Il regarde par exemple le Dôme des Invalides. Un ciel bleu de mai, avec des nuages blancs, s'étend sur la coupole d'or, et les toits lointains des maisons dans une brume d'argent, et les cheminées rouges ; tout semble irréel, charmant comme un songe, comme le songe qu'on fait de Paris du lointain de cette rue de Potok.

D'étranges omnibus rouges, des dames avec des ombrelles, un officier en pantalon rouge à cheval dans l'ombre d'une verte allée d'arbres parfumés.

Ou bien il regarde le long de l'avenue des Champs-Élysées. Un instant avant, est tombée une chaude pluie de printemps : sur l'asphalte se reflètent et se détachent omnibus, autos, calèches et bicyclettes, et l'ombre d'un garde républicain en grande tenue avec son grand panache rouge sur son casque brillant se fond dans les flaques grises, se déforme et s'étale. Les autos beuglent, les camelots crient et les blancs chevaux des monuments de marbre se cabrent plus ardemment sur le ciel, que le soir colore de bandes orangées et arrose des traînées verdâtres d'un azur de mai.

Les arbres frissonnent dans le crépuscule et, au fond, loin, très loin, s'estompent dans le voile gris du couchant les contours d'un gigantesque arc de triomphe. Il semble que toute l'avenue, et les allées, les convois et les files de voitures, de cavaliers et d'autos, tout coule sur une voie triomphale, au-dessus de la ville, comme sur un pont céleste.

Ou encore le Trocadéro. C'est le tour du Trocadéro, et Pierre regarde les tourelles mauresques, les galeries, la colonnade et les fontaines qui murmurent comme dans un conte ! et il le regarde avec une sorte d'effroi comme un monstre aux cent yeux. Et ces palais grisâtres ou noirs de suie, les ponts, les coupoles dorées, les enfants jouant avec des voiliers sur les bassins, et les cuirassiers dans leur armure et les dames, tout cela bouillonne dans le cerveau d'Olić, tout danse au rythme enflammé d'une fiévreuse tête d'enfant.

— Orlić ! A quoi rêves-tu encore, paresseux ? Qu'est-ce que tu as ? Attention, ou tu iras encore au piquet !

Pierre se raidit et, comme dans un demi-sommeil, tourne les yeux autour de lui, puis semble s'éveiller, et le tableau, les cartes,

la classe, le maître, tout lui apparaît étrange, incompréhensible, sans mouvement ni relief.

Ainsi l'illusion maladive commença à ronger l'imagination du petit Piere et grandit toujours plus.

A cette époque, des juifs passaient par les maisons pour vendre à crédit aux illettrés des livres incultes — agents des grandes entreprises libraires de Berlin, de Leipzig et de Vienne. Une fois sa mère commanda à un de ces représentants un grand roman illustré de la Révolution française, « Le comte Axel de Fersen ». Il s'agissait du fameux contre-révolutionnaire suédois, amant de Marie-Antoinette. Le roman était effroyablement mauvais, les illustrations maladroites, mais le petit Pierre étudiait en détail ces aventures et le soir il réfléchissait à ces noirs dessins mal bâtis qui sentaient encore l'huile de l'imprimerie. Toutes ces nobles dames en perruques, les Trianons, les jets d'eau et les parcs et les scènes dramatiques — l'arrestation de la famille royale à Varennes, quand quelqu'un fourre une lanterne sous le nez du roi bedonnant — et les innombrables intrigues amoureuses de la cour, les foules d'hommes armés, tout cela nourrissait la parisomanie de Pierre.

Ce chaos déposa ensuite avec le temps quelques symboles qui restèrent alors les visions dominantes sur sa fantaisie enflammée. Des têtes coupées sur des piques, l'assaut de la Bastille, les guillotines, les grandes fêtes républicaines quand fument les torches et que se dressent des catafalques monumentaux, et sur ce torrent, sur ce déluge humain, se levaient naturellement Danton et Marat et Robespierre, et ensuite Napoléon. Napoléon avait enfin, bien entendu, avec l'Empire, anéanti, liquidé et effacé de l'ordre du jour toute la Révolution. Et un culte, le culte religieux d'une âme enfantine, avait brûlé chez Pierre comme un cierge devant l'image du Corse qui, dans sa hiérarchie historique, prit la place de César.

C'est au lycée que Pierre avala toute la littérature relative à Napoléon et qu'il commença à écrire un grand roman « Napoléon, étoile impériale ». Le culte de Paris s'identifia à celui de Napoléon, et Pierre, comme une comète, courut de victoire en victoire à travers les plaines lombardes, livra bataille du Danube à Moscou, par toute l'Europe, dans tous les sens, grisé d'étendards, de canons et d'aigles impériales.

Puis en quatrième ce fut le tour de Kranjčević à l'emporter sur Napoléon et à placer au-dessus de tout la guillotine, les barricades et la Révolution. Cette terrible révolution jacobine qui, comme un géant, chasse ces reptiles aristocrates en manteaux dorés, en blanches perruques poudrées ; et quand Pierre rêvait de Paris, il voyait des palais démolis, il entendait des foules de sans-culottes sanglants qui

chantaient la Marseillaise et portaient sur des piques des têtes coupées d'aristocrates.

Cette vision sanguinaire, Matoš, feu Matoš, qui juste à ce moment écrivait ses feuilletons de Paris, la transforma par ses douces platitudes feuilletonesques en un songe de civilisation, plein de poésie et d'harmonie, de parfum et de calme, sans trop de clarté, mais du moins moderne. Matoš fit alors de Paris un sonnet qui rime bien. Et ce fut de nouveau le temps d'une indicible nostalgie qui poignait Pierre jusqu'au tréfonds, toujours plus douloureusement et plus cruellement. L'époque où on lit les feuilletons de Matoš au lycée !

Ah ! si je ne devais pas aller faire mon devoir de grec ! Si j'étais à Paris ! Hamlet, on le joue sans doute divinement à Paris, et non en dormant comme chez nous !

Si j'étais à Paris je me promènerais maintenant au bois de Boulogne, au lieu de ce maudit Zrinjevac !

C'est un village ! Une seule rue, Ilica ! Tandis que Paris !

Ainsi parle Orlić, élève de quatrième, qui a acheté chez un bouquiniste de la rue Longue un Baedeker déchiré de Paris, dont il feuillette les plans, et il se promène dans les rues de Paris, maudit Zagreb, se débat toujours contre de mauvaises notes, et habite plus souvent au bord de la Seine qu'au Potok.

Les plans, les croquis, les quartiers, la disposition des galeries et des musées, Orlić les sait exactement par cœur. Il connaît toutes les gares, tous les cimetières, tous les boulevards. Il sait quand on a construit ce pont, quand on a inauguré ce monument, où on a percé une nouvelle rue, où et quand tel personnage est né. Il sait tout exactement et en détail. Il a appris tout Paris par cœur, et quand il est assis devant son devoir de mathématique ou de latin, avec un profond soupir il reprend le rouge Baedeker, comme un paroissien, pour adorer « la ville des villes, la Babylone de toutes les Babylones, le très saint Paris ! »

Ensuite vinrent Musset et Baudelaire et la *Revue des Deux Mondes*, et puis le *Temps* dans les cafés, les feuilletons, le journalisme. Et puis faut-il s'étonner si, à la première occasion, la première fois qu'il eut quelques sous en poche, Pero Orlić s'élança vers Paris ?

C'était une fièvre, un délire que cet élan vers Paris. Dans une sorte d'ardeur brûlante, d'émotion sacrée Orlić tremblait en pensant que dans deux jours, du perron de la gare de Lyon, il apercevrait la Ville.

— Babylone ! Babylone ! — s'écriait-il en lui-même, et, à partir de la frontière suisse, il lui fut impossible de rester calme. Il tressaille, il frémit, il guette, il flaire, il frissonne comme un tremble.

— Quelle odeur délicate dans ces vagons français !

— Les coussins sont couverts de drap rouge et garnis de dentelles, au lieu de ce vieux cuir râpé qu'il y a chez nous en Hongrie !

— Tout est parfumé, même la troisième classe !

— Vois ! Ces villes ! Comme elles sont engageantes ! Chaudes, agréables, charmantes ! Et ce magnifique carillon ! Un carillon français ! Et ces rivières ! Des rivières françaises !

— Et ces verts aqueducs qui se mirent dans les rivières ! Quelle richesse ! Quelle beauté ! Quelle beauté solennelle !

Ainsi s'agite et délire Orlić, point par l'enthousiasme et secoué jusqu'à n'en pouvoir plus. Ainsi se parle-t-il à lui-même, puissamment ému, et il sent sa tête enflée, rouge, sur la vitre glacée, et le sang afflue à ses yeux et gonfle toutes les veines et tous les pores.

— Babylone, Babylone ! crie Orlić, et sa voix coupe à travers les champs gras et noirs, à travers les longues allées de peupliers, de mûriers et de platanes, et les villages s'alignent sur les côteaux, comme de lointains navires sur des vagues vertes. Tous ces rouges clochers qui sonnent, et ces châteaux au milieu des parcs, et les fermes, et les roues des rapides, et la terre parfumée qui fume de la pluie printanière, et les petites tours des petites villes, et les rails et les aiguilles, tout grince et gronde, tout crie et chante : Babylone, Babylone, Babylone.

C'est comme un victorieux vol de fête à travers l'espace, le vol d'une âme heureuse, enflammée, qui comme des étincelles brûlantes tombe dans le grand incendie de l'illusion. Puis l'air s'assombrit et le crépuscule tombe. Le train serpente et halète à travers les brumes du soir, résonne sur les traverses métalliques et les ponts et les rivières, sur lesquelles en cercles verts se réflètent les derniers haillons des drapeaux célestes déteints.

On commençait à sentir la Ville. Le voisinage de la Ville des villes qui s'épanouissait comme une énorme rose de pierre dans un vase rempli d'eaux bleues. Les maisons jaillissaient devant la portière, les unes isolées, puis par deux ou trois, puis une guinguette à l'enseigne fantastique, des routes, un viaduc, des oseraies, des forêts éventrées où les porcs grognent, et les routes courent parallèlement à la voie, et dans la boue glissent des charrettes pleines de sacs, de tonneaux, de caisses.

Une triste pluie de printemps s'égouttait, et les conducteurs s'étaient tous abrités sous de simples couvertures, et tout semblait triste et larmoyant. Des noirs chevaux bien nourris fument dans la brume, et dans leurs crinières flambent de petits falots, monotonement et si désespérément, comme s'ils allaient s'éteindre.

Des guirlandes de lampes rouges éclairent çà et là la route, et à chaque instant brille quelque ombre rougissante d'une fabrique aux

gueules enflammées, aux gazomètres gonflés comme des outres, aux fenêtres grises salies, à travers lesquelles on voit des ombres d'hommes qui dansent et oscillent dans la lumière jaune, et des roues gigantesques tournent furieusement, et le serpent des noires courroies tournoie et glisse, et tout fuit, et roule et court, mystérieux et étrange. De noires cheminées bâillent, des forêts de cheminées se hérissent comme de gigantesques troncs taillés, et chacune vomit un feu d'artifice d'étincelles, de flammes et de suie rougie. Au-dessus de cette saleté fuligineuse brille la sainte auréole de la Ville comme un blanc arc-en-ciel de magnésium ou une prodigieuse aurore boréale.

— Paris, c'est Paris, chuchote dévotement Orlić et il considère l'énorme et lumineux éventail blanc des reflets de l'éclairage, éclaté au-dessus des noires silhouettes des maisons, qui insensiblement disparaissent l'une après l'autre dans les ténèbres.

Les réclames lancent des éclairs dans le carré de cristal des fenêtres, et tout n'est plus qu'un trait noir ininterrompu de réclames qui poussent le long de la voie, comme les tournesols le long des lignes provinciales de Hongrie. Des vaches de bois qui lèchent du chocolat, des oies avec des pâtés de foie, et des nègres, puis des villas éclairées et des bâtisses à cinq étages, et des fabriques, puis toujours plus fréquents résonnent et grondent les ponts, tombent des étincelles rougies, et les gens en bas traversent avec indifférence, rarement quelqu'un lève la tête et regarde le train illuminé qui se hâte sur le remblai, parmi une forêt de colonnes lumineuses, multicolores, de sémaphores, d'aiguilles et de signaux rouges et verts.

Alors le train s'enfonce deux ou trois fois sous la route, à travers d'humides galeries voûtées, traverse au-dessus des eaux jaunâtres où un bateau tire des barques et où, dans l'eau trouble, nagent des traits rouges et bleus ; puis des murs couvert de suie, nus et noirs et de grises maisons et des entrepôts. A peine parfois se précipite une perspective sur une file de jaunes lanternes à gaz, puis encore des murs et des murs, et le train s'arrête à l'improviste.

A gauche et à droite d'autres trains se dirigeaient en sens inverse. Dans des boîtes éclairées on voyait les gens se coucher, pour dormir dans le train, et des garçons en tablier blanc couraient dans les restaurants en agitant leur serviette.

Le train s'arrêta longtemps en soufflant péniblement, puis lentement majestueusement il glissa dans la gueule de verre de la gare pour y rejeter de ses entrailles le pâle et nerveux Petar Orlić.

Pour Orlić, il semblait entrer dans un temple. Il éprouvait le même sentiment quand il agitait sa sonnette, étant enfant de chœur à la Cathédrale, pour la grand messe pontificale que célèbre l'évêque

lui-même. Avec le même sentiment il était allé trois fois se confesser, avec la crainte de ne pas recevoir la première communion, impur et chargé de péchés.

Il s'était arrêté et regardait la cohue brillante, et tout lui donnait une impression sacrée. Ainsi, lui, Petar Orlić, le voilà ! Après quinze longues années de désir ardent, il est enfin à Paris ! A Paris ! Ardent soleil ! A Paris !

Les voitures, les autos, les fiacres, les omnibus, les hommes, les femmes, tout allait sur ces fameux boulevards qui, comme des percées dans une forêt, audacieusement crevaient et déchiraient la masse des pierres, comme tracés au cordeau.

Tout cela dansait, galopait, trépignait, sifflait, hurlait, riait, et le désir vînt à Orlić de se lancer tête première dans ce flot, de le traverser à la nage, brutalement en travers, comme il aurait fait la Save.

Il s'y jeta réellement dans ce flot gonflé, aux aspects jamais vus et oublia le plan qu'il avait appris par cœur, auquel il avait rêvé des nuits entières et qu'il avait dressé avec tant de précision pendant des années. D'après son plan, il aurait dû se lancer au delà de la Seine et, en la suivant, atteindre le quartier où il aurait trouvé une chambre. Et maintenant voilà que ce plan était oublié et il filait tout droit par la première rue, n'importe où, n'importe où, mais au centre ! Au centre ! Au cœur ! A la lumière ! Dans Paris !

Il en oubliait la fatigue du voyage, et qu'il avait faim et soif, et il courut toute la sainte nuit, et vers le matin seulement il chercha un abri dans un misérable hôtel dans une petite rue latérale sans caractère, rompu et comme blessé.

Le lendemain seulement, dans l'étroite rue de la Harpe qui court parallèlement au boulevard Saint-Michel, il trouva une pauvre chambre sale, avec une lampe à pétrole et un balcon, où tout sentait les sauces brûlées, où, derrière la tapisserie, des enfants se disputaient continuellement, et dans la pénombre des escaliers en spirale les huissiers se succédaient. En face de cette maison il y avait un restaurant avec des tziganes hongrois, non loin de là une fontaine murmurait et éclaboussait jour et nuit. Dans la maison, à l'étage au-dessus, une femme se tua la nuit même où Orlić avait loué sa chambre.

Et ce fut le début : cette femme avec la gorge tranchée et les couvertures sanglantes et les flaques de sang et la police.

Puis Paris et une course folle. Et ce boire quand on tient convulsivement le verre à deux mains, et qu'on lampe la boisson follement, animalement. Oh ! cette griserie de vétilles inouïes et jamais vues qui, avec le grand archet de la fatigue, jouent sur les nerfs humains

les chants d'une indifférence mesquine. Cette course insensée, à travers les rues et les eaux, les galeries et les tours, les clochers et les palais et les cathédrales, les musées, les parcs et les châteaux, cette hâte à travers tout à la ronde, cette griserie de la surabondance et enfin l'affaissement. L'affaissement. Chaque jour s'achevait dans une débâcle, et ce fut la fin quand Orlić dormait encore debout, en montant l'escalier en spirale, vers sa chambre au premier étage, à nuit avancée.

Et les opéras et les ballets, les bourses et les cimetières, les Rembrandt et les Italiens de la Renaissance, et les cubistes et les futuristes, les sculpteurs et les tableaux, les jardins et les rues et les restaurants, tout tournoyait dans le cerveau d'Orlić.

Il avait voulu tout embrasser, et il ne lui restait rien dans la main. Il avait voulu concevoir synthétiquement ce sens de tout, et il ne trouvait de sens à rien. La seule chose qui fût et qui restât claire et positive, c'était la fatigue. La fatigue d'un pitoyable balkanique, d'un lamentable paria provincial, perdu dans le tourbillon. Pauvre animal, poussé, fouetté — jusqu'à crever ensanglanté — par la fringale d'aventures nouvelles, non encore découvertes. Pero Orlić était encore un enfant, il avait à peine vingt ans, et il croyait qu'on pouvait trouver des aventures nouvelles dans les rues de Paris, comme un louis d'or ou une épingle de brillants. Et il n'avait trouvé ni ce louis d'or ni cette épingle de brillants, et quand il rentrait chez lui la nuit, en traversant le pont au-dessus duquel brûlaient des lanternes rouges, il disait avec fatigue :

— Tout cela est mensonge et vide ! Un vide dégoûtant ! Il n'y a pas de Paris ! Il n'y a pas de Paris ! Il n'y a pas de Paris !

Qu'est-ce que Paris ? Où est Paris ? Est-ce Paris cette boiteuse Sarah, que j'ai regardée ce soir pour vingt francs net et qui n'est qu'une perruche criarde et bête, dont Dieu seul ait pitié ? Est-ce Paris ce roi d'Espagne au grand nez, qui roule en carrosse avec une énorme escorte, que la République salue, pour qui elle allume des feux d'artifice et donne des bals où on ne m'invite pas ? C'est ça Paris ?

Quels diables de Jacobins ? D'épais bourgeois ? Aussi dégoûtants que nos bouchers « Pod zidom ». Où est Paris ? Par le diable ! Où est Paris ?

C'est ça Paris ? Ce savetier bossu, qui s'est voûté sur les semelles, comme nos savetiers de Potok ou de Krvavi Most ? Voilà, celui-là qui ment en grandes phrases patriotiques stupides sur « la grande nation », la « Révolution » comme ceux de chez nous sur « Svačić » et la « flotte de Tomislav » et « la couronne croate ». Tout ça est pareil, tout est idiot. Et tous ces petits patriotes vont se prendre

aux cheveux un beau jour pour ces invisibles gros messieurs « les grands patriotes », qui vivent derrière les stores baissés de leurs villas, nourrissent des singes et des perroquets et sont assis sur leurs coffres.

Hé ! Paris, pourquoi n'enlèves-tu pas les coffres de dessous ces gros derrières ? Pourquoi laisses-tu boire ton sang ? Pourquoi te font-ils marcher comme des haridelles d'omnibus ? Menteurs, dégoûtants idiots, phraseurs criards, imbéciles conservateurs ! Ballots de républicains ! Des millions de ballots de républicains en un seul tas ! Qu'est-ce que ça me fiche les rois et les cordonniers et les guillotines et des crânes qui n'existent pas ? Tout ça n'existe pas ! Tout ça est mort, enterré ! Paris est un cimetière.

Un fantôme dans un cimetière, un fantôme auquel j'ai cru de loin. Un sale amas de pierres et ma chambre empunaisée et ces plats crétins, qui tous portent une femme dans le cœur et sur les lèvres, et ces gens qui tous les jours se tuent, plus de vingt chaque jour, et meurent anonymes et gisent dans des morgues verdâtres et regardent fixement le stupide et noir néant. C'est ça Paris ? Ce Paris auquel j'ai rêvé pendant tant de noires nuits balkaniques ? Là-bas, dans les brouillards où rougeoient encore les incendies turcs, où l'on enlève les jeunes filles et où on glorifie la vengeance ! Où les poteaux sont gras de sang, où les femmes se taisent devant les hommes et les suivent à distance, où tout est pourri et maudit, et où des coqs verts de gendarmes chantent l'aurore et l'aube ! Là-bas j'ai rêvé de Paris, et mes songes étaient plus parisiens que tout Paris. Quand j'ai écouté les sons des rouges marches guerrières, et j'ai senti la force foudroyante qui jaillit de la parole humaine et détruit prisons et casernes et les cartouches claquent et les drapeaux flottent, et mon cœur bat dans ma gorge et je pense que maintenant quelque chose s'est découvert. Mais rien ne s'est découvert. Il n'y a pas de découverte. C'est tout de même chose. Budapest, Paris, Péking, Zagreb ! Rien que des casernes, des prisons, des églises et rien que l'éternelle bêtise des hommes. Il n'y a pas de Paris ! Paris est en nous ! Paris est dans les vers de Kranjčević ! Oh ! ce malheureux maître d'école de Sarajevo l'a plus profondément senti que tous ces épais crétins ! Parisien ! Parisien ! qui connais et qui sens Paris, montre-toi. Où es-tu ? Parisien ! Ohé, où es-tu ?

Ainsi criait Orlić en un monologue maladif, fébrile, dans une étrange émotion sanglante ; ainsi il appelait le Parisien, le Parisien total, et, debout sur le pont, il se tordait les mains. Il regardait en bas dans l'eau jaune et boueuse, qui roule couverte de traînées de goudron et de taches d'huile. De longs reflets rouges des lampes tremblent et papillotent sur l'eau, et Paris grogne comme une bête

souterraine qui a planté son groin dans l'obscurité. Paris grogne, le vide est immense, et le Parisien ne paraît pas.

Dieu seul sait dans quelles profondeurs, parmi quelles souffrances veille maintenant le vrai Parisien ! Si je voyais du moins le tremblement de sa lampe, si je sentais le jet de ses pensées pour m'assurer qu'il y a pourtant un Parisien à Paris.

Mais voilà ! Seules les lampes rouges brûlent dans Paris. Et les noirs sbires, la police, les gardes et les détectives examinent soupçonneusement chaque individu. Et maintenant ces maudits chiens noirs me tournent autour ! Qu'est-ce que c'est ! Est-ce qu'on n'a même pas le droit de... crier sur un pont ?

— Monsieur, il est défendu de rester sur le pont — dit un policier qui a attrapé Orlić.

— Mais laissez-moi ! Je ne veux pas me noyer ! Je me contente de pleurer sur Paris.

— Vous n'avez rien à pleurer, Monsieur. Mais allons, montrez vos papiers.

Bien entendu Orlić n'avait pas ses papiers en règle et il passa la nuit au violon avec quelques repoussants ivrognes. Le lendemain un idiot en pantalons blancs — incroyablement blancs et parfaitement repassés — l'interrogea. Après cela Orlić se mit à boire. Pour s'enivrer. A fond. Croatement.

Dans des établissements souterrains, où jouent au billard des sergents en manches de chemise et en larges pantalons rouges (sans doute d'un régiment d'Afrique) — les sergents jouent, retroussent leurs manches, jurent, et Orlić boit des alcools fortement colorés. Il boit son argent dans des grottes à stalactites, dans des porcheries, joue aux cartes, gagne et perd. Il a gagné à peu près cinq cent vingt francs cette nuit, puis il a tout perdu d'un seul coup, presque en un instant. Il a encore joué la montre d'argent que lui a donnée son parrain pour la confirmation. Et il a aussi perdu sa montre d'argent et il n'a plus rien. Ni argent, ni chambre, ni illusions. Il ne lui est rien resté. Qu'est-il resté de cette vitale, de cette sainte illusion qu'Orlić a rêvée quand il était encore enfant, à l'école primaire et au lycée ? Qu'est-il resté de la ville de la Marseillaise, des barricades et de la guillotine ? De toutes ces rêveries de cafés et de Baedecker, de la littérature et de Matoš, et de bien d'autres mensonges petits et grands, oh, qu'est-il resté ?

Ceci : qu'Orlić a été chassé de sa chambre et qu'on lui a saisi son manteau de caoutchouc. Son revolver jamais tiré, bien qu'il en ait été souvent tout proche — dans les derniers temps de la crise chaque nuit Orlić l'a placé deux ou trois fois dans sa bouche pour l'en retirer ensuite — ce revolver jamais employé donc, la vieille ne l'a pas voulu,

elle en a ri cyniquement en disant qu'elle crache sur cette idiotie russe — c'est-à-dire le revolver, mais elle lui a pris son imperméable, pour le loyer dû, puisque Orlić n'avait pas d'autre bagage.

Et maintenant, à l'époque des pluies printanières, on lui a pris son manteau et on l'a jeté dehors et Orlić est resté à la rue, comme on dit.

Et la pluie tombait longuement, ne faisait que tomber, ruisselait et Orlić était affamé, par les chemins, comme un loup pelé, et c'était Paris. Sous les arcades d'un cimetière il traînait des journées entières et même il dormit deux nuits dans une chapelle mortuaire. Assis dans la chapelle, il écoute le chant de Paris et regarde un cadavre revêtu d'un uniforme d'employé du chemin de fer, avec un nez extraordinairement effilé, sur lequel danse la lumière des cierges. Victorien Hébrard, s'appelait l'homme en uniforme ; après cet heureux accident Hébrard, la chapelle fut refermée à clé, et Orlić pendant ces heures, les plus pénibles de toutes, qui précèdent l'aurore, quand la police même dort, Orlić se tapissait çà et là au fond de grands porches pour se reposer un peu de ce mortel vagabondage sans but et sans fin. Sans se laver, enfumé, sale, boueux, affamé, en haillons, il se promenait toute la matinée dans les musées et s'asseyait dans les fauteuils rouges pour un instant de repos. Ah ! il maudissait tous les classiques, tous ces mensonges superflus d'une sottise infinie, il haïssait tout cela, et il méprisait atrocement toute l'Europe, du fond de son cœur.

Dieu menteur ! Si d'un coup de couteau je déchirais ce Van Dyck ! Ses maudites grosses vieilles femmes repues ! Que m'importe Van Dyck ! Ou Van Gogh ! Hé, ces maudits Van Gogh ! C'est donc toi ? C'est ainsi que tu m'apparais ?

Les yeux injectés de sang, il regardait la toile tendue et ouvrait son couteau dans sa poche, pour bondir et tout déchirer et tout mettre en pièces. Ensuite il regardait dans les parcs les enfants manger des gâteaux et du chocolat, et il vola adroitement à une nourrice tout un paquet de fruits confits et de biscuits : ces provisions durèrent deux jours. Enfin un beau jour Orlić se souvint qu'il était venu à Paris pour écrire des articles et gagner ainsi sa vie. Il voulut écrire, mais chaque pensée, chaque mot, chaque ligne s'exprimait en une énorme et affreuse insulte, contre ceux qui le liraient, contre ceux qui l'imprimeraient, contre Paris, contre la terre entière, contre la vie et contre tout. Rien que des plaintes, des spasmes, des insultes et des protestations.

Mais le plus atroce c'étaient les promenades nocturnes à travers les rues quand d'insomnie, de faim et de fatigue les genoux fléchissent, que l'homme s'affaisse sur un banc et que commence

l'amère et cruelle bataille contre le sommeil. D'un côté le sommeil, comme une agréable et chaude révélation — la molle main bienfaisante du sommeil caresse les paupières et verse sur elles un doux baume — et de l'autre lorgne l'œil vert de la police. Ces maudites polices du diable, qui se promènent comme des vers et des punaises, toujours et partout. Comme si cet œil vert policier ricanait à une nouvelle victime, qui va être empoignée par le cou puis jetée dans un trou, dans le noir. Au violon, dans la saloperie, dans l'Europe.

Oui, oui, c'est affreux ! La rue, la nuit, la pluie, la fatigue. Mais c'est la liberté ! C'est la liberté ! C'est Paris !

Et déjà la tête tombe, lourde, trop lourde, oscille sur la colonne vertébrale, déjà dansent les agréables, charmants disques verts du sommeil, quand de nouveau un sursaut de peur — et la brisure de la volonté et le corps blessé, brisé se traîne plus loin, plus loin, jusqu'à un banc plus commode, où il n'y a pas autant de police.

Orlić erre par les rues toute la sainte nuit. Tout grogne contre lui. De noires ombres le pourchassent et les lions de bronze d'un monument aboient après lui quand il s'arrête devant une grande femme qui, sur un cube de marbre, couronnée de lauriers — se tait. Oh ! République, Mère ! Tout cela est vide et mensonge, Mère ! J'ai faim ! J'ai faim, République, et tu es de pierre et tu te tais ! Tes bâtards de républicains sont des salauds ! Ils n'ont aucune idée de toi ! Et tout cela est mensonge ! Et j'ai faim ! République, j'ai faim !

Ainsi pleure et gémit et se lamente Orlić sous le quadrige d'une grande République de marbre et c'est déjà à peu près la huitième nuit de vagabondage, de souffrance et de faim. Hier après-midi, dans un bar bondé, profitant de l'occasion il a réussi encore à manger adroitement deux ou trois gâteaux et à avaler une tasse de café, puis à se perdre heureusement dans la cohue. Mais depuis, plus rien. Maintenant c'est le matin et la faim se manifeste inexorable, violente et sauvage.

La salive coule, les dents grincent. Des ivrognes passent en mangeant des gâteaux aux raisins secs, et quand Orlić leur demande un morceau de pain, ils rient de sa prononciation barbare et caressent des femmes parfumées. Comme si là, devant eux, n'était pas un homme affamé qui leur demande du pain et qui est tombé, effroyablement tombé. La bave lui coule, de douleur. Ses poings se contractent et des ongles il creuse ses paumes pour ne pas crier de souffrance et de désespoir, et ceux-là mangent des gâteaux, caressent des femmes et se rient de lui.

— Mais est-ce qu'ici il n'y a pas d'hommes ? Est-ce que vraiment les hommes ne vivent que dans la littérature russe ? Est-ce que ce

sont tous des crétins, des salauds et des fripouilles dans cette maudite Sodome ? — se demande Orlić et il va, il va pour trouver quelqu'un, un homme, un animal, n'importe quoi qu'il priera de lui donner une miette de pain. Rien qu'un morceau de pain.

Là-bas devant une maison neuve, à côté d'une lanterne rouge, un vieux grillait du lard sur un feu et buvait du vin à même le bidon.

Orlić s'est approché de lui silencieusement, silencieusement. Servilement. Sans être entendu. Il a rentré son moi en lui-même, il s'est réduit à l'aspect d'un chien et s'est approché de l'homme, comme un chien affamé qui s'approche, tout en remuant la queue et en flattant.

Mais le vieux a chassé Orlić exactement comme un chien. Il a envoyé au diable le voleur et le désœuvré, et il a brandi un épais bâton.

Orlić, vraiment, a eu envie d'aboyer, de bondir sur le vieux voleur et de planter ses dents dans le gosier de ce répugnant avorton. Poussé par un élan d'animal bien portant, il s'est lancé sur le vieux, l'a jeté par terre, lui a enlevé son lard, son pain, et son bidon de vin et a pris la fuite. Il a été poursuivi par des rues tortueuses, il a entendu derrière lui le bruit des pas et les clameurs de la poursuite et à grand peine il s'est sauvé. Il a mangé, il a bu du vin. Il s'est rassasié. Une sorte d'atonie agréable s'est répandue dans son corps. Là-bas, non loin, il y avait les remparts de Paris et d'étranges casernes rouges.

C'était l'aube.

Dans les casernes, les trompettes retentissaient et les soldats en un uniforme bleu, grossier, de forçats, portaient des marmites fumantes de café. Les tambours roulaient, les officiers allaient à cheval et un sergent, brutal et moustachu, giflait un garçon pâle et imberbe, sans doute un bleu. Des hommes criaient divers mots étranges, la terre résonnait comme il arrive quand une troupe se met en marche.

— Vois, vois ces libres républicains ! pensait Orlić en regardant, de dedans l'herbe haute du rempart, la grande cour repoussante de la puante caserne où les régiments avaient tassé la terre. Et lui, pauvre animal tourmenté qui se traînait par les routes sans pain et sans toit, en haillons et éreinté, il sentit une impression indicible de liberté, il s'allongea dans l'herbe et s'endormit.

Le jour était déjà haut quand Orlić s'éveilla sur les remparts de Paris. Le ciel était couvert et la pluie se mit encore à tomber. Trempé et éreinté, il revint, par des rues grises et sales, vers le centre de la ville.

Involontairement en quelque sorte, il se retrouva devant l'énorme tronc de pierre du vieux Louvre enfumé.

Alors une pensée lui vint. Ces derniers temps il avait longuement

séjourné dans le Louvre et il en connaissait tous les recoins, les fauteuils et les gardiens. Il savait à quel moment tel gardien sort pour allumer sa pipe et, dans cet intervalle propice, on peut commodément s'endormir, sans craindre de ronfler, car à être entendu on serait jeté dehors. Ronfle tant que tu veux, car le gardien fume tranquillement, quelque part, dehors dans le couloir, et cause de sa pension, ou Dieu sait de quoi. Mais aujourd'hui il lui est venu une idée particulièrement bonne. Ne pourrait-il pas se cacher dans la galerie égyptienne ou dans la babylonienne ? Là-dedans il y a quantité de pierres et de sarcophages, peut-être se trouverait-il un endroit, dans un coin, à l'obscurité, pour se rassasier de sommeil. Pourvu qu'il puisse dormir tout son saoul ! Après il saura se reprendre. Il mendiera, il ramassera bien deux ou trois sous et il ira au café écrire un article. Un bon article, parbleu ! Un article sensationnel sur le roi d'Espagne et les grandes manœuvres où tiraient cent batteries et où tournoyaient les aéroplanes. Un long feuilleton de cinq cents lignes ! Cinq cent fois quatre... cinq cents fois quatre, c'est vingt couronnes. Ha, ha, ça fait vingt couronnes au « Journal national ». Puis vite encore un autre feuilleton ! Celui-là de trois cents lignes ! Sur quoi écrire ? Sur les ballets russes ? Sur Sarah ? Sur l'expressionisme ? Peu importe. Trois cents lignes dans le « Quotidien de Zagreb », à sept *filirs* la ligne, c'est-à-dire trois cents fois sept, vingt et un. En tout vingt et un, quarante et un, tout un petit capital ! Suffisant pour huit jours. Non, il ne doit pas échouer. Courage seulement. Il doit résister, il doit attraper une autre chambre. N'importe comment, il faut tenir bon ! Et puis quelque drame jaillira bien ! Les drames jaillissent. Comment ne jailliraient-ils pas ?

Voilà comment Orlić se remonte avec de nouvelles injections et, fortifié par une nouvelle illusion sur la possibilité de se sauver, il se traîne au rez-de-chaussée à droite, dans la longue file des pièces de la galerie chaldéo-assyrienne. Là, d'habitude, il n'y a personne, les jours de pluie. Qui diable s'intéresse encore aux momies ? La horde aux Baedeckers rouges roule aux étages supérieurs, et ici tout est beau, vide et tranquille.

En vérité ! Il n'y a nulle part âme qui vive, et les momies, les sarcophages, les débris des anciens temples, tout est sage, muet et glorieusement endormi. Alors Orlić a distingué un divan, un sarcophage de marbre, commode comme un lit, l'instant d'après il en a inconsciemment soulevé le couvrecle de verre, s'y est couché, l'a soigneusement refermé et s'est endormi.

Dehors la pluie, une chaude pluie de mai, a entonné glorieusement une douce berceuse, et la tension des derniers jours, d'une nuit sans

sommeil, la faim et les autres crises, tout cela semblait comme une blessure sur laquelle coulait maintenant le baume du sommeil. Le fluide bleuté d'une légère demi-obscurité où nageaient tous ces lions de marbre, ces taureaux ailés et les héros, tombait goutte à goutte sur l'âme d'Orlić et une paix douce se répandait dans ses membres et dans ses muscles.

Sur les vieilles mosaïques polychromes et les bronzes verdis, tremblaient des ombres, et dehors la ville bourdonnait comme de lointaines orgues. Quelquefois seulement, par intervalles, on entendait dans la rue de Rivoli les klaxons des autos ou quelque part sur la Seine les sirènes des bateaux.

Orlić rêvait de Babylone. Parallèlement à la grande illusion qui flambait dans son âme sur l'Europe moderne et ses foyers, il était dévoré d'un puissant amour pour l'antiquité et l'Orient. La moitié de son cœur saignait pour l'Europe et l'autre moitié pour l'Orient. Qu'il eût à la première occasion volé vers Paris, ne signifiait pas qu'il reniât l'Orient. Oh ! qu'il aimait le Japon et la Chine et l'Inde, et il croyait qu'il chanterait ses chants sur l'Équateur et sur tous les cercles du globe. Maintenant dans la dépression des derniers jours il avait projeté toute la riche surabondance de son imagination sur ces pierres, sur ces bas-reliefs où des hommes barbus abattent à l'arc oiseaux et lions.

— Cette seule et unique vieille pierre vaut plus que tout Paris ! — ainsi parlait Orlić à lui-même ces jours derniers, et maintenant il rêvait à Babylone.

Il rêvait qu'il buvait du vin sur une terrasse de marbre, où il y a de précieuses tentures et où s'étalent des porches d'agate rouge. La nuit est verte, les bateliers sur le Tigre chantent et un clair métal coule et se déverse de leurs rames. Le chant des bateliers sonne harmonieux, et Orlić sent couler dans ses veines une vie précieuse. Il hume le vin d'une coupe transparente, il écoute crier les perroquets, des esclaves noirs remuent la braise, et une fumée bleue monte. Il a fui, en songe, de Paris. Il s'est enfui de cette ville malpropre, où on loge dans de sombres trous, où on crie à tous et à tout et où on ne dit pas la vérité. De cette boue, de cette fange, de cette vase il a fui, de cette faim et de cette honte, de la caserne, du violon, de la police, il s'est sauvé sur le rivage oriental des contes et des légendes. Et voilà que quelqu'un lui a donné un coup brutal dans les côtes, et il s'est écarté tout confus.

— Holà, jeune homme ! Ne croyez pas que vous êtes léger.

Orlić a bondi et tout d'abord il n'a pas compris ce qui se passe. Puis il est parvenu à se souvenir de la monnaie papier, chose étrange précisément de son dernier billet bleu de cent francs qu'il a d'abord

gagné et aussitôt perdu, et il s'est souvenu encore qu'on l'a jeté à la rue, qu'il a faim, qu'il n'a pas de logis et qu'il s'est faufilé ici au Louvre, dans la salle 16 de la galerie chaldéo-assyrienne et qu'il s'y est endormi. Et maintenant donc on l'a réveillé.

Au premier instant il n'en croyait pas à lui-même. Il pensait que ce n'était qu'une hallucination, mais les yeux de l'homme debout devant lui brûlaient d'un feu vert, et Orlić accorda créance à cette flamme verdâtre et se reprit.

Diable ! Cet homme est vivant ! Il a même de belles dents saines. Ce n'est pas un fantôme.

Devant Orlić se tenait la momie du sarcophage, une figure asiatique, un homme des temps révolus. Les plis de son manteau tombaient harmonieux et sa longue barbe noire bouclée exhalait un étrange parfum d'épices. Orlić, pauvre figure déguenillée de bohême, était intimidé devant la fière dignité de l'inconnu. Il devenait clair pour lui qu'il avait éveillé un mort dans le sarcophage. Peut-être s'était-il agité dans son sommeil. Il s'agite toujours en dormant.

— Je suis Hodorlahomor ! dit l'homme d'une basse profonde, et Orlić frissonna neurasthéniquement, fiévreusement.

— Je suis Hodorlahomor le Grand ! J'ai poussé devant moi d'innombrables troupeaux de taureaux ailés et j'ai aimé mille et une femmes. Mes prêtres prenaient les étoiles avec leurs mains. Sous les palmes j'ai écouté se lamenter les poètes. Nous les avons cloués sur des croix pour qu'ils se lamentent mieux. Je suis Hodorlahomor le Grand ! Et toi, qui es-tu ?

— Je suis, excusez, Orlić, Pero Orlić. Je n'ai pas de profession civile bien déterminée. Moi, comme ça, hem, je vis au jour le jour ! Je suis collaborateur du « Jounal de Zagreb ».

— J'ai écrasé Lugalshaghengur. C'était un roi puissant ce Lugalshaghengur et il avait une cavalerie cuirassée. Je l'ai battu à plate couture, je lui a arraché les yeux et la langue parce qu'une fois il avait rêvé mal de moi. Et comment as-tu osé, maudit impertinent, me troubler dans ma paix séculaire ? Parle.

— Je supplie Votre Majesté. Je vous supplie très humblement. Je ne suis pas coupable. Je ne savais pas, je n'ai pas voulu, et Orlić bafouillait dans sa langue maternelle et se mit à bégayer nerveusement. — Depuis longtemps je n'ai pas dormi. J'ai faim, je suis à la rue. Je n'ai pas pensé que Votre Majesté...

— J'ai écrasé Lugalshaghengur. Oui. Et par toutes les lumières du ciel, toi aussi je t'aurais donné à écarteler par des chevaux, pour sacrilège. Si seulement je n'étais pas comme je suis ! Mais qui es-tu ? Que délires-tu ? Es-tu mendiant ou voleur ?

— Je suis, s'il vous plaît, collaborateur du « Journal de Zagreb ». Sept *filirs* la ligne. Je suis de Zagreb, des Balkans, s'il vous plaît. Et maintenant nous sommes à Paris, Majesté.

— Zagreb ? Balkans ? Paris ? Est-ce que tu délires ? Tu es tout à fait fou. Qu'est-ce que c'est Paris ?

Cependant Orlić avait déjà retrouvé ses esprits. Ce n'est pas pour rien qu'il est journaliste, collaborateur du « Journal de Zagreb » à sept *filirs* la ligne. Il a tout de suite compris de quel point de vue doit s'orienter Sa Majesté. Parbleu ! Cette Majesté n'est pas responsable si elle n'a pas suivi le progrès, comme nous, qui avions des cinq au lycée. Sa Majesté dormait. Il faut lui expliquer ! Agréablement, avec esprit ! Comme un reporter !

— Les Balkans, s'il vous plaît, sont une péninsule de l'Europe. L'Europe aussi est une insignifiante, tout à fait insignifiante péninsule de l'Asie. Une breloque superflue. Une sorte d'appendice cæcal si Votre Majesté sait ce que c'est. Il peut s'enflammer, cet appendice et alors ce sont des prodiges et des souffrances. Vous avez vécu au cœur du monde, et nous dans l'intestin, où il n'y a que ténèbre et puanteur. Vous au cœur et nous ici sur un misérable rebord. Et vous avez eu raison, Majesté ! Ça ne valait pas la peine de se soucier de cette maudite Europe... Voilà ! Depuis lors la terre a fait plus de cinq mille fois le tour du soleil, Majesté. Nous avons découvert depuis quelques siècles que la terre vole autour du soleil. Comme ça ! Elle tourne. Elle tourne comme un hanneton sur une épingle. Donc, elle tourne la pauvre vieille écervelée et nous vivotons tristement. Nous n'avons rien créé, Majesté, pendant ces cinq mille ans. Nous dévorons toujours de la viande et nous nous égorgeons. Vous avez eu au moins une idée. Vous avez construit une tour pour abattre Dieu, vous, à Babylone ! Mais nous, rien. Voilà ! Nous sommes nerveux. C'est tout. Vous avez joué avec les étoiles, et nous nous crevons, dans les fabriques. Vous avez pourchassé des taureaux ailés et nous nous portons le fusil et le sac et nous vivons dans les rangs. Voilà ! Nous avons construit des casernes. Et aujourd'hui encore nous vivons de votre sagesse. Nous sommes de pauvres bougres, nos poètes n'ont ni pain, ni toit. Par le soleil, il vaut mieux que vous vous recouchiez. Pardieu, notre présente Babylone ne vaut pas un liard, Majesté, pas même un liard.

Mais Sa Majesté Hodorlahomor le Grand ne montrait pas l'ombre d'une intention de se recoucher. Au contraire. Ses yeux flambaient toujours plus vifs et il était transporté d'une dangereuse ferveur de vie.

— Écoute, brave homme. Je te récompenserai royalement si tu me guides dans votre nouvelle Babylone. Je voudrais justement me

promener. J'ai des joyaux et de l'or. J'ai de tout. Je te récompenserai royalement.

Tous ces lourds boutons, montés et sertis, tintaient de jaunes et de rouges pierreries et Orlić, sentant qu'il était sauvé, sauvé en un seul instant solennel, ne put se dérober à la tentation.

Prudemment il alla jusqu'à l'antichambre où, endormi par la chaude pluie de mai, le gardien somnolait. Le gardien somnole et lutte avec le sommeil, et sa tête, comme coupée, tombe, tombe sur sa poitrine et l'homme a un sursaut en arrière, puis de nouveau la tête vacille et tombe. Ainsi peine le gardien et Orlić doucement, sans bruit, a enlevé le manteau, suspendu à un crochet dans une armoire noire, il l'a volé, a enveloppé Hodorlahomor du manteau gris et tous deux se sont faufilés jusqu'à la rue et perdus dans la foule.

Chez un orfèvre juif de l'avenue de l'Opéra, Orlić a vendu un diamant jaune à vil prix. Il savait bien que c'éta t à vil prix, et l'orfèvre savait positivement qu'il achetait à un voleur, mais ainsi tous deux faisaient une bonne affaire. Orlić arrangea tout avec beaucoup d'adresse. Avec ces premiers dix mille francs il se pourvu lui et Hodorlahomor d'une garde-robe et d'un bagage distingués, comme il convient à des princes orientaux. Alors Orlić, richement vêtu en grand seigneur, vendit hardiment deux ou trois parures précieuses et amassa toute une fortune. Le jour suivant, Hodorlahomor et lui s'installèrent au Ritz, dans un appartement de neuf pièces, avec une série de domestiques en livrée.

Hodorlahomor avait taillé sa brillante barbe frisée d'asiatique, il l'avait taillée d'une façon tout à fait moderne, en une petite barbe arrondie, à la don Juan, qui plaît aux femmes, et avait endossé l'habit noir de rigueur. Un plastron comme une cuirasse, dur et blanc, un frac comme une queue de pingouin et à la boutonnière un ordre étranger aux couleurs distinguées, tous ces importants détails agrandissaient la légende, que tout le Ritz chuchotait, sur le mystérieux prince oriental du premier étage.

— Mon Dieu ! Avez-vous vu ses dents d'albâtre, Madame ?

— Et ces muscles de bronze sous la soie, Madame ?

— Et rien que le feu de cet œil oriental, Madame ? Oh mon Dieu, oh mon Dieu !

Ainsi chuchotaient les grandes dames, comtesses et marquises, baronnes et prostituées, dans la salle à manger, quand, dans les flots de lumière et parmi les draperies de soie jaune et rouge, paraissait la silhouette svelte de Hodorlahomor, qui marchait comme un tigre et dont le monocle hypnotisait toute la salle.

Des étoiles de réputation mondiale, les premières danseuses du

globe soupaient avec lui et la toile d'araignée aux fils d'or s'épaississait autour de cette belle figure brune qui versait les louis comme une pluie. Les journaux boulevardiers du soir donnèrent la photographie du prince charmant, et Orlić, malheureux secrétaire, était assiégé par les journalistes et les reporters et par toute la clique des grandes villes pour donner des détails sur la majesté asiatique. Les gens fondaient comme la cire, les dos se courbaient comme des arcs quand le prince et son secrétaire passaient dans le hall sur les tapis rouges. Toutes ces blanches poitrines de déesses brûlaient de désir pour le prince fantastique, derrière lequel tombaient des louis, comme des gouttes de feu. Paris avait conquis Hodorlahomor. Il l'avait conquis, vaincu et lui tenait le pied sur le cou. Sa chair passionnée s'était enflammée et il avait entonné pour Paris un hymne d'ivrogne, comme le peut seul un barbare, ravi d'un éclat jamais vu. Orlić était encore plus dégoûté de tout. Le luxe le dégoûtait, il le dégoûtait depuis que, affamé, il avait lorgné à travers les stores baissés des hôtels particuliers ou regardé les comtesses et les marquises aller à cheval dans les allées ombreuses. Et maintenant tout cela lui soulevait le cœur jusqu'à un inexprimable dégoût. La ville le dégoûtait, les gens le dégoûtaient, les expositions, les courses, les premières, les revues le dégoûtaient. A tel point que ses entrailles se contractaient à en souffrir et qu'il avait envie de rendre. Il méprisait le Ritz, et les soirées, et la presse, et les rues, il méprisait les femmes, les domestiques, lui-même et Hodorlahomor.

C'est Hodorlahomor surtout qu'il méprisait. Voilà donc le glorieux roi babylonien, le roi des taureaux ailés et des femmes à la chair de lait. Ce barbare ignorant, grossier et primitif, primitif comme une vieille laveuse de vaisselle dans la cuisine d'un crasseux cabaret de faubourg. Ce dégoûtant pasteur, qui comme un sergent d'active s'enchante des cuirasses et des troupes, estime des idiots décorés, et les nobles, et les chevaliers, et toute la bande des aventuriers en habit et escarpins. C'est donc là l'idéal qui a été un baume pour ses désillusions. Sur la tombe de ce rustre, lui, Orlić, a chanté ses plaintes ? Et ce maudit imbécile ne sait même pas autant qu'un élève du dernier banc à l'école primaire. Il ne sait rien, absolument rien, et son plus grand plaisir c'est, le soir dans sa chambre, après les abondantes courses de la journée, de dévorer un morceau de viande crue. C'est surtout la viande crue qu'il aime.

En vérité Paris a conquis et vaincu Hodorlahomor. Comme une Dalila au doux chant, il a insidieusement coupé les boucles de sa crainte barbare qui résistait et Hodormahomor s'est vendu à discrétion au plaisir. Il a chanté un hymne à Paris, et le plus dégoûtant, le plus infâme, c'est qu'il a uriné les dernières illusions d'Orlić, bru-

talement d'une façon répugnante, en rustre. Il a tout détruit en Orlić, et Orlić a commencé à le sentir comme une blessure ouverte qui pue. Hodorlahomor lui est devenu de plus en plus intolérable et il a été tourmenté par la pensée d'abandonner cette écœurante momie et de se sauver. Cette pensée a mûri en lui, de jour en jour, et a déjà pris l'aspect concret de sorties, non calculées, tout instinctives, qui se terminent en confuses incongruités.

Ils sont par exemple un matin devant la Bourse, et sur les marches sous la colonne tournent des milliers d'hommes en tube, les intermédiaires crient, les autos cornent et la cohue est matinale, boursière, bouillonnante, et s'agite fortement. Hodorlahomor admire tout. Il reste béant comme un rustre, il s'est planté sur ses jambes écartées et il admire.

— Par la lune sanglante, je n'ai pas eu autant de troupes même quand j'ai poursuivi Lugalshaghengur dans le désert. Pardieu ! Cette Babylone est belle ! Incroyablement remarquable ! Divine Babylone !

— Au diable, divine ! Ce sont tous des porcs, des voleurs et des fripouilles qui se pressent sur ces marches et non des hommes ! Ce sont des bêtes. Elles boivent le sang de millions d'hommes.

— Eh, c'est une bonne chose ! le sang humain — dit Hodorlahomor en se pourléchant avec appétit. — Quand j'ai aimé une femme, aimé vraiment, j'ai bu son sang. On me l'égorge et dans une coupe d'argent je savoure son sang encore chaud. Ah ! ah !

Ou bien ils sont devant une gélise. Hodorlahomor regarde les gothiques clochetons aigus ou les façades de marbre, il regarde, il écarte les jambes puis s'étonne :

— Eh ! les pieux des retranchements de nos camps n'étaient pas si bien et si finement appointés. Et dans notre temple tout était empesté de fumée et les larmes en venaient aux yeux. Vous êtes bien plus habiles que nous et je suis content d'avoir vu tout cela. J'ai fait tuer un fou qui avait prédit que le monde deviendrait sage. Mais il avait raison ! Voilà, il était fou et il avait raison. Vous, vous êtes des gens intelligents. Comme les verres sont beaux dans leurs couleurs. Comme ces flûtes sont harmonieuses. Ah ! c'est magnifique ! Magnifique ! Il est beau et distingué, votre Dieu ! Oh ! oh ! Il est bien mieux logé que les nôtres.

Et ainsi de suite. Il admire les glaces biseautées. les régiments et les cavaliers. Il crie dans la rue pour les saluer et Orlić regarde ce pauvre nomade qui a perdu la tête et grince des dents. Il a peur des aéroplanes comme de chérubins hébreux, et s'incline devant les locomotives dans les gares, dévotement et en tremblant, comme devant un dieu noir qui écrit Mané, Thécel, d'une main invisible. Le

soir seulement, après la noce et les ribotes, il y a des scènes pénibles. Orlić dort déjà quand Hodorlahomor frappe brusquement, entre et, debout religieusement à côté du lit d'Orlić, il attend que, peut-être, Orlić se réveille. C'est vraiment une belle chose que ce Paris et bruyante, il y a des flûtes, des tambours et des femmes, mais on ne peut pas vivre de ces haricots parfumés et de ces verdures bouillies, de ce bœuf mal cuit arrosé de n'importe quel liquide coloré. Il n'y a pas de sang ! Il n'y a pas de cette rouge viande humide, au parfum divin, et on étouffe dans cette eau salée qui coule dans les glandes. Ah ! il n'y a pas de viande, pas de fraîche viande saignante ! Il n'y en a pas, et cela, Orlić seul peut le lui procurer. Hodorlahomor est maladroit comme un pantin et brutal, comme le sont les momies des rois assyriens qui vont en frac à travers Paris. Il a essayé un matin dans une boucherie de se rassasier, mais les bouchers ont failli l'attraper, ils l'ont poursuivi et c'est à peine s'il leur a échappé.

C'est pourquoi Sa Majesté Hodorlahomor le Grand est au pied du lit d'Orlić et attend. Orlić sent un cauchemar et s'éveille en sursaut :

— Ah ! c'est encore toi ? Qu'est-ce que tu veux encore ? Laisse-moi dormir. Tu ne t'es pas empiffré abondamment hier, comme un porc ? Animal.

— J'ai faim, mon cher. Je ne peux plus vivre ! Je vais mourir. Hier est loin. Comme il y a déjà longtemps de ça.

— Eh ! meurs ! Meurs tout de suite ! Je ne me soucie pas de toi. A quoi bon que tu vives, maudit animal ?

Ainsi se disputent toute la nuit Hodorlahomor le Grand et Orlić, et le matin Orlić va à la boucherie acheter des gigots entiers pour son animal qu'il nourrit de viande crue. Et là-dessus Hodorlahomor s'enivre royalement.

Une nuit, Orlić et lui rentrent chez eux, ivres et titubants. Ils s'arrêtent sur un pont de la Seine. Les lampes rouges flamboient décorativement, et en bas roule une eau jaune, toute souillée du goudron et de l'huile de nombreux bateaux.

Mais Hodorlahomor, asiatiquement enthousiasmé, crie ivre de vie :

— Ah ! comme tout cela est beau. Notre plus grand sage n'a même pas pu rêver tout cela. Comment aurions-nous pu construire de pareilles tours et de pareilles villes ! Comme des lévriers aussi rapides que les flèches, vous vous précipitez dans les entrailles des lions de feu ! Vous nagez comme une baleine et vous faites du feu même sur l'eau. Vous êtes des poissons, vous agitez vos nageoires et vous dévorez du feu, ô vous grands et puissants. Vous jouez avec la flamme comme des faucons et vos femmes sont belles. Où

sommes-nous par rapport à vous ? Où sommes-nous ? Ah ! je crache, je crache mille fois sur ce sale village qui croupissait dans une boue maudite. Nos maisons étaient de treillis enduit de boue, vaches et gens puaient ensemble dans la même pièce, sous le même toit. Le purin coulait dans les rues. Les sauterelles vous dévoraient. Dieu nous foulait aux pieds comme la balle du grain et nous anéantissait par la lèpre et la peste. Mais vous avez abattu jusqu'à Dieu et maintenant vous vous dressez seuls et vainqueurs. Ah ! je crache, je crache mille fois sur mon village.

Ainsi crie Hodorlahomor le Grand dans un enthousiasme asiatique et comme un ivrogne il tombe à genoux devant Orlić et baise la pointe de ses souliers vernis. Orlić enrage. Ce maudit imbécile lui répugne. Il lui vient l'envie de le saisir et de le jeter à l'eau.

Cependant il ne l'a pas jeté à l'eau.

Tout cela déborda, tout ce pénible rêve, une après-midi sur la tour Eiffel. C'était un chaud jour bleuâtre, le soleil piquait les tissus célestes d'innombrables lances et le vert de mai s'épandait sur tout Paris. Toute la ville flottait dans une éternelle brume bleue et les lointains forts sur les côteaux se distinguaient à peine. Le dôme bleu du Panthéon, et la blanche, claire basilique de Montmartre, les bateaux blancs sur l'eau et les tas de maisons, tout se gonflait dans la chaleur de mai. Là-haut sur la tour, sur la plus haute galerie, tout scintille et baigne dans un feu de printemps.

Hadorlahomor et Orlić sont montés sur la tour et Hodorlahomor, enivré de cette joie de mai, a encore chanté des tirades à la vie et Orlić s'est tordu dans les douleurs.

Quel sens a cette ville maudite ? Est-ce qu'en elle toute la puissance vitale s'est élevée sur une seule valeur ? S'est-elle élevée, cette puissance ? Non ! nous tous, tout ce Paris et toute cette vie, depuis Hodorlahomor jusqu'à moi, tout n'est qu'une hallucination maladive ! Et le mieux c'est qu'il n'y ait rien.

Ces tristes idées se contractent dans l'âme d'Orlić et Hodorlahomor qui, ce matin, a nettoyé toute une fraîche et sanglante cuisse de veau, frémit, obstinément enfoncé dans la vie comme un poulain gras.

— O Paris ! Paris ! Joie du monde, unique ! Découverte vitale, Paris !

Ainsi bavarde Hodorlahomor dans le ravissement et il se démène, il fait du bruit, il se convulse et rit.

Alors il arriva qu'ils tirèrent ces mystérieux horoscopes dont vivent les émigrants russes, les révolutionnaires et les anarchistes. Ils tirèrent les horoscopes et Hodorlahomor tira sur un papier bleu un noir mage assyrien avec une tête de mort et des signes mysté-

rieux. Ces signes mystérieux, Orlić ne savait pas les déchiffrer, mais ils troublèrent si terriblement Hodorlahomor qu'il blémit tout à coup et se mit à trembler. Il devenait clair pour Hodorlahomor qu'il était momie, qu'il était une pauvre momie gisante pour l'éternité dans les ténèbres, et cela était un appel pour lui. Pour un moment seulement il s'est promené dans ce gai azur de mai, il a entendu les femmes rire au Ritz, danser à l'Opéra ; et les musiques militaires et la cavalerie et les danses, toutes les représentations et les courses, tout s'éteindra et il rentrera dans son sarcophage au Louvre, dans la galerie chaldéo-assyrienne, au numéro 16, au rez-de-chaussée à droite.

Une crainte indicible a secoué Hodorlahomor et le pressentiment de la mort. Et comme Orlić était le seul être qui se fût manifesté comme quelque chose de bienfaisant dans la vie, Hodorlahomor le saisit convulsivement, s'écroula devant lui et gémit bruyamment :

— O toi, le seul bon ! Voilà, je sens l'approche de la mort. Elle ricane affreusement vers moi. Tu m'as ressuscité, tu m'as ressuscité, tu m'as sauvé, sauve-moi maintenant encore.

Ainsi crie désespérément Hodorlahomor, il saisit Orlić aux jambes et la scène devient toujours plus désagréable. Toutes les grasses Allemandes en costume touriste avec des cannes et des lunettes, et les glaciales et raides misses anglaises, les noires Italiennes et les messieurs en casquettes à carreaux et en bas fins, tout ce monde de désœuvrés globe-trotters, qui, en mai, prend le soleil sur la tour Eiffel l'après-midi, tout ce monde s'agite, s'émeut et il naît un tumulte pénible.

Mais Hodorlahomor ne s'en soucie pas ; dans sa peur il crie toujours plus désespérément, et en vain Orlić lui frappe la tête du pied. Hodorlahomor appelle au secours toujours plus fort.

— Hélas, hélas ! Moi, Hodorlahomor le Grand, vainqueur assyrien, je te supplie, sauve-moi ! Je t'en prie, je t'en conjure, sauvemoi.

Les gens se bousculent, crient, les vieilles vendeuses de photographies et de médailles s'agitent et le tumulte grandit. — Ce sont des fous ! Des Africains ! Ce sont des Croates ! Cet homme parle russe. Qu'est-ce que c'est ça, Croate ? Mais, s'il vous plaît, Croate c'est une sorte de Samoyède de la Terre de Feu. Des Hongrois ! — Ainsi criait la foule, et quelque part apparut la police. Dès qu'Orlić l'aperçut, il fut saisi d'une peur horrible. Il se souvînt que ses papiers n'étaient pas en règle. Il craignait la police depuis l'époque des démonstrations contre Khuen, quand il brisait les vitrines des magasins à Zagreb. Il devint évident pour lui qu'il fallait faire quelque chose d'énergique et de rapide. Il saisit Hodorlahomor et le jeta par-dessus la balustrade.

Les gens poussèrent des cris d'épouvante, la tour Eiffel s'écroula à grand fracas et Orlić s'éveilla.

Il devait être tard dans l'après-midi quand Orlić s'éveilla. Il se frotta les yeux, rassasié de sommeil et fortifié. Une chose lui apparut en plein relief, c'est qu'il lui fallait quitter Paris aussitôt que possible. Car Paris est la chose la plus superflue du globe. En province il gagnera quelque chose, il ne mourra pas de faim et écrira des feuilletons pour le « Journal de Zagreb » à sept *filirs* la ligne.

Il se mit héroïquement en route. Quand il fut loin, hors de la ville, là où se détachaient seuls les contours sombres de Babylone, et que dans la vallée s'allumaient les lumières du soir, il quitta ses souliers et en essuya la poussière.

Puis il sortit de sa poche son revolver et en tira les six coups sur Paris.

Imprimé par R. Bussière, à Saint-Amand (Cher), France. — 17-1-1947.
*Dépôt légal : 1er trimestre 1947.*
*N° d'impression : 591.*

*Bibliothèque de l'Institut français de Zagreb.* — 1re série, tomes I et II : Joseph Neustaedter, **Le ban Jellačić et les événements en Croatie depuis l'an 1848**, 2 vol. in-8 de 470 et 420 pp.

Les Mémoires du général Neustaedter constituent une source de premier ordre pour l'histoire du mouvement de 1848 en Croatie et de ses conséquences.

Né à Bratislava en 1796 d'une famille protestante, entré dans l'armée après des études à l'Académie thérésienne, Neustaedter avait pris part à la campagne de France et fait partie des troupes d'occupation de 1815 à 1818. Arrivé en Croatie en 1830, il avait eu un moment sous ses ordres Jelačić, bientôt son égal. Définitivement fixé en Croatie, il y prenait sa retraite et consacrait ses dernières années à écrire en français ses souvenirs, entièrement rédigés, sinon tout à fait mis au point, à sa mort en 1866.

Lié d'amitié avec Jelačić, auquel il s'était volontairement subordonné dès le début de la lutte contre les Magyars, ayant pris part ou assisté à la plupart des événements qu'il raconte, ayant reçu des confidences de quelques-uns des acteurs de premier plan sur les motifs ou les à-côtés qu'il n'avait pas observés directement, soucieux avec cela d'impartialité, ce général autrichien, devenu Croate d'adoption, est un témoin digne d'audience.

Il place les événements en Croatie dans le cadre de la monarchie austro-hongroise. Cette préoccupation l'amène à raconter la campagne de Radetzky en Italie, à résumer les mouvements révolutionnaires des Hongrois et des Serbes d'Autriche. Là son récit n'a pas la valeur d'un témoignage, sans cependant être jamais dépourvu d'intérêt. Il envisage toujours les faits — jusque dans son exaltation de Jelačić — du point de vue d'un loyal sujet de l'empereur d'Autriche, mais d'un sujet que son dévouement n'aveugle pas et qui sait reconnaître les fautes de la dynastie autrichienne.

Restés manuscrits dans les collections de la Bibliothèque universitaire de Zagreb, les Mémoires de Neustaedter ont été utilisés plus ou moins largement par les historiens croates, moins cependant qu'ils auraient mérité de l'être. C'est pourquoi il a semblé utile de les publier intégralement, d'autant plus que leur lecture n'intéresse pas seulement les professionnels de l'histoire.

Les notices sur l'auteur et l'ouvrage, les notes et commentaires seront donnés après le texte, qui comprend deux volumes grand in-8, parus.